

Éditions MobileRead

# À grandes guides

**Richard O'Monroy**



# À grandes guides

Richard O'MONROY



PARIS  
CALMANN ET LÉVY  
1885

## CHÂTEAU ET CHAUMIÈRE



**I**L EÛT ÉTÉ assez difficile de dire si Nita préférait le sous-lieutenant Larmejane au capitaine Pouraille. Larmejane était très gentil avec ses cheveux drus, son teint rose et ses petites moustaches blondes retroussées en chat ; mais Pouraille, celui qu'on appelait le beau Pouraille aux Cent-Gardes, était encore fort bien avec son torse d'Hercule, sa voix sonore, son teint pâle, ses majestueuses moustaches noires. La vérité

m'oblige à dire que Nita accordait ses faveurs alternativement aux deux officiers avec une impartialité touchante.

C'est même cette impartialité qui désarmait Pouraille, assez sceptique de sa nature, et, ma foi, pourvu que la blonde enfant le reçût toujours à bras ouverts lorsqu'il venait la voir rue Murillo, pourvu que l'on ne fit pas attendre plus du temps moralement nécessaire à l'ouverture lente d'une porte, il voulait bien fermer les yeux sur les incartades de sa protégée vis-à-vis d'un inférieur.

— Au moins, ça ne sort pas de l'arme, disait-il en souriant; bien mieux, ça ne sort pas de l'escadron!

Larmejane avait en effet l'honneur d'appartenir au 3<sup>e</sup> escadron du 15<sup>e</sup> cuiras-

siers, escadron commandé par le beau Pouraille.

Cependant les grandes manœuvres approchaient, et, une fois détaché dans un petit village, il était bien évident que le partage allait devenir impossible. À Paris, l'on peut être censé tout ignorer, mais à Gallardon, village de huit cents âmes où l'escadron devait cantonner, on ne pouvait plus admettre une promiscuité absolument nuisible au prestige du commandement.

— Bast ! se dit Pouraille, Nita est très sybarite, et il est bien évident qu'elle aimera mieux venir avec le capitaine commandant, celui qui doit être le mieux installé du détachement, qu'avec le deuxième sous-lieutenant, qui sera probablement fort mal logé. Puis, souriant à une idée qui lui venait, il

ajouta : « Il sera fort mal logé. » En effet, le lendemain, sous prétexte d'aller s'assurer à l'avance des ressources fournies par la localité, Pouraille demandait une permission de vingt-quatre heures pour lui et son fourrier, et débarquait à Gallardon. Le maire de Gallardon était un aimable homme qui, après avoir fourni les renseignements nécessaires sur les écuries, la forge, l'abreuvoir, le fourrage, ajouta en soupirant :

— Malmenant, monsieur le capitaine, je dois avouer que, comme logements, Gallardon laisse un peu à désirer. Combien avez-vous d'officiers ?

— Cinq ; un capitaine, deux lieutenants, deux sous-lieutenants, plus moi, le capitaine commandant. Je vous avouerai franchement que je tiens à être le mieux possible. En re-

venant de la manœuvre, au milieu des mille soucis du commandement (et le capitaine pensait à Nita), il est indispensable d'avoir au moins le confortable.

— C'est de toute justice. Eh bien, vous, je puis vous loger au château de la Ronceraye, chez la duchesse de Boisonfort : vous serez admirablement bien.

— La duchesse est au château ?

— Non, elle est aux bains de mer. Vous serez chez vous, absolument chez vous.

— Voila qui va bien, dit Pouraille enchanté. Quant à mes officiers, j'aimerais également à savoir où vous allez me les caser.

— Je puis en mettre deux chez moi, deux chez le médecin ; mais, dame ! il y en a un que je serai forcé de mettre en dehors du village, chez Duclou, le bourrelier. C'est une

pauvre chaumière peu luxueuse, mais Duclou est un brave homme, et...

— Parfaitement; je mettrai-là le deuxième sous-lieutenant. C'est jeune, ça se trouve bien partout.

Et, de sa plus belle main, riant sous son énorme moustache, Pouraille écrivit immédiatement le nom du sous-lieutenant Larmejane sur le billet du bourrelier. Puis, après avoir remercié avec effusion M. le maire, Pouraille confia les billets de logement au fourrier, et repartit pour Paris en se disant :

— Je ne vois pas du tout Nita dans la chaumière du sieur Duclou. Non, je ne la vois pas !

Le lendemain, au rapport, le colonel donnait aux autres capitaines commandants l'exemple du capitaine qui, toujours sou-



cieux du bien-être de ses hommes et de ses chevaux, ne s'en était pas rapporté à l'officier d'avant-garde, mais avait été « lui-même, à l'avance » préparer son logement.

Quinze jours après, le régiment, musique en tête, arrivait à Gallardon. Comme la dislocation commençait, le colonel fit demander Pouraille :

— Capitaine Pouraille, je vous laisse ; si j'ai des ordres à vous envoyer aujourd'hui, où mes plantons vous trouveront-ils ?

— Au château de la Ronceraye, mon colonel.

— Peste, vous ne vous refusez rien, un château historique ! Si j'ai un moment, je viendrai le visiter.

Après avoir reçu ses dernières instructions, le capitaine revint au galop devant le

3<sup>e</sup> escadron formé sur la place. Il fit distribuer les billets de logement, et vit, non sans un certain plaisir, le pauvre Larmejane prendre tout penaud le chemin de la mesure du bourrelier Duclou. Quant à lui, suivi de « ses » deux ordonnances, de « son » trompette, de « son » maréchal des logis chef, il prit au pas, grave et superbe entre deux haies de paysans émerveillés, le chemin du château.

— La duchesse n'y est pas, pensait-il; par conséquent, liberté complète, pas de domestiques. Tout au plus quelque jardinier avec lequel je m'arrangerai, et qui me fera venir Nita par quelque porte dérobée. Je vais envoyer une dépêche aussitôt débarqué.

Sur ces idées couleur de rose, il approcha d'un pont-levis passant sur un fossé

plein d'eau. À son arrivée, un suisse en grande livrée vint, casquette bas, ouvrir une grille dorée portant en exergue le chiffre de la duchesse surmonté de la couronne ducale.

— Cela m'a l'air beaucoup mieux que chez le bourrelier Duclou, pensa Pouraille.

Il continua à avancer vers le château brique et pierre de taille, style Henri IV, flanqué de pavillons et entouré de pelouses vertes sur lesquelles des corbeilles de géranium de nuances différentes dessinaient de gigantesques fleurs de lis. Tout autour du château, s'étendaient les « miroirs d'eau », bordés de jardins dessinés par Le Nôtre. Un véritable paradis.

Devant le perron, attendait un monsieur correct, avec une belle barbe blanche tombant sur un complet d'excellente coupe.

— Monsieur, dit-il au capitaine, je suis le régisseur de madame la duchesse et j'ai reçu l'ordre de me mettre entièrement à votre disposition pour les promenades en voiture, la chasse, la pêche, tout ce que vous pourrez désirer. Les grooms vont conduire vos chevaux aux écuries, et j'ai fait préparer des boxes séparées. J'en ai mis onze à votre disposition. Sera-ce suffisant ?

— Euh ! euh ! ce sera tout juste ! dit Pouraille pour se mettre à la hauteur de tout ce luxe.

Devant le château attendait le chef de la livrée en habit noir et cravate blanche, devant trois groupes de domestiques en tenue du matin.

— Voyez, monsieur le capitaine, dit le régisseur, les domestiques du pavillon de

droite portent le tablier relevé à droite, ceux du pavillon de gauche portent le tablier relevé à gauche, et ceux du centre le laissent tomber droit. C'est très commode quand on a un ordre à donner.

— Mais je croyais que la duchesse était absente ?

— Oui, Monsieur, mais rien que pour l'entretien du château il faut laisser ici seize domestiques, plus le majordome. Sur ce, Monsieur, je vous salue, le chef de la livrée va vous conduire a vos appartements.

Suivi de son ordonnance, Pouraille gravit un large escalier carré, orné de vieilles tapisseries, sur lesquelles se détachaient des portraits de seigneurs casqués, cuirassés, avec de grandes écharpes de soie en sautoir, et arriva au premier étage dans une chambre

pur Louis XVI, toute tendue de damas de soie bleue dans des boiseries blanches. Au-dessus de la cheminée, encadrée dans la boiserie même, apparaissait souriante et couverte du feutre empanaché, la duchesse de Longueville. Le lit de milieu, orné de guirlandes de rose et de pommes de pin, était surmonté d'un dais bleu de ciel. À la suite de la chambre à coucher était un grand cabinet de toilette avec robinet d'eau froide et d'eau chaude, toutes les exigences du luxe moderne, et un cabinet de travail dont les fenêtres ouvraient sur les « miroirs d'eau ».

Évidemment Nita serait admirablement là, mais, comment l'y faire venir ? Avec tout ce luxe de personnel, comment la recevoir, même dans quelque pavillon écarté ?

Cela paraissait bien difficile, et le capitaine Pouraille commençait à craindre d'avoir fait une sottise. Évidemment, il était bien, très bien... trop bien !... mais Nita !...

À une heure, le régisseur se présenta et lui demanda la permission de lui faire visiter le château. On commença par la salle des fêtes, une salle gigantesque entourée d'une galerie à hauteur d'un premier étage. Au centre se dressait une colossale statue de Minerve, ivoire et or, et tout autour, dans les vitrines, les armes rares, fabriquées sous la Restauration par monsieur le duc lui-même, le savant, celui qu'on appelait le grand-duc ; de là, on passa dans la chambre à coucher où avait couché Louis XVI ; rien n'était changé depuis l'époque où la chambre avait eu cet honneur. Puis la salle des gardes, et la

chapelle, et la bibliothèque contenant la correspondance complète de Colbert avec Louis XIV pendant l'année 1669, les mémoires manuscrits de Dangeau, les œuvres les plus rares, les elzévir les plus précieux. On fit entrer Pouraille, képi bas, dans le petit temple tendu de velours violet à fleurs de lis d'or, dans lequel se dressait – grandeur naturelle – la statue en argent de S. M. Louis XIII, dit le Juste ; et, dans chaque pièce, dans tous les coins, des armes, des tableaux, des statues, de vieilles gravures racontant le glorieux passé des Boisonfort.

— Non, vraiment, se disait Pouraille, de plus en plus navré, il est impossible de faire venir ici Nita !

Il rentra chez lui, cherchant un biais et n'en trouvant pas. Il eût bien voulu monter à



cheval pour chercher aux environs, mais, ce fut d'abord l'Amiral, un bonhomme en casquette dorée qui vint lui proposer de faire avec son équipage une promenade sur les miroirs d'eau; puis il eut la visite du maire, puis celle du maréchal des logis chef venant arrêter la situation et régler les comptes de la journée.

Le lendemain, après la manœuvre, ce fut pire. C'était le jour où le public était admis à visiter le château sous la conduite du majordome. La cour d'honneur ne désemplissait pas d'équipages d'où descendaient une foule de touristes saluant très bas, au passage, le capitaine Pouraille fumant majestueusement dans un fauteuil, sur le perron. Une véritable invasion.

Puis le général Bourgachard arriva suivi d'un brillant état-major, Lui aussi venait visiter le château historique, et, bon gré mal gré, le pauvre Pouraille fut obligé de montrer à son tour la salle des fêtes, la correspondance de Colbert et la statue de S. M. Louis XIII, dit le Juste.

— Peste, mon gaillard, disait le général, vous êtes logé comme un roi ! Je parle que vous feriez volontiers toute l'année les grandes manœuvres pour être cantonné dans des conditions semblables.

— Évidemment, mon général, je suis très bien, maugréait Pouraille furieux.

Plus tard, ce fut le tour des chefs de corps venant avec leurs officiers. Pouraille n'avait que le temps de réendosser son dolman et de se précipiter au-devant des nou-

veaux venus pour faire son devoir de cicérone. Le régisseur comblait d'ailleurs d'égards le capitaine commandant, mettant chevaux et voitures à sa disposition, l'emmenant chasser le lapin, fournissant les rabatteurs. À chaque pas, le beau Pouraille rencontrait quelque serviteur s'inclinant jusqu'à terre. Un jour il vit le parc envahi par les cuirassiers. Le régisseur, toujours pour être agréable au capitaine, avait permis aux hommes l'accès des allées. Pouraille ne pouvait même plus se promener sans rencontrer des files de cavaliers se levant comme un seul homme et lui faisant le salut militaire !

Décidément, il n'y avait plus à songer à faire venir Nita.

De son côté, le lieutenant Larmejane était arrivé chez le bourrelier Duclou. La

chaumière était bien pauvre, couverte en chaume, mais présentant cependant un aspect assez pittoresque avec sa vigne vierge, grimpant tout autour des fenêtres. Le bourrelier mit à la disposition de l'officier une petite chambre fort propre, ouvrant sur la route même. Comme mobilier, un petit lit de fer, deux chaises de paille et une table de bois blanc.

— Bast ! se dit Larmejane, à la guerre comme à la guerre !...

Il eut d'ailleurs bien vite fait la conquête du bourrelier et de sa famille avec sa bonne figure finaude et joviale. La femme s'attendrit immédiatement en le voyant donner à son marmot une vieille dragonne d'or qui mit l'enfant en joie.

— J'espère, dit Duclou, que Monsieur ne se trouvera pas trop mal ?

— Très bien, mon brave, très bien ; mais si vous me le permettes, j'arrangerais un peu ma chambrette avec une tenture que vous garderez après mon départ.

— Faites, Monsieur, faites ; vous êtes ici chez vous.

Une heure après, Larmejane revenait avec quelques mètres de cretonne, trois carpettes et deux pots de grès d'un bleu superbe, le tout acheté à Gallardon ; puis, aidé du bourrelier, en un rien de temps il eut, avec quelques pointes, dissimulé les murailles ; avec les cantines juxtaposées et recouvertes de couvertures de voyage, avec ses armes artistement groupées autour de la petite glace de la cheminée, deux énormes bouquets dans

les deux beaux pots bleus, les trois carpettes jetées devant le lit et sur le carrelage, il eut bien vite transformé la chambre qui devint, sinon luxueuse, du moins parfaitement riante et gaie.

Le reste du jour, il accabla ses hôtes de prévenances, trinquant avec l'homme, causant avec la femme, faisant jouer l'enfant au soldat ; le soir venu, il aborda la question :

— Dites-moi, dit-il à Duclou, j'ai une petite femme à Paris.

— Votre dame ?

— Oui, ma... dame. Et cela me semble bien dur de rester pendant toutes les grandes manœuvres sans la voir. Si cela ne vous avait pas dérangé, je vous aurais bien demandé la permission de la faire venir, en reconnais-

sant, bien entendu, les frais de service et de nourriture.

— Ah ! votre dame aurait mangé ici ?

— Certainement. Voulez-vous... un louis par jour ?

— Un louis ! J'accepte, Monsieur ; j'accepte, et vous verrez comme ma femme est bonne cuisinière. Elle a servi au « Mouton-Couronné », vous verrez, vous verrez !

Le lendemain, Nita arrivait par la diligence. Un peu effrayée d'abord par la vue de la bicoque, elle s'amusa bientôt de cet intérieur simple, de cette existence campagnarde. Dès le matin, elle courait dans le jardinet, la jupe retroussée sur ses bas brodés, bêchant, sarclant, arrosant, faisant des bouquets ; le lit était bien un peu dur, mais en re-

vanche il était très étroit, ce qui est une compensation avec un garçon de vingt-deux ans qui vous embrasse à pleines lèvres.

— Nous avons l'air de deux étudiants, disait Larmejane en la tenant dans ses bras.

— Ce qui m'amuse, disait Nita, en regardant la cretonne et le parquet carrelé, c'est qu'il me semble que je suis tombée dans la misère.

— Tu ne m'en aimes pas moins ?

— Grande bête, cent fois plus qu'à Paris !

Un jour qu'ils s'embrassaient ainsi, ce qui leur arrivait toutes les cinq minutes, ils entendirent un galop de chevaux qui fit courir Nita à la fenêtre.

Elle reconnut le beau Pouraille, grave et sombre, sur un superbe cheval, ayant à ses côtés le régisseur, et suivi à vingt-cinq pas



par deux grooms en chapeau haut de forme et bottes vernies.

En passant, le capitaine reconnut avec stupeur la tête blonde de Nita encadrée dans la vigne vierge. Le sourire était gouailleur, comme si la belle enfant se fût doutée du tour que le vilain jaloux avait joué à elle et à son amoureux. Quant à celui-ci, il s'était rejeté dans le fond de la chambre, mais pas assez vite pour que Pouraille n'eût pas reconnu son damné sous-lieutenant.

— C'est ici la maison du bourrelier Duclou ? demanda-t-il négligemment au régisseur.

— Oui, Monsieur. Malgré sa pauvreté, il a toujours tenu à loger un officier chez lui. C'est un brave homme et un bon Français.

Pendant ce temps, Nita, en véritable enfant gâtée, envoyait par la fenêtre au capitaine le plus gracieux mais aussi le plus impertinent salut du monde, et le beau Pouraille s'éloignait au galop dans un nuage de poussière, regrettant la petite chaumière, son premier galon, et ses vingt ans !

## UNE FEMME À SOI !



CERTES, Maxence avait rencontré souvent cet été Reine Marsheff à Trouville et à Dieppe, mais ce n'étaient jamais que des apparitions furtives, un brin de conversation ou un tour de valse attrapé par-ci par-là, parfois un dîner organisé avec beaucoup de peine et encore jamais en tête à tête, franchement ce n'était pas se voir, ce qui s'appelle se voir. C'est que Reine était toujours si recherchée, si entourée ; sur les

planches, au Casino, aux courses, aux petits chevaux, on ne la voyait jamais qu'escortée d'un véritable cortège d'amis; tenant d'ailleurs tête à tous avec son air éternellement aimable et distrait, n'accordant pas plus à l'un qu'à l'autre, et, comme elle le disait dans son langage imagé, « remuant tellement la bouteille qu'il était impossible de savoir ce qu'il y avait réellement dedans ».

Et cependant c'eût été bien bon d'avoir à soi seul pendant un mois cette créature si amusante, si intrépide à la fatigue et au plaisir ! Maxence savait quelle adorable maîtresse elle pouvait être. Jamais lassée, toujours prête pour toutes les excursions, ne redoutant ni le froid ni la pluie, gardant en toute circonstance une bonne humeur inaltérable, elle eût rendu les journées char-

mantes et les nuits adorables. Mais il n'y fallait pas songer. Après Dieppe, Reine irait probablement continuer la même existence à Biarritz, puis elle rentrerait dans le tourbillon de Paris... et ce serait encore une saison perdue.

Un soir que Maxence avait obtenu cinq minutes de conversation dans le petit salon du Casino de Dieppe.

— Vous savez que je vais bientôt partir, dit brusquement Reine.

— Ah ! voilà ce que je craignais. Et vous allez loin ?

— Au diable vauvert, mon pauvre ami, à Cauterets, au fin fond des Pyrénées. Il faut absolument que je soigne ma gorge qui est très fatiguée, il y a longtemps déjà que

j'aurais dû partir, mais je m'amusais tant ici que je reculais chaque jour.

Malmenant, la saison est passée, mais je n'y vais pas pour m'amuser. Je veux me soigner sérieusement, une vraie cure de vingt et un jours ; aussi, je m'en vais toute seule, comme un pauvre chien abandonné.

— Vrai ? vous partez toute seule ? Je vous en supplie, laissez-moi vous accompagner !

— Jamais de la vie, par exemple ; je ne voudrais pas vous imposer une semblable corvée, et puis je vous répète que je veux me soigner con-scien-cieu-se-ment.

— Eh bien ! raison de plus pour accepter la compagnie d'un ami sincère, dévoué, très épris, vous le savez, et qui s'estimera le plus heureux garçon du monde si vous lui donnez

à lui, rien qu'à lui, ces vingt et un jours. Al-  
lons, dites oui, dites donc oui !...

— Eh bien ! c'est convenu, dit Reine,  
après un moment de réflexion, nous parti-  
rons ensemble. Seulement, mon pauvre ami,  
tant pis si vous vous ennuyez ! C'est vous qui  
l'aurez voulu.

— Ah ! je ne suis pas inquiet de mon  
sort ! s'écria Maxence triomphant, en em-  
brassant avec transport la petite main qu'on  
lui tendait.

---

Le soir même, nos deux voyageurs quit-  
taient Dieppe, Arrivée à Paris, Reine expli-  
qua à Maxence qu'elle était fatiguée, qu'elle  
avait ses préparatifs à faire, ses ordres à don-  
ner, et lui fixa le rendez-vous à la gare  
d'Orléans, pour le rapide de huit heures

trente le lendemain soir, avec recommandation de retenir un coupé, Maxence espérait mieux, mais bast ! il avait le temps de se ratrapper pendant vingt et un jours.

Le lendemain, elle arrivait à l'heure exacte avec une cargaison de malles. Sa physionomie n'était plus la même, Plus de toilette tapageuse, plus de frisures sur le devant ; des bandeaux plats, une petite toque toute simple, un costume de drap bleu bordé d'un large galon noir. Jamais, sous cette tenue austère, l'on n'eût reconnu la folle Marsheff. Elle n'en était ainsi que plus jolie, et ce fut avec une tendresse fort peu paternelle que Maxence l'installa dans son coupé, avec ses couvertures, ses plaids, son oreiller en satin noir et tout l'attirail d'une femme absolument décidée à bien dormir pendant la nuit



du voyage. Il ne pouvait, d'ailleurs, en croire son bonheur, et craignait toujours, jusqu'au dernier moment, que quelque obstacle imprévu ne vint changer tous les projets, et l'empêcher d'avoir Reine à lui, rien qu'à lui, Ce fut avec une vive satisfaction qu'il entendit le coup de sifflet définitif qui mettait le train en marche.

Il ne put s'empêcher alors de crier, dans sa joie, la phrase traditionnelle :

— Enfin, nous sommes seuls, bien seuls ! Nous allons pouvoir causer comme de bons amis.

— Je veux bien, mais pas trop longtemps. Le rapide fait un tel bruit qu'il faut trop élever la voix.

L'observation était juste. Aussi, après quelques phrases échangées, Maxence trou-

va tout naturel qu'elle le priât de tirer le rideau sur la lampe ; puis elle s'accota dans son coin, et, quelques minutes après, sa respiration régulière prouvait que la belle fille était partie vers le pays des rêves. Bien difficile de s'endormir à neuf heures quand on n'en a pas l'habitude, et le pauvre voyageur eût volontiers prolongé la causerie. Tandis que le train filait à toute vitesse, il resta ainsi longtemps, bien longtemps, les yeux ouverts, n'osant bouger, et faisant dans la nuit les plus beaux projets du monde pour ces trois belles semaines qu'on allait passer côte à côte dans ce petit paradis de Cauterets.

À cinq heures, le lendemain, on arrivait à Pierrefitte. On monta dans un de ces grands landaus attelés à quatre chevaux avec postillon vert, etc., chargés du service de la

gare, et l'on gravit au trot les deux kilomètres de grimpette qui mènent à Cauterets. La soirée devenait fraîche. Tous ces gaves ruisselant à droite et à gauche sur les flancs de la montagne répandaient dans l'air une fâcheuse humidité, et peu à peu, a force de dentelles, de manteaux et de plaids, la coquette Reine s'était transformée en un paquet passablement informe.

— Vous avez raison, bien raison, appuyait Maxence en l'embobelinant de plus en plus, et songeant que là-bas la chrysalide reviendrait papillon.

Avec un joyeux bruit de grelots, le landau tourna rapidement sur la place de l'Esplanade remplie de monde, et arrêta devant l'hôtel Pyramidal. Les voyageurs étalent assis à de petites tables, buvant des

verres de madère ; sur le perron, des pages couraient apportant des cigares ou des journaux, L'ascenseur montait et descendait, manœuvré par un beau gaillard habillé en capitaine de navigation aérienne, les hommes d'équipe déchargeaient les malles, les maîtres d'hôtel couraient effarés, bref, une animation extraordinaire.

— Mais, dit Maxence, il y a ici un monde fou !

— Ah ! Monsieur, répondit le maître d'hôtel, tous ces gens-là finissent leur cure, et dans quelques jours il n'y aura plus personne. Enfin, vous aurez encore un peu de bon.

Beaucoup de bon ! Qu'importe le monde lorsqu'on est amoureux ! Précisément, il y avait au premier un bel appartement compo-

sé de deux chambres ouvrant sur un grand salon, et qui se trouvaient libres du matin. Reine déclara que c'était tout à fait son affaire, et comme les chambres n'étaient pas trop loin l'une de l'autre, Maxence se trouva également satisfait. À vrai dire, la sienne était un vrai nid à rat, où l'on pouvait à peine bouger, le lit paraissait aussi un peu étroit, mais il y serait si peu !

Le soir on dîna gaiement dans la salle du restaurant encombré de dîneurs et de dîneuses. Au milieu du brouhaha des conversations Maxence savourait le plaisir d'être vu avec Reine. Le dîner fut exquis et arrosé des meilleurs crus du Bordelais. Après le dîner, on se rendit au théâtre du Casino où l'on jouait – et fort bien, ma foi ! – la Princesse des Canaries. Puis, lorsque le rideau

fut tombé sur le grand finale du troisième acte, Maxence, envahi par une béatitude indéfinissable, emmitoufla Reine dans sa sicilienne, et, bras dessus bras dessous, comme un bon ménage, on reprit à petits pas le chemin de l'hôtel.

Arrivée dans le grand salon, Reine tendit la main à Maxence, puis, en bâillant :

— Bonsoir, mon cher, je suis brisée de fatigue.

Et elle rentra dans la grande chambre, dont elle ferma la porte au verrou. — Maxence resta un peu penaud.

— Au fait, se dit-il, c'est bien naturel après vingt heures de voyage, et la soirée n'en a pas moins été charmante !

Et, sur cette pensée consolante, il rentra dans la petite chambre pour s'étendre sur le lit étroit... et solitaire.

---

Le lendemain matin, à sept heures, il dormait à poings fermés lorsqu'on frappa à sa porte, et une femme de chambre lui annonça que Madame l'attendait pour la conduire à la piscine.

On allait donc à la piscine à sept heures ! C'était assez désagréable, mais enfin il n'y avait qu'à s'exécuter. Dissimulant sa mauvaise humeur, il sauta de son lit, et, un quart d'heure après, les yeux encore bouffis de sommeil, habillé à la diable, il se présentait dans le salon où l'attendait Reine. Comment ! c'était là la belle Marsheff ? Pas de maquillage, un feutre enfoncé sur les yeux,

la figure masquée par un voile bleu, et, comme corps, un je ne sais quoi flottant dans un ulster.

— Drôle de tenue ! ne put s'empêcher de murmurer Maxence.

— Ah dame ! ici, pas de coquetterie, et je n'ai pas envie de m'enrhumer en sortant de la piscine.

— Vous avez bien raison, se hâta encore d'ajouter le pauvre amoureux, craignant de paraître égoïste.

Il conduisit Madame à la piscine, et attendit une grande heure dans une affreuse buée chaude, au milieu des serviettes et des peignoirs mouillés, que le bain fût terminé, Enfin elle reparut, exhalant, il faut bien le dire, une affreuse odeur de soufre.



— Maintenant, dit-elle, pour me faire une réaction, nous allons grimper à La Raillère.

— À pied ?

— Bien entendu. Cela fait partie du traitement.

On se mit à gravir le chemin de la source, lentement, bien lentement, Madame étant très fatiguée. Heureusement la route était encore parcourue par un grand nombre de baigneurs à cheval, à âne, en voiture, le tout égayant un paysage grandiose, sans doute, mais passablement désolé.

Dans la journée, ce fut une autre histoire. Il fallut aller aux thermes de César. Là, Reine endossa un affreux sac de caoutchouc, noué très serré au cou et aux poignets et, ainsi accoutrée, elle entra dans la

salle de humage. Elle resta ainsi une heure dans une navrante attitude, la bouche ouverte au-dessus d'une espèce de soupière en poterie jaune. C'était si laid que Maxence préféra ne pas regarder. Le soir, pour aller au théâtre, elle consentit à s'habiller, à se coiffer et à redevenir une jolie femme ; mais Maxence n'y gagna rien, car, au retour, elle lui déclara qu'elle était brisée, et il fallut encore se contenter de la petite chambre.

Et cette existence peu folichonne continua ainsi, avec cette différence que Caute-rets s'assombrissait de plus en plus. Le sommet des montagnes s'était couronné de neige et les voyageurs, chaque matin, partaient par centaines. À l'animation des premiers jours avait succédé un calme relatif, calme qui se transforma bientôt, grâce à la solitude, en si-

lence effrayant. Les chambres de l'hôtel se vidaient une à une, on renvoyait la moitié du personnel de pages et de maîtres d'hôtel. Le capitaine de navigation sommeillait oisif sur la banquette de son ascenseur, au restaurant, l'on n'était plus qu'une quinzaine et les menus si soignés des premiers jours commençaient à faiblir. Presque plus de gibier ; éternellement le poulet, le canard et la truite au bleu. Jamais Maxence n'avait mangé autant de truites ! Pour comble de malheur, le théâtre ferma ; lors ce fut une vraie désolation. Madame trouva désormais inutile de s'habiller, puisqu'on n'allait plus nulle part, et resta du matin au soir engoncée dans des costumes de laine et dans des mantilles de dentelles ne laissant plus rien deviner de sa gracieuse personne. Avec cela, il fallait peu

parler, pour ne pas fatiguer la gorge, et, quand notre pauvre ami voulait risquer quelques velléités amoureuses, on se récriait en lui disant que c'était absolument contraire au traitement.

— Ah ça ! mais, se dit Maxence, sous prétexte de l'avoir à moi, je l'ai encore moins qu'à Dieppe, et pendant qu'elle prend ses douches, ses inhalations, ses pulvérisations, quelle vie pour moi qui ne suis pas malade !... Je suis mal couché, mal nourri, je me lève à des heures absurdes, je me couche comme les poules, je m'ennuie à périr, et tout cela pour une femme qui ne fait aucun frais d'amabilité, ni même de conversation. Je sais bien que s'est *contraire au traitement*, et puis, peut-être, une fois guérie, m'en saurait-elle gré, et alors...

En attendant, le vide se faisait de plus en plus grand autour des deux baigneurs attardés. Les journaux de Paris n'arrivaient plus ; on ne trouvait que la *Petite Gironde*, journal de la localité. Les boutiques, qui donnaient le soir à l'Esplanade une apparence de kermesse, avaient plié bagage et éteint leurs bougies. Chaque jour, c'était une nouvelle maison qui fermait ; les coiffeurs, les couturières, les marchands de curiosité retournaient qui à Biarritz, qui à Pau, qui à Tarbes. Tout disparaissait, tout s'évanouissait, la pluie tombait à flots, et Maxence et Reine avaient l'air des derniers représentants d'une race disparue.

— Si nous partions ? avait un jour proposé Maxence exaspéré.

— Libre à vous, mon cher, mais moi je serai brave, et je suivrai le traitement jusqu'au bout.

Il n'y avait guère moyen, maintenant, de la laisser seule dans ce trou maudit, et puis c'était peut-être tout perdre au moment où il allait toucher au port et être payé de tous ses sacrifices. Seulement, à son insu, l'ennui était en train de tuer tout doucement le désir. À force de voir Reine si peu élégante, si peu coquette, si peu causante, à force d'assister aux humages et aux gargarismes, Maxence avait fini par se dire :

— En somme, Reine est-elle vraiment si jolie que je me l'étais figuré ? Je connais à Paris des petites femmes qui la valent bien et qui sont cent fois plus amusantes. Ainsi

Ravaschoff, par exemple... Mon Dieu, que je voudrais donc me retrouver à Paris !

Les derniers jours, on ne pouvait plus même se promener nulle part. Les habitants avaient barré les routes des sources avec des cordes pour faire sécher le linge. Il fallut aller chercher la gendarmerie. À l'hôtel, il ne restait plus qu'un seul maître d'hôtel, qui avait l'air de servir ces retardataires pour l'amour de Dieu ; on n'avait même plus de fruits, même plus de petits pains.

Enfin, le vingt et unième jour arriva. Avec une joie de collégien partant en vacances, Maxence refit ses malles ; Reine était de moins en moins loquace, l'effet des eaux devant surtout se faire sentir pendant les trois semaines qui suivent le traitement ; mais que lui importait, au libéré ? Il avait im-

médiatement télégraphié à Ravaschoff son arrivée. Ravaschoff, une femme exquise qui parlait, qui riait et qui ne suivait pas de traitement !...



## UNE RÉPÉTITION GÉNÉRALE AU CERCLE



AU CERCLE DES TRUFFES, dans la salle des fêtes. Répétition générale de la féerie : *le Maillot enchanté*. Grande animation. Les musiciens de l'orchestre sont à leur poste. La commission de littérature est assise devant une table encombrée de cahiers bleus, de partitions et de manuscrits.

Dans un coin, Caracolus fait le portrait de mademoiselle Liona, de la Renaissance.

À une autre table, on lunche avec des biscuits et du vin de Marsala.

---

L'auteur numéro 1, *un peu nerveux*. – Eh bien, il est deux heures et demie, commençons-nous ?

Le régisseur, *armé de son bâton*. – Je ne demande pas mieux, mais personne ne veut venir... Allons ! en scène pour le 1, en scène pour le 1 ! Mademoiselle Sabrette, voulez-vous que nous commençons ?

Sabrette, *la bouche pleine*. – Dans cinq minutes.

Le régisseur. – Non, tout de suite.

Sabrette. – Zut !

L'auteur numéro 1. – Voilà ce que c'est que d'avoir voulu avoir des pensionnaires

du théâtre Corneille. Les autres années, nous prenions simplement des petites grues des Bouffes du Sud, et cela allait tout seul. Elles obéissaient au moins.

Le régisseur. – Ah oui. Parlons-en ! Enfin, roi Hurluberlu, voulez-vous commencer votre monologue ?

Boisonfort. – Parfaitement. (*Il monte sur la scène ; récitant.*) « Enfin, je vais donc marier aujourd’hui la princesse Azurine à son cousin le prince Colibri. C’est un beau jour pour le cœur d’un père... »

L’auteur numéro 2. – C’est coupé.

L’auteur numéro 1. – Mais non.

L’auteur numéro 2. – Mais si. On a remplacé par : « Quel crétin que ce Colibri ! »

Le Souffleur, *sortant de son trou*. – Il faudrait pourtant se décider. Nous passons demain.

Boisonfort. – Moi je dirai ce qu'on voudra, seulement on change tous les jours.

L'auteur numéro 2. – Il est évident que ; « Quel crétin que ce Colibri ! » est autrement expressif.

Le régisseur, *aux luncheurs*. – Messieurs, on ne s'entend pas, c'est insupportable ! Allez causer ailleurs. Parabère, quand tu auras fini d'embrasser Tulipia, tu me le diras.

Parabère. – Je ne sais pas pourquoi tu m'attrapes. J'embrasse en silence. C'est le général qui fait tout le bruit...

Le général. – Moi, si on peut dire...

Parabère. – Tu ne lui dis rien, parce qu'il est général. C'est une injustice.

Tous. – Oui ! oui !

Le régisseur. – Tiens ! tiens, voilà un oui d'ensemble qui me prouve que vous êtes presque tous là. Profitons-en pour attaquer le chœur ; Vivat Adamastor. Allons, les chœurs, en scène.

Bousculade générale vers la rampe. Précy-Bussac, barrant l'escalier à Jane Chimay ;

– C'est le tableau : *le Péage*. Pour passer, il faut donner un baiser.

Le régisseur. – Mais sacrebleu ! allez-vous laisser monter ? Allons, entamons le chœur.

Vivat Adamastor

Pour nous, c'est le veau d'or

Depuis qu'il est taureau

Mon Dieu ! qu'il est donc beau !

Les chœurs chantent l'air ; on entend vaguement : Tra la la ! Tra la la !

Le chef d'orchestre, *frappant sur son pupitre*. – Pardon !... Qu'est-ce que vous chantez là ? On ne distingue pas les paroles.

La Briolle. – Les paroles, mais je ne les ai jamais sues.

Tous. – Moi non plus.

La Briolle. – Nous disons ; Tra la la ! ça va aussi bien.

Larmejane. – Même mieux, et c'est bien plus facile.

Auteur numéro 1. – Il faudrait pourtant respecter un peu le texte. Il y a : Vivat Adamastor.

Tous. – Hou ! hou ! hou ! – Il est étonnant avec son Adamastor ! – Nous voyez-nous apprenant les couplets de monsieur !

Nous refusons de nous meubler la mémoire d'insanités pareilles. Nous chanterons Tra la la!...

Auteur numéro 2, *conciliant*. – Laissez-les chanter Tra la la; on couvrira les voix avec l'orchestre; pour un chœur ça n'a pas d'importance.

Parabère, *chantant*. – « Mais surtout n'oublie plus ton co-ooo-rset! »

Le chef d'orchestre. – Ah! si maintenant on se met à chanter *la Cosaque*! il ne manque plus que cela pour m'embrouiller. Voyons, une, deux. Dieu, que c'est difficile de faire chanter des gens du monde!

Boisonfort, – Et maintenant, Messieurs, portons-nous tous au-devant de la fée Azurine.

Le régisseur. – Elle n'est pas là.

Boisonfort. – C'est assommant ! elle n'est jamais là ! je dois recevoir un coup de pied de la fée en criant : « Le coup de foudre ! » Eh bien ! ce coup de pied je ne l'ai jamais reçu.

La Briolle. – De quoi vous plaignez-vous ?

Boisonfort. – Je me plains qu'on n'ait jamais enchaîné. Au surplus, pourquoi a-t-on engagé une demoiselle qui ne vient répéter que quand il pleut, pour ne pas manquer son allée des Acacias.

Auteur numéro 1. – Demandez à Précy-Bussac. Dieu sait qu'elle ne me convenait guère. Il a fallu faire une scène exprès pour elle, parce qu'elle ne chante pas. Une fée qui ne chante pas, c'est un comble !



Précy-Bussac. – Pardon ! la pièce s'appelle *le Maillot enchanté*. Où trouverez-vous quelqu'un qui remplisse mieux son maillot et par conséquent son rôle ?

Auteur numéro 1. – Ça, vous devez le savoir mieux que nous.

Larmejane. – La revue est faite pour elle.

Le régisseur. – Messieurs, de grâce, pas de personnalité, et répétons, Chameroy, vas-tu te taire et d'abord tu n'as rien à faire ici.

Chameroy. – Ingrat ! C'est moi qui ai dessiné tous les costumes. J'ai même pris mesure à ces demoiselles. Ah ! voilà l'Accorti.

L'Accorti s'avance en marchant avec ces molles ondulations et ces tortillements de hanche dont elle a le secret.

Tout le monde se précipite au devant d'elle.

— Bonjour, bonjour ! Nous allons répéter le pas *d'Excelsior* !

L'auteur numéro 1. – Mais on le sait ce pas, il est archi-répété ! Tandis qu'on ne sait pas un mot du texte !

L'auteur numéro 2. – Bast ! Si ça les amuse de répéter ce pas ! On reprendra la pièce après.

Cette fois tout le monde remonte pêle-mêle sur la scène, l'Accorti exécute la danse du ventre, tandis que tous les acteurs, riant comme des fous et s'amusant comme des bienheureux, font le pas des « petits négrillons ».

Le régisseur. – Et dire que nous passons demain ! Et maintenant au changement ! Chargez !

Une voix d'en haut. – Je ne peux pas.

Le régisseur. – Pourquoi ça ?

La voix d'en haut. – La poulie est démanchée et le fil n'enroule plus sur le treuil.

L'auteur numéro 1. – Nom de nom, de nom, de nom !

L'auteur numéro 2. Enfin, nous répétons devant la grotte aux perles. Ça ne ne fait rien, continuons.

Boisonfort, – Ah bien, laissez-nous souffler un peu, nous venons de danser.

Chameroy, brandissant un dolman – Ah ! par exemple, voilà qui est trop fort. Je dessine un costume de hussard, vu par-devant. Je pensais que tout le monde connais-

sait le costume de hussard, et par-derrière le costumier me flanque des basques. Des basques à un dolman ! Je suis déshonoré.

L'auteur numéro 2. – Ça ne se verra pas avec le manteau. La fée Carotte est-elle là ?

Mademoiselle Mercédès. – Oui, Monsieur, c'est moi qui la remplace depuis hier. Mademoiselle Lovely est malade. Au reste, je n'ai pas eu de peine à apprendre, je n'ai qu'à crier : Et moi la carotte !

Un membre grave de la commission de littérature, – C'est là tout votre rôle, Mademoiselle ?

– Oui, Monsieur, il y avait autrefois « la plantureuse carotte », mais ça a été coupé.

L'auteur numéro 1, *énervé*. – Parce que le qualificatif plantureuse ne vous convenait

qu'à moitié, tandis qu'à mademoiselle Lovely...

Lovely, entrant. – Présente ! J'avais un peu de rhume, mais M, de LarmeJane m'a guéri avec un remède à lui.

Tous, – On demande le remède !

Le régisseur, *tapant son bâton avec rage*.  
– Messieurs ! vous savez que j'en ai assez. Veut-on répéter, oui ou non ? Sans cela je m'en vais et je vous laisse en plan.

L'auteur numéro 1. – Il est dans le vrai.

Le souffleur. – Oui, finissons-en ! Il fait une chaleur dans ce trou. Quand je n'ai pas devant moi quelques mollets féminins pour me distraire, la position n'est pas tenable.

Tous. – Oui, oui, répétons.

Lovely. – Alors, je remonte en scène ?

Mercédès, *aigre*. – Pardon, c'est moi maintenant la fée Carotte.

L'auteur numéro 2, *embarrassé*. – Mademoiselle Lovely... avait des droits antérieurs, et...

Mademoiselle Mercédès. – Ah ! c'est ainsi ! On me fait perdre mon temps à apprendre un rôle, et on me le retire après deux jours de répétition. C'est une infamie ! jamais je ne remettrai les pieds dans votre... garenne !

Elle sort furieuse.

Mademoiselle Lovely. – Si c'est pour me voir traiter ainsi que je suis venue dans votre Cercle !... Tenez, le voilà, votre rôle !

Elle le jette à la tête du régisseur et sort.

L'auteur numéro 2. – Ah ! voilà un incident bien regrettable, et nous n'avons plus de Fée Carotte.

Le régisseur, – Je vous avais prévenu. Avec ces petites femmes-là, on ne peut jamais compter sur rien.

L'auteur numéro 1. – Comme si nous pouvions compter sur les autres.

Sabrette. – Moi, je suis toujours là.

Parabère. – Oui, seulement vous vous laissez accaparer par Caracolus.

Sabrette. – Il est si beau !

Boisonfort. – Je ferai remarquer ma patience d'ange. Voilà une heure que je suis en scène armé de ce manche à balai qui représente mon trident, et je n'ai pas encore répété une ligne.

Le régisseur – Que voulez-vous, mon cher ! Moi-même, je suis découragé.

L'auteur numéro 2. – Mais non ! C'est toujours ainsi, aux répétitions générales. Je

connais cela. Et tenez, voilà votre fée Azurine, Boisonfort va pouvoir répéter son coup de pied.

Azurine. – Bonjour, Messieurs. Ce n'est pas de ma faute si je suis en retard. J'arrive de chez Doucet. Oh ! le misérable ! Mon costume de coléoptère est complètement manqué. Il me fait une poitrine ! J'ai l'air d'une réclame pour le lait mamilla.

Chameroy. – Hé ! hé !

Précy-Bussac, l'embrassant – On ne s'en plaint pas. (Réclamation.) Messieurs, c'est aujourd'hui ma fête.

Larmejane – Par exemple ! c'est aujourd'hui la St-Rigobert ! Tu ne t'appelles pas Rigobert ?

Le régisseur s'arrache les cheveux.



Boisonfort, *résigné*. Tu sais que je t'attends.

Azurine. – Voilà.

Chantant :

De gros bluets et d'or vivant coiffée,  
C'est moi, Messieurs, qui suis la bonne fée, Lan-  
çant partout mon sourire enchanteur...

Un membre grave de la commission. –  
On ne lance pas un sourire.

L'auteur numéro 1. – Et vous interrom-  
pez pour ça ! Enfin nous mettrons : regard.

Azurine, *chantant* :

Lançant partout un regard enchanteur...

L'auteur numéro 2. – Moi j'aimais  
mieux sourire. Un sourire enchanteur, on  
sait ce que c'est. Regardez mademoiselle (ap-

plaudissements), tandis qu'un regard enchanteur...

L'auteur numéro 1. – Eh bien ! regardez mademoiselle. (Ah ! ah ! touché.)

L'auteur numéro 2, *vexé*. – Il y a longtemps que je vois bien que je ne suis rien ici. On ne tient jamais compte de mes observations. J'aime mieux m'en aller.

Il prend son chapeau et sort.

L'auteur numéro 1. – En voilà un fichu caractère !

Le Souffleur. – Puisque décidément on ne fait rien, je m'en vais au tir au pigeon. Viens-tu, Larmejane ?

Le Régisseur, suppliant. – Voyons, Messieurs, il n'est que quatre heures. Nous passons demain. Pour la bonne réputation du

Cercle, soyons sérieux ! Voulez-vous que nous répétions ?

Parabère, – Oui, à une condition.

Le Régisseur. – Laquelle ! laquelle !

On chuchote avec ces dames. Rires et applaudissements.

Parabère. – À l'unanimité... on voudrait reprendre un peu le pas des petits négrillons.

Boisonfort, *envoyant son trident au diable*. – J'aime mieux abdiquer. Adieu, Azurine !

Il sort.

Azurine. – Je sors avec toi.

L'auteur numéro 1, – Moi, je vais prendre l'air. Débrouillez-vous comme vous voudrez. Il sort.

Le Régisseur. – Messieurs, de grâce.

Caracolus. – On danse ! j'en suis ! Viens-tu, Sabrette ? tu verras mon pas espagnol.

Tout le monde regrimpe en scène, l'orchestre reprend le ballet d'Excelsior et le régisseur, dernière victime du devoir, assiste navré à une reprise du pas des petits négrillons, avec gestes épileptiques et vacarme épouvantable.

---

Et le lendemain soir, à dix heures précises, le rideau se levait sur le premier tableau de la féerie : *le Maillot enchanté*. Tout le monde était à son poste. Boisonfort, armé de son trident, donnait la réplique à Sabrette, le fameux coup de pied était redemandé trois fois. Le chœur d'Adamastor, chanté avec un ensemble merveilleux, soulevait des tonnerres d'applaudissements. Azurine avait un

corsage idéal de coléoptère. Lovely était une splendide calotte. Les changements se faisaient à vue. Les treuils marchaient. Le souffleur, distrait par les belles jambes, n'avait même plus la peine de souffler. Tout allait sur des roulettes, et la pièce était, pour l'auteur numéro 1 et l'auteur numéro 2 réconciliés, un des plus gros succès qu'ils aient eus dans leur carrière dramatique.

Une seule chose clocha un peu, le pas des petits négrillons. Mais dame ! on l'avait trop répété. Ce sera une leçon pour l'année prochaine. On se réunira encore, mais on ne répétera plus du tout.

## PRÈS D'UNE BAIGNOIRE



### *I*

PIGNEROLLES revenait du Bois, à cette heure indécise où chevaux et voitures s'estompent vaguement dans le brouillard qui monte.

Il avait relevé le collet de son pardessus, et transi par la longue station dans l'allée des Acacias, éprouvait une véritable sensation de bien-être en retrouvant un peu de

jour et un peu de chaleur dans l'avenue de l'Impératrice.

Il descendait au pas, rasant avec les roues de son buggy le trottoir de l'allée des piétons, lorsqu'il aperçut une femme marchant dans ladite allée. Le grand feutre gris crânement planté sur l'oreille, les deux mains dans les poches d'un caraco gris en velours frappé, garni de chinchilla, elle allait d'un pas délibéré, le nez au vent, suivie d'un gros caniche noir qui faisait des bonds désordonnés sur les pelouses.

— Allons, voilà qui me raccommode un peu avec mon Bois d'aujourd'hui ! s'écria Pignerolles enchanté.

Il donna les rênes à son domestique et sauta prestement à terre pour voir l'inconnue de plus près.

À son grand étonnement, elle s'arrêta et s'avança vers lui en souriant.

— Bonjour, Pignerolles, lui dit-elle avec un joli accent russe.

Il la reconnut alors, c'était Olga, la fille de la princesse Natscheff, Olga qu'il avait tant aimée jadis, alors que svelte, serpentine et fantasque, elle faisait avec ses seize ans les honneurs du salon de sa mère, dans le bel hôtel du Parc Monceau. Salon bien bizarre d'ailleurs, avec un personnel très mélangé et peu orthodoxe, mais bast ! Olga était si jolie !

Et tandis que la princesse, sans se préoccuper de sa fille, flirtait avec une foule d'adorateurs, que de bonnes conversations on avait eues à voix basse derrière le grand piano, à moitié cachés par les plantes vertes,



en ayant l'air de déchiffrer je ne sais quelle partition fantaisiste !

— C'est un enfer ! disait Olga. Maman me déteste et est jalouse de moi parce que ma présence la vieillit. Oh ! quand pourrai-je m'échapper d'ici !

Garçon posé et très pratique, Pignerolles hésitait. D'un côté, il était difficile d'épouser la fille de la princesse Natscheff... d'un autre côté, enlever Olga amènerait certainement dans l'avenir toute sorte de complications fâcheuses. Bref, un beau jour, il avait pris un parti héroïque, et, comme le terrain devenait de plus en plus brûlant, il avait cessé carrément d'aller chez la princesse.

Trois mois après, il apprenait le mariage d'Olga avec Oscar de Comfort, secrétaire d'ambassade ; par naïveté ou ignorance de la

situation, le jeune diplomate épousait la jolie fille pour ses beaux yeux et l'emmenait avec lui à La Haye.

Il y avait six ans de tout cela, et voilà que Pignerolles rencontrait tout à coup Olga, devenue madame de Comfort, plus belle et plus triomphante que jamais.

Ils se mirent à marcher côte à côte, revivant le passé, elle, expliquant que M. de Comfort avait été attaché au ministère à Paris, Pignerolles exprimant mille regrets avec un accent très convaincu.

— C'est de votre faute, aussi, disait Olga. Pourquoi ne vous êtes vous pas décidé ?

— Nous étions si jeunes tous les deux ! Rien ne pressait. Je me laissais aller à la douceur de la situation en croyant qu'elle durerait toujours. Et vous, êtes-vous heureuse ?

— Mais oui ! M. de Comfort est un homme charmant qui m'adore. Ce n'est pas un héros de roman, certes, mais enfin tel qu'il est, je l'aime beaucoup.

Olga avait dit cela simplement, sans grand enthousiasme. Après six ans de mariage... Pignerolles crut y démêler comme un secret désenchantement pouvant donner une certaine chance à l'amoureux de jadis. Au fait, pourquoi pas ? Olga ferait une adorable maîtresse. Et il se mit à lui raconter son désespoir lorsqu'il avait appris son mariage : il avait été comme un fou, cherchant à oublier, mais revoyant toujours les grands yeux verts qu'il avait tant aimés. Il parlait, il parlait, se grisant de paroles, ému, attendri, et redevenu véritablement très épris, tandis

qu'Olga l'écoutait en silence avec un petit air moqueur.

— Vous parlez très bien, cher, lui dit-elle tout à coup, mais nous voilà tout près de chez moi, et mon mari trouverait peut-être mauvais que je me fasse accompagner par un ami qui ne lui est pas encore présenté... Quand revenez-vous me voir ?

— À quoi bon ?

— Je vous jure que cela me fera plaisir. En bon camarade, tenez, voulez-vous jeudi ? À deux heures, 40 rue Bassano. Je n'y serai que pour vous. Adieu, Pignerolles.

Elle lui lança un dernier regard provocant en diable, lui serra gentiment la main et partit.

Pignerolles suivit quelques instants des yeux cette gracieuse silhouette qui

s'éloignait dans le brouillard, puis, pris de je ne sais quel désir de la revoir encore, il se mit à emboîter le pas. Il la vit sonner à la porte d'un petit hôtel, et bientôt après, une lumière parut aux fenêtres du second. Pignerolles, toujours avec le collet de son pale-tot relevé, oubliant l'heure avancée, resta là dans la nuit, les yeux fixés sur la fenêtre, cherchant à retrouver, dans les allées et venues des ombres sur les rideaux, quelque chose de l'apparition qui l'avait tant charmé.

Évidemment c'était absurde, mais qui de nous n'a pas eu des heures d'absurdité semblable ?

Le brouillard allait en augmentant ; une humidité froide tombait sur les épaules et eût glacé tout autre qu'un amoureux. Pignerolles espérait-il qu'Olga viendrait à la fe-

nêtre et serait touchée par cette preuve d'amour? Une ou deux fois il avait cru voir le rideau bouger... toujours est-il que notre ami restait cloué sur le trottoir.

Tout à coup la porte de l'hôtel s'ouvrit, et une femme de chambre apparut, tenant à la main un bol de bouillon fumant.

— Madame craint que Monsieur ne s'enrhume, dit-elle, et elle lui envoie cela pour le réconforter dans la rue.

— Vous remercieriez beaucoup madame, dit Pignerolles en essayant de rire de cette gaminerie d'enfant gâté.

Puis, pour avoir l'air moins ridicule, il avala gravement son bouillon, donna un louis à la femme de chambre et s'éloigna à grands pas.

Au fond, notre amoureux était très vexé. Avait-elle voulu se moquer de lui, ou n'y avait-il dans l'envoi de ce bol qu'une plaisanterie sans conséquence à l'adresse d'un ancien ami ? Peut-il serait-il plus digne de paraître justement froissé, et de ne pas se rendre au rendez-vous du jeudi. D'un autre côté, elle avait dit : « Je n'y serai que pour vous ! » Et dans une heure de conversation en tête-à-tête, comme jadis derrière le grand piano, on pouvait regagner bien du terrain, surtout avec un mari qui « n'était pas un héros de roman ».

Après deux jours d'indécision, Pignerolles fit taire ses justes griefs, et, plus amoureux que jamais, le cœur aussi remué que s'il se fût agi d'un premier rendez-vous, il se rendit chez madame de Comfort.

Il s'attendait à la trouver toute seule dans quelque boudoir tiède et parfumé, assise devant un bon feu d'automne. Elle était debout, gantée, en chapeau, et toute prête à sortir.

— Ah ! c'est vous, dit-elle à Pignerolles décontenancé. Je suis désolée, cher, mais j'ai un rendez-vous important chez mon couturier. De quel côté allez-vous en sortant d'ici ?

— Mais... je vais au club.

— Eh bien, en passant par le quai d'Orsay, mettez donc ce mot-là au ministère pour M, de Comfort. Là-dessus, je me sauve. À bientôt !

— À jamais ! se dit Pignerolles exaspéré, tandis qu'elle montait en voiture. Me donner un rendez-vous tout exprès pour porter une lettre à son mari ! C'est un comble. Et ce ridi-



cule, envoi de bouillon!... Décidément c'est une coquette qui, à deux reprises différentes, s'est outrageusement moquée de moi. Cette fois, c'est fini, bien fini!

Il appela un commissionnaire qui sommeillait sur son crochet au coin de l'avenue des Champs-Élysées, lui remit la lettre, puis se rendit au club où, tout en perdant une somme ronde avant le dîner, il se répéta plus de cent fois qu'il ne penserait plus jamais à cette insolente Olga!

## II

Ces jours derniers, Pignerolles se trouvait à la première de *Ma Camarade* au Palais-Royal. À grand'peine, et après force pourparlers avec des marchands de billets, il avait

obtenu un petit strapontin contre une des baignoires. En s'accotant d'ailleurs contre le mur, on n'était pas encore trop mal assis, et la composition de la salle pouvait faire oublier le manque de confortable.

À l'avant-scène, la gentille Cléo, toute blonde et toute rose, envoyant des bonjours à ses nombreux amis ; puis Russiani avec son amie Paule dans une loge encombrée de fleurs. Çà et là, la belle Favray avec ses attitudes de déesse.

Julia de Montlhéry en noir avec deux superbes saphirs aux oreilles, la jolie Frignault toute blanche, avec ses mines de chat buvant de la crème, Léonide montrant son profil aristocratique sous une mignonne capote rose, etc., etc., elles étaient toutes là, demi-mondaines et artistes, constituant ce public

féminin des premières, toujours le même d'ailleurs, que l'Europe nous envie.

Pignerolles donc ne s'ennuyait pas trop en attendant que le vieux chef d'orchestre, dernier vestige de l'ancien Palais-Royal, daignât commencer une de ces ouvertures délirantes dont il a le secret. Il lorgnait avec conviction, échangeant un salut, un bonjour affectueux, parfois même quelque amusante grimace selon le degré de camaraderie, lorsque tout à coup il tressaillit, Olga venait d'entrer dans la baignoire contre laquelle était situé son strapontin.

Elle était seule, mais, bien que la baignoire fût sombre, elle s'empressa de relever les petits écrans de soie.

— Tiens ! tiens ! pensa Pignerolles, pourquoi se cache-t-elle ? Est-ce que par hasard-

elle serait venue au théâtre sans l'autorisation de ce bon Comfort?... Pour une femme à principes, ce serait un peu léger.

La pièce commença, interrompue à chaque instant par les éclats de rire des spectateurs; le cousin Cotentin détaillait les vertus de Sidonie Gavard; Gaston convenait avec sa femme qu'on ne vivrait qu'en bons camarades, et cette scène exquise rappelait encore davantage à Pignerolles la femme froide et moqueuse qui n'était séparée de lui que par quelques centimètres de cloison... Elle aussi lui avait proposé de venir la voir en bon camarade. Qui sait? Puisqu'elle était seule, pourquoi n'irait-il pas dans sa loge pendant l'entr'acte, non pas pour se raccom-

moder, certes, mais pour lui demander une explication catégorique...

Soudain il sentit un courant d'air sur le cou : la porte de la baignoire s'ouvrait à nouveau, et un monsieur entraît ; puis il y eut un colloque à voix basse :

— C'est vous ? Comme vous venez tard !

— Je n'ai pas pu plus tôt. Vous amusez-vous ?

— Je ne m'amuse jamais quand vous n'êtes pas là.

Pour le coup, Pignerolles se sentit mordu au cœur par la jalousie. Il y avait quelqu'un au monde pour lequel on trompait Comfort, et ce quelqu'un n'était pas lui. Cette femme qui prétendait aimer tant son mari, qui n'avait voulu le revoir lui, Pignerolles, qu'en camarade, venait en se cachant

dans une baignoire avec un amoureux, sans lequel il lui était impossible de s'amuser ! Du coup sa colère s'en accrut. S'était-elle assez moquée de lui ! L'histoire du bouillon et de la lettre lui revint à l'esprit. Voilà donc pourquoi elle l'avait traité avec ce mépris dédaigneux. Tout s'expliquait maintenant. La place était prise.

L'acte fini, Pignerolles chercha, en se levant, à voir la figure du monsieur, mais la baignoire était trop sombre et les deux écrans empêchaient de rien distinguer.

Il sortit sous les arcades et l'air frais calma un peu ses idées. Au fait ce n'était peut-être pas un amoureux ? Peut-être un ami, un parent ? Mais alors pourquoi Olga se cachait-elle ?

Il revint dans la salle très perplexe ; mais pendant le deuxième acte son supplice alla en augmentant. Assis comme il était, il entendait des bribes de la conversation qui avait lieu dans la baignoire, et cette conversation était des plus tendres.

Le monsieur avait dû bien dîner, car, à chaque instant, c'était de la part d'Olga des petits cris, des rires étouffés, des craquements de chaise, tandis qu'elle disait à voix basse :

— Vous êtes insupportable. Écoutez donc la pièce.

Ah ! la pièce ! Pignerolles n'y faisait plus guère attention. Que lui importaient les amours de *Petit-Père* et de *Mon Chéri*, les allures triomphantes de la tireuse de cartes, ou

même le torse merveilleux de la petite bonne « n'allumant du feu que pour le grand jeu » ?

La vraie pièce se jouait derrière lui, dans son dos, le monsieur devenait de plus en plus entreprenant et la position n'était plus tenable.

En vain Pignerolles essayait par moment de s'absorber dans l'action de *Ma Camarade*, mais, par un hasard étrange, il s'agissait précisément sur la scène de toutes les tortures par lesquelles passe un amoureux jaloux et « lâché ». Le gros Cotentin se promenait sur la scène, désespéré, lamentable et burlesque, étalant au grand jour, avec une vérité saisissante, les faiblesses, les lâchetés et les colères vaines de l'homme abandonné pour un autre. Tantôt il s'emportait contre l'infidèle, proférant



contre elle les plus dures menaces, tantôt ému, attendri, il prêtait l'oreille, croyant entendre le froufrou de sa robe dans l'escalier. La jalousie du personnage trouvait un écho direct dans le cœur du pauvre Pignerolles, et, pendant ce temps, comme pour augmenter sa rage, les propos devenaient de plus en plus légers dans la baignoire où l'on avait bouché l'intervalle des deux écrans par une mantille de dentelles...

On ne parlait guère, mais on s'embrassait ; les silences étalent coupés par des soupirs, la chaise craquait de plus en plus... C'en était trop !...

À l'entr'acte, à peine le rideau baissé, Pignerolles exaspéré, rouge, affolé, sans trop songer à la gravité de son action, se leva

brusquement et se précipita chez le commissaire de surveillance.

— Monsieur, lui dit-il, il se passe, dans la baignoire 6, des scènes scandaleuses qui rendent le voisinage de cette loge impossible pour les familles.

— Oh ! fit le commissaire en souriant, quelque couple en partie fine, comme il en vient souvent ici. Il ne faut pas être trop sévère pour la tenue.

— Comment ! Monsieur le commissaire, de véritables attentats à la morale publique !

— Pas possible !

— Faites ouvrir immédiatement la porte et vous pourrez juger d'un spectacle qui indigné nombre de spectateurs.

Très troublé, le commissaire ceignit son écharpe et se dirigea vers la loge qu'il se fit ouvrir par l'ouvreuse.

Pignerolles, dans le corridor, attendait avec fièvre, entouré par la foule qui s'amassait.

— Eh bien, demanda-t-il au commissaire qui revenait un peu penaud.

— Un mari et sa femme, rien à dire ! rien à faire !

— Un mari ! allons donc ! Ce n'est pas M. de Comfort que vous avez surpris ?

— Précisément. Voici la carte qu'il m'a remise en m'envoyant promener de fort méchante humeur.

Et le commissaire remit à Pignerolles stupéfait un petit carton sur lequel il y avait écrit :

OSCAR DE COMFORT  
SECRÉTAIRE D'AMBASSADE

*40, rue Bassano.*

## À QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON



**R**AOUL DE LARMEJANE, lieutenant au 30<sup>e</sup> chasseurs à cheval pouvait avoir toute sorte de bonnes qualités, mais à coup sûr il ne brillait pas par la décision. À son arrivée à Saint-Germain, il était resté deux mois à l'hôtel sans pouvoir se décider pour un logement, et ce n'est que sous menaces d'arrêts qu'il avait fait choix d'une monture. Il en était de même pour tous les actes de sa vie. Très riche, et ayant malgré son jeune

grade déjà beaucoup vécu, il aspirait vaguement à faire une fin, mais ses idées n'avaient jamais d'objectif précis, et, après avoir rencontré un jour sur la terrasse une jeune fille réalisant pour lui l'idéal rêvé, il retrouvait un autre idéal dans une jeune fille entrevue le soir même, dans le tourbillon de la valse.

Pourtant, il y avait trois noms sur lesquels sa pensée se reposait avec une certaine complaisance : Mademoiselle Blanche de Mezensac, une tête de keepsake, des yeux bleus rêveurs, une taille idéale, et avec cela un cœur vibrant à toutes les nobles émotions. Mademoiselle Hélène de la Pescherie, physionomie narquoise, œil éveillé, cheveux à la chien et esprit endiablé. Toujours enjouée, ses mots partaient comme des fusées de feu d'artifice ; il est bien évident qu'il n'y

aurait pas moyen de jamais s'ennuyer avec une femme semblable. La troisième, miss Jenny Pringle, américaine, grande, brune, pâle, profil de camée, cachait, sous des apparences de flirt, un caractère très sérieux et très pratique, et de plus n'avait pas sa pareille pour danser le boston.

Évidemment, se disait Larmejane, mademoiselle Blanche est un cœur d'or, miss Jenny tiendrait admirablement une maison, mais comme la vie serait amusante avec mademoiselle Hélène ! Il s'attendrissait avec l'une, discutait avec l'autre, riait comme un fou avec la troisième, mais ne se décidait pas à faire sa demande. À Saint-Germain, les paris étaient ouverts, mais les camarades, qui connaissaient bien Larmejane, affirmaient qu'il mourrait dans l'impénitence finale, et

trancherait la question en restant tout bête-ment un *old bachelor*.

Ceci se passait aux approches de la « Croix de Berny ». Nombre d'officiers du 30<sup>e</sup> chasseurs exécutaient chaque matin des galops sérieux dans la forêt, afin de se préparer au *Military*. Larmejane avait d'abord commencé par monter *Fanny*, sa jument de Tarbes, puis il avait préféré *Little-Boy*, son demi-sang qui devait avoir plus de fond pour un parcours de quatre mille mètres, mais tout à coup, il avait réfléchi que *Fanny* sautait plus franchement et rattrapait sur chaque obstacle ce qu'elle perdait en vitesse, si bien qu'il s'était mis à l'entraîner jusqu'à l'avant-veille des engagements, moment où il se décida pour *Little-Boy*.



À dix heures du matin, botté, éperonné, le torse moulé dans le dolman bleu de ciel à tresses d'argent, il s'installait sur le mail de Boisonfort, entre mesdemoiselles Hélène et Jenny, et voyant devant lui, assise sur le siège, à côté de Boisonfort lui-même, mademoiselle Blanche de Mezensac.

Le temps était charmant. Bien que le ciel fût un peu gris, un gai rayon de soleil venait de glisser entre les nuages et éclairait la place de la Concorde, sur laquelle quinze mails avaient commencé à défiler dans un ordre magistral.

Le mail de Boisonfort, avec sa caisse tête de nègre, ses quatre pêchards, et surtout l'élégante composition du chargement, était certes un des plus réussis.

Larmejane, le grand képi enfoncé, éprouvait une immense béatitude, installé entre ses deux voisines, sans compter que mademoiselle Blanche vue de dos avait décidément une nuque adorable. Au-dessus du col droit, qui apparaissait à moitié caché par une écharpe de peluche rouge garnie de pampilles, on voyait se tordre des petites mèches en révolte, tandis que le chapeau haut perché faisait valoir les tons dorés de la chevelure.

Mademoiselle Hélène avait une robe en diagonale rayée bleu et bleuté sur un jupon d'ottoman caroubier ; quant à miss Jenny, en honneur du *cross-country*, elle avait arboré un costume d'actualité des plus coquets : chapeau de feutre gris, jaquette anglaise noire fermée par un bouton et laissant aper-

cevoir un gilet rouge à boutons d'or, lequel gilet ouvrait sur une cravate blanche à plastron, fermée par une épingle en fer à cheval.

On passa devant le Palais de l'Industrie, puis on enfila l'avenue de Latour-Maubourg et le boulevard des Invalides. Larmejane, qui s'amusait beaucoup, sonnait de la trompe à pleins poumons tandis que mademoiselle Blanche, prise de pitié pour les pauvres gens qui faisaient la haie dans ces vilains quartiers, envoyait une pluie de menue monnaie tout le long de la route. Quant à mademoiselle Hélène, elle ne laissait pas passer une voiture ni un cavalier sans lancer quelque plaisanterie :

— Oh ! regardez donc ce gros capitaine d'infanterie. Il essaie de trotter sur les pavés, le malheureux. Allons ! Il trouve que ça

glisse et y renonce. Il arrivera demain. Et cette charrette ! Ils se sont mis cinq là-dedans, et c'est attelé tellement en arrière qu'on croit à chaque instant que le cheval va être soulevé par la sous-ventrière.

Et l'on riait, tandis que le mail s'avançait à une allure lente et bien cadencée vers le village de Bourg-la-Reine. Comme les années précédentes, d'ailleurs, la municipalité n'avait pas daigné arroser ; à travers un nuage de poussière, on distinguait vaguement les buggys, les mylords, les landaus, et les spidders qui formaient une longue procession, emplissant de joie et de bruit la route ordinairement si triste.

De temps en temps, les breaks des régiments passaient à des allures échevelées, remplis qui d'artilleurs, qui de dragons, qui

de cuirassiers, faisant un tapage infernal, et se hélant joyeusement au passage. Les plus effrontés envoyaient carrément des baisers aux jeunes filles appuyées aux fenêtres, ou, dans le temps d'arrêt, leur offraient à hauteur du premier, des verres de vin de Champagne, souvent acceptés au milieu des vivats et des éclats de rire.

À partir du château du duc de Trévise, la foule devenait plus compacte et plus bruyante; les gendarmes à cheval avaient grand peine à maintenir la haie, derrière les mâts surmontés de banderoles tricolores qui flottaient gaiement au vent. Enfin l'on tourna devant l'hôtel du *Bœuf couronné* – un souvenir du bon vieux temps – et Boisonfort, par une courbe savante, amena son mail sur

la prairie, à l'endroit précis qui lui avait été réservé.

Immédiatement les échelles furent appliquées, et les femmes commencèrent à descendre, non sans pousser de petits cris. Larmejane constata que mademoiselle Blanche avait les attaches très fines, que mademoiselle Hélène avait un mollet superbe, et que miss Jenny avait un pied merveilleux. Évidemment, il était amoureux, il le sentait, mais il eût été bien embarrassé de dire de laquelle.

## II

Cependant les domestiques s'étaient empressés d'étendre des nappes, qui formaient sur la verdure de la prairie de grandes taches blanches, et avaient déballé,

avec tout un attirail d'argenterie, pâtés, chauds-froids, fraises et vins.

Sur toute la ligne des mails, le lunch commença, sans souci des curieux venus pour voir comment pouvaient bien manger les gens du monde.

— Si l'on distribuait la salade russe aux petits garçons, avait proposé mademoiselle Blanche avec sa voix d'or.

— Nous ferions encore mieux de leur donner l'argenterie, avait riposté mademoiselle Hélène.

Quant à miss Jenny, elle se borna à recommander à Larmejane de manger sobrement, afin de conserver tous ses moyens pour le Military.

À l'idée qu'il pouvait y avoir du danger, mademoiselle Blanche avait déclaré que cela

lui coupait l'appétit, mais son amie la rassura en affirmant que Larmejane courait, sur son cheval, beaucoup moins de danger qu'en fiacre.

La première course, dite des habits rouges, avait commencé. C'était un spectacle charmant de voir galoper à travers la plaine ces gentlemen franchissant les haies, sautant les rivières et parcourant ventre à terre les champs labourés. En face les mails, le public des tribunes faisait entendre sa grande voix, grondement sourd sur lequel tranchaient les cris perçants des bookmakers offrant « la cote, la belle cote ! » et donnant des chevaux jusqu'à la dernière minute, et, dans un grouillement joyeux, les tons clairs des dolmans et des képis tranchaient sur le fond sombre de la foule.



— De mon temps, disait sentencieusement Boisonfort, on faisait simplement une course du clocher de la Croix-de-Berny au clocher d'Antony, et le premier arrivé au clocher par n'importe quelle route avait gagné.

À ce moment, un coup de cloche retentit, appelant les officiers au Military ; Larmejane serra de tout cœur trois petites mains qui lui furent tendues avec une égale cordialité, puis se dirigea vers l'enclos où *Little-Boy* était promené en cercle.

— C'est absurde, songeait-il, de ne pouvoir se décider entre ces trois jolies filles. Bast ! si je remporte le prix, je verrai celle à laquelle mon triomphe fait le plus de plaisir.

Il donna un coup d'œil aux sangles, constata la solidité des étrivières, passa ses

deux doigts sous la gourmette, puis, ces précautions prises, il sauta légèrement en selle.

*Little-Boy* au reste paraissait d'assez méchante humeur, et se fit longtemps prier avant de daigner se mettre en ligne. Il est bien évident que l'entraînement eût été meilleur, si l'on n'eût pas perdu de temps à préparer Fanny, mais si vous croyez que c'est commode de savoir tout de suite qu'on préfère courir sur *Little-Boy*!

Enfin le starter abaissa son drapeau et le peloton partit, précédé par un gros cheval blanc du train qui faisait le jeu, et galopait à travers la plaine, avec des élégances de percheron des omnibus.

— Il faut tenir bon, pensait Larmejane, enfilant les étriers bien chaussés et en calmant de son mieux *Little-Boy*. Le *Tringlot* ne

sera pas difficile à dépasser dans les deux cents derniers mètres.

Il sauta ainsi la douve, puis la haie, non sans avoir aperçu rapidement, au passage, les trois jeunes filles montées sur le sommet du mail, et le suivant de la lorgnette.

À la montée, il avait déjà regagné près de deux longueurs, mais au deuxième tour il fut un peu bousculé par le jeune d'Éparvin sur son cheval *Foke*, et comprit qu'il ne pouvait sauter la banquette sans reprendre du champ. Malheureusement pour exécuter brusquement cette décision, il eût fallu à Larmejane un tout autre caractère. Il ne se décida ni pour ni contre, aborda l'obstacle dans de mauvaises conditions, espérant le franchir quand même, au petit bonheur...

*Little-Boy* fit un beau panache et retomba de tout son poids sur son cavalier !...

Il y eut un grand cri de stupeur dans les tribunes et sur tous les mails. Gendarmes, sergents de ville et curieux accoururent vers l'endroit de la prairie où gisait inanimé le pauvre Larmejane, tandis que *Little-Boy*, débarrassé de son cavalier, continuait joyeusement la course, en exécutant des ruades fantastiques. Le dolman bleu faisait dans l'herbe une grande tache claire qui servait de point de direction.

Miss Jenny était arrivée la première et, soulevant la tête du blessé, le fit bien vite revenir à lui, grâce à un petit flacon de sels anglais qu'elle lui mit sous le nez. Larmejane, en ouvrant les yeux, aperçut les trois jeunes filles penchées autour de lui.

Le désespoir de mademoiselle Blanche faisait mal à voir. Éperdue, les yeux pleins de larmes, elle poussait des cris déchirants en disant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est épouvantable ! Que faire ! on ne peut pourtant pas le laisser là : s'il allait mourir !

Et, à genoux près du blessé, immobile, elle mouillait de ses larmes son mouchoir brodé. Décidément, elle l'aimait bien !

Mademoiselle Hélène qui jusque-là avait été à peu près correcte, dès qu'elle vit Larmejane revenir à lui, ne put s'empêcher de rire.

— Voilà le moment de crier : « Où suis-je ? » lui dit-elle, comme dans les mélodrames. Ah ! mon pauvre monsieur de Larmejane, si vous saviez comme vous avez fait une singulière culbute. Connaissez-vous le

clown Bibb du cirque, celui qui fait une si drôle de pirouette dans un cerceau ? Eh bien ! vous m'avez tout à fait rappelé Bibb.

Évidemment c'était très drôle.

Pendant que mademoiselle Hélène continuait à rire et mademoiselle Blanche à pleurer, miss Jenny, toujours calme, froide, avec sa sérénité habituelle, avait frictionné les tempes du blessé et dégrafé le col du dolman.

— Où souffrez-vous ? lui disait-elle brusquement.

— Je dois avoir l'épaule démise.

— Croyez-vous pouvoir monter en voiture ?

— Oh ! parfaitement.

— C'est bien, ne bougez pas.

Elle courut au mail, déchira deux serviettes, en fit une écharpe qui maintint le bras du blessé immobile, tandis que, sur la pelouse, le valet de pied allait chercher le landau du major Pringle.

Dès que la voiture fut arrivée, elle plaça un des coussins en travers de façon à ce que Larmejane pût s'étendre tout de son long, puis le fit porter avec toutes les précautions imaginables, en lui soutenant elle-même la tête pour éviter toute saccade.

Le landau prit au pas le chemin de l'hôtel du *Bœuf couronné*. Là, le blessé trouva un bon lit préparé, et le médecin-major du 30<sup>e</sup> dragons prévenu par le second valet de pied et tout prêt à exécuter un premier pansement.

Le soir, Larmejane eut un peu de fièvre, et, cherchant à rassembler ses idées flottantes, il revit par la pensée une jeune fille qui se lamentait, une autre qui lui riait au nez, tandis que la troisième le soignait avec un sang-froid merveilleux.

— Voilà une vraie femme ! pensa-t-il en souriant.

Sur quoi il s'endormit.

---

Ceux qui avaient parié pour l'impénitence finale du *old bachelor* ont perdu leur pari.

Hier, on a publié les bans de mademoiselle Jenny Pringle avec le vicomte Raoul de Larmejane, lieutenant au 30<sup>e</sup> chasseurs à cheval.



## AU BOIS, LE MATIN



**L**E BOIS n'est pas matinal. Il ne se réveille guère avant sept heures du matin. Moment charmant d'ailleurs. Les oiseaux chantent à pleine voix dans les branches réunies entre elles par de longs fils de la vierge, et la rosée a laissé comme des perles sur les feuilles et les brins d'herbe. Pas de voitures, pas de charrettes, pas de chevaux sur les routes désertes. À peine le silence est-il troublé par les cantonniers, en-

voyant sur les chaussées de beaux jets d'eau en panache d'argent, ou par quelque escadron de dragons longeant la Seine, et partant au service en campagne, du côté de Suresnes.

Dès sept heures, les cavaliers arrivent. D'abord les officiers de l'état-major du ministre ; il leur faut être rentré rue de Grenelle à neuf heures, et cela fait la promenade bien courte. Artilleurs, dragons, officiers du septième cuirassiers arrivent sur leurs gros chevaux aux allures vives, cherchant en vain la femme, et ne voyant que les voitures de dressage des marchands de chevaux rentrant vers Paris.

---

Dès huit heures, la baronne de Ro... ler fait son apparition. Salut à la première amazone ! Toujours en quête de chevaux à dres-

ser en haute école ; elle est célèbre par les bonds prodigieux qu'exécute son cheval, tout le long de l'avenue de l'Impératrice. Il est à peine sept heures et demie, et elle ne repassera pas avant midi. Cinq heures de cheval et quelque temps qu'il fasse !

Bientôt après, la jeune princesse Poniât... ka avec son frère. La princesse est blonde, grasse, très jolie, et son teint animé par la course est éclairé de lueurs roses. Le frère a les cheveux trop ras, mais c'est la faute au gouvernement qui l'oblige à être un involontaire d'un an. Rien à dire.

Voici mademoiselle Pi... tel, brune, les traits accentués, la fleur au corsage, accompagnée par son père. Belle tête de gentleman, cheveux blancs, barbe à la Henri IV. Les deux chevaux sont très beaux. Quand sa

fille ne monte pas, le père fait son apparition vers les dix heures en four-in-hand.

Puis encore quelques cavaliers matineux montant, non par chic, mais pour faire du sport. Le comte Lind... an, sportsman des plus corrects, malgré ses jambes gigantesques, la plus belle barbe du bois. M. de Breuv... y, barbe poivre et sel, toujours accompagné de sa petite-fille, une adorable blondinette de dix ans qui nous promet une amazone consommée, et monte, avec ses longs cheveux dorés, qui lui font autour de la tête, à chaque temps de trot, comme un nimbe d'or. Le comte Pot... ki, gros, blond, l'air militaire, est vu à huit heures sur un cheval bai, à neuf heures sur un alezan, à dix sur un cheval noir, et revient à midi sur un

gris-pommelé. Mystère, dressage et transpiration.

Peu à peu le soleil s'est levé à l'horizon, et nos belles paresseuses ont fait comme lui. Les voilà qui arrivent en escadrons pressés tout le long de l'avenue. Les unes seules, accompagnées de quelque élégant lévrier ou de quelque gros caniche noir, qui font des bonds désordonnés dans les fleurs des corbeilles, les autres entourées d'un véritable escadron de cavaliers qui cherchent à se rapprocher d'elles le plus possible. Tout ce petit monde paraît de bonne humeur ; la satisfaction du devoir accompli, et les éclats de rire résonnent de tous côtés, Voici d'abord miss M... y toujours solitaire.

Indifférente aux mots lâches et doux que sème  
L'homme attendri tout bas.

Une distinction exquise et un tact tout particulier pour manier son grand alezan.

Madame Bisch... eim entourée d'une véritable cour ; la belle madame Gunz... g, toujours accompagnée de son mari, recherche plutôt les allées écartées.

Dans l'allée des Poteaux, la grande Mag... er du Gymnase, sur un grand cheval. D'ailleurs jolie comme un cœur avec les cheveux blonds bien relevés sous le chapeau d'homme. Au col droit, un fer à cheval. Elle salue en passant Bian... a, un peu mélancolique, mais très correcte d'attitude et suivie à distance par un groom sur un cheval superbe.

Alice Sch... en, la distinction faite femme, véritable type de keepsake ; une taille idéale moulée dans une amazone bleu-

roi. Arrivée au jardin d'Acclimatation, tournera à droite et reviendra lentement, au pas, avec beaucoup de dignité, par l'allée des Acacias.

---

Puisque nous sommes de ce côté, notons, dans l'allée des cavaliers, Monseigneur le duc de Nemours, en deuil; un grand air vraiment royal; mais nous regrettons la belle barbe blanche qu'il portait après la guerre et qui faisait de lui le portrait vivant d'Henri IV; très souvent accompagné de son fils, le duc d'Alençon, jetant un regard de regret sur le beau dolman des officiers d'artillerie, ses anciens camarades.

Attention! Voici la joie du Bois le matin, M. Saligny; évidemment beaucoup de bonne volonté mais a commencé l'équitation un

peu tard. Bedonnant et grisonnant. Main pendante, jambe en avant, assiette insuffisante et équilibre instable. L'air d'un vieil avocat qui craint toujours de perdre sa cause. Sapristi ! quel écart ! c'est le comte Le Gon..ec qui vient de le dépasser en souriant et au petit galop, accompagné par le prince de Chim.y, le teint coloré, le chapeau sur l'oreille, la moustache en croc, l'air d'un vrai troupier, sans l'être le moins du monde, et du comte d'Als.ce. Sans contredit, les trois plus beaux cavaliers du Bois, servant parfois d'escorte à deux élégantes duchesses : la duchesse d'Alb...ra en grand deuil, et la duchesse d'Uz.s qui ne fait malheureusement que de trop courtes apparitions ; pas d'obstacles, pas de rivière à sauter, pas de chiens, comme à Bonnelle, pas de cerf... ce



n'est presque pas la peine de monter à cheval.

---

Dix heures, De jolies femmes pimpantes, bien coiffées, le chapeau sur l'oreille, et vêtues de la jaquette de drap, ont fait leur apparition dans des buggys. Voici Henriette B... qui a arrêté un moment sa voiture pour causer avec le duc de M...y en costume ultra anglais, et des vestons clairs à quadrillage merveilleux ; puis Lab...re, moqueuse et souriante, faisant exprès de ne pas voir l'ex-monsignor Bau.r qui lui tire son plus grand coup de chapeau, en faisant caracoler théâtralement son grand cheval anglais. Elle fera bien son paradis sans vous, Monseigneur ! Mademoiselle Mar.y de la Comédie-Française, causant le plus gaiement du monde

avec sa jolie maman, fouette le petit cheval avec énergie pour quitter le plus vite possible les allées fréquentées. Il s'agit d'aller respirer tranquillement et de calmer la tête fatiguée par les émotions des *Fourchambault*.

La voiture passe comme un tourbillon !  
Quel dommage !

---

L'heure du déjeuner approche. On commence à redescendre vers Paris. Le jeune comte Ch. de la Rochef.....d. cavalier hors ligne, repasse au grand trot. La duchesse Car...olo, toujours toute seule, a repris au petit galop le chemin de la rue Traktir, après avoir bu au pavillon chinois un verre de sherry-brandy. Grand chic masculin et modes anglaises.

En passant, on s'arrêtera pour dire un petit bonjour au clan nombreux des promeneurs et promeneuses à pied, qui remontent à petits pas le côté gauche de l'avenue de l'Impératrice.

Très nombreux les péripatéticiens du matin. Les uns ne dépassent pas les beaux marronniers de la *Potinière*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Club des pannés*; la Potinière est sur la rive droite tandis que le Club des pannés est sur la rive gauche de la rue de Presbourg; les autres poussent jusqu'à l'hôtel Lebey ou même jusqu'au Lac.

Parmi les grands marcheurs, citons l'ami Henri Car..er, qu'on est presque sûr de trouver à l'entrée de l'allée des Poteaux avec son caniche. Les deux mains dans les poches du veston, la moustache retroussée, l'air d'un

bon garçon heureux, il arrête tout Paris au passage, et échange cinquante poignées de main en une demi-heure.

---

Le long de l'avenue, la belle madame Porg..s, la *Perle du Brésil*, grande, brune, taille superbe, marchant a très grands pas. M. et madame Wilk...on ; celle-ci en manteau tout simple cachant la robe du matin. Le ménage ne manque jamais à cette petite promenade apéritive. Lady Lamb..., très grande, avec une taille unique ; Josep.a, avec sa petite fille ; Marguerite de B..on, songeant à son dernier bal, et échangeant quelques mots avec Cora P..., abritée sous une ombrelle rouge.

---

Grande animation à la Potinière, où la séduisante Laure H..man ne manque jamais de faire une station, soit à pied, soit en arrêtant son poney. Alphonsine Dem...y, la Parisienne par excellence, arrêtera probablement aussi son duc. On causera là avec Urib...en, Frank le Har...el, à la barbe de fleuve, avec Boiheb...rt, qui a les chapeaux aux rebords les plus plats et les cravates les mieux nouées de Paris. On saluera au passage le prince de Sag.n, ayant déjà la fleur à la boutonnière et paraissant poudré et frisé à frimas.

---

Midi. Le Bois redevient tout à fait désert. Les oiseaux, un moment effrayés par tout ce vacarme parisien, reprennent leurs chansons interrompues, aussitôt que M. Copp...ns de

Font...y et son fils, les deux derniers, ont repris ventre à terre le chemin du déjeuner.

*Aux Acacias à Cinq Heures*

Le Bois, de cinq à sept, n'a aucun rapport avec le Bois du matin. Le rendez-vous est absolument localisé.

Dans l'allée des Acacias, beaucoup plus de monde, mais beaucoup plus mêlé; la haute galanterie qui, sauf quelques rares exceptions, ne saurait se lever tôt, – et pour cause, – apparaît le soir au grand complet, surtout les mardis et vendredis. Pas mal de fiacres; de temps en temps, quelque noce en voitures de louage fait une apparition avant le traditionnel dîner chez Gillet. Cependant, malgré ces réserves, la grande allée, éclairée, par un beau soleil, présente encore un coup

d'œil merveilleux, et permet de passer en une heure la revue du tout-Paris spécial qui nous intéresse.

---

L'allée des Acacias n'est pas comme autrefois le rendez-vous d'une centaine de voitures. Aujourd'hui, c'est par milliers que les véhicules qui jadis évoluaient autour du lac viennent s'engouffrer à la file dans l'allée inexorablement droite. De là des temps d'arrêt exaspérants sans qu'on puisse s'expliquer par suite de quel événement imprévu la procession se remet en mouvement... pour s'arrêter deux minutes après.

Aussi, nombre d'élégantes, trop nerveuses pour supporter ces haltes réitérées, ont préféré mettre pied à terre et marcher dans la contre-allée. Cette promenade à pied

est devenue tout à fait à la mode, mais il faut bien se garder de s'asseoir sur les chaises de l'allée, ce qui serait bourgeois en diable. Les femmes du monde qui n'ont pas comme « les autres » des raisons toutes spéciales pour s'entourer d'un luxe indiscutable, ont choisi cette nouvelle manière de se distinguer, et il n'est pas rare de voir l'allée arpentée à grands pas par la duchesse d'Uz.s, la marquise de M...a, la marquise d'A...st (au grand désespoir de son singe qui reste dans la voiture), la famille de la H.ye-J.....lin au complet, madame Ephr...si, la comtesse de Mer.y-Arg....au, etc.

En fait de marcheuses, citons le joli bataillon aperçu l'autre jour, le bataillon des grenadiers du Royal-Beauty.



La blonde Marie Mag...r. encadrée de deux brunes superbes : mademoiselle J. Brind..u et mademoiselle J. de Cl.ry.

Ce qu'on se retournait !...

Maintenant, occupons-nous du public des voitures.

---

Dès cinq heures, les voitures commencent à arriver au grand trot. On dirait une charge de cavalerie inondant tout à coup l'avenue du Bois-de-Boulogne. Phaétons, spidders, landaus, buggys, élégants huit-resorts avec gros cocher se perdant dans les nues, mylords moelleux, tout cela tourne à droite devant le restaurant chinois, et vient prendre la file dans l'allée des Acacias ou bientôt la tête rejoint la queue.

Arrêtons notre cheval à l'entrée de l'allée, essuyons bien le verre de notre monocle et regardons.

Voici d'abord la baronne Leg..x avec sa fille, toute mignonne et toute rose. La baronne a besoin d'air après avoir surveillé sa répétition musicale. Dans les yeux, la satisfaction du devoir accompli. Puis la duchesse de Bel..ne en grand deuil, dans un landau des plus corrects. Un seul point rouge dans tout ce noir : des lèvres pourpres laissant voir des dents éblouissantes qui sourient derrière le voile de gaze.

Dans un mylord, la vicomtesse de Cr...y ; des toilettes toujours ingénieuses et qui sont l'objet de mûres réflexions. D'ailleurs, toujours très réussies. Il y en a surtout une gris fer avec des torsades et des aiguillettes...

mais nous l'avons vue une fois et c'est une raison pour que nous ne la revoyions plus.

Dans un grand phaéton, le comte et la comtesse de la Per...le, en grand deuil. Attelage superbe et conduit d'une façon magistrale par le mari qui ressemble à François I<sup>er</sup>.

Aïe ! aïe ! tournons-nous ! Voici le *chou...* et la *chicorée*, et on prétend qu'ils ont le mauvais œil. Nous avons cependant aperçu un attelage mi-parti noir et blanc, et une livrée bleu-azur !...

Quelle jolie petite tête de keepsake, toute blonde et toute ébouriffée dans ce coupé sombre. C'est madame Mac.k....y avec sa sœur madame de Mont...r... On a l'air de beaucoup s'amuser dans ce coupé ; on rit, on bavarde, mais décidément il faut aller trop lentement dans cette allée, « c'est abomi-

nable ». Jean, filez du côté des lacs. Quel dommage !

Une autre Américaine, madame Mitfl.d, a été grasse, a été svelte, est en train de redevenir potelée... et la dernière « incarnation » semble toujours la meilleure.

Dans un superbe huit-ressorts, mademoiselle Tak...a Le...te, avec sa sœur. La perle du Brésil, comme disait Saint-Machin. Il l'a dit bien des fois, mais cette fois-ci, c'est juste.

La comtesse de Gram..nt avec sa sœur madame de Jum.....c. Ne restent pas longtemps en voiture, et descendent bien vite faire une bonne promenade à pied dans la contre-allée, avec une bande d'amis et d'amies.

La comtesse Og... d'Iv.y, le plus aimable des sourires, absolument nécessaire dans l'ensemble sévère de l'attelage tenu militairement. Sur le siège, la tenue marron des hussards Chamboran. Bravo pour ce glorieux souvenir paternel !

Dans une Victoria, la baronne Mar.i ; elle aussi ne restera pas longtemps en voiture, et, accompagnée de son mari, le capitaine, partira chercher à pied ses amies, la comtesse de Mef.. ray et la marquise de M ...a.

La comtesse d'Aze...rt ressemble toujours à la Grande-Duchesse. Très contente d'avoir pour quelques jours avec elle la comtesse de Gour-Ser...mps. Comme c'est plus gai que Bruxelles, n'est-ce pas ?

Des coups de chapeau, des coups de chapeau et encore des coups de chapeau sur le

passage de la baronne Dec.ze-Stack...g. Le médecin avait cependant défendu les voitures découvertes, mais c'est si amusant de dire bonjour à tous ces bons amis.

Un grand mylord attelé de deux magnifiques coursiers noirs. M. et madame Ab...ie. Le désespoir de tous ceux qui n'osent plus saluer la belle Gabrielle.

La baronne de Rot...er, conduisant elle-même et accompagnée de son grand lévrier; c'est amusant de conduire, mais cela ne vaut pas le plaisir de monter à cheval.

En coupé fermé, la duchesse de Boj..o avec sa fille mademoiselle Jeanne, brune, pâle, et des yeux qui font le tour de la tête. On descendra un peu à pied, mais seulement tout au bout de l'allée, du côté de Longchamp.

Saluons encore la vicomtesse de la Th...let avec sa sœur madame de Saint-Geo..es – la blonde et la brune ; puis un jeune ménage qui continue la lune de miel et la continuera toujours, M. et madame Drey.us..., puis madame Bénard..y avec sa beauté olympienne ; la marquise de Valc.los de Bou...on avec son mari – ce dernier chef d'escadrons des « hussards de la princesse », un joli grade, n'est-ce pas ? en même temps gai, sonore et pimpant, etc., etc.

Et maintenant, passons aux demi-mondaines qui constituent en somme la majorité dans l'allée des Acacias.

Voici Fernand...z dans un coupé fermé, attelé de deux superbes carrossiers noirs.

Pourquoi ce coupé fermé ? Est-ce parce que la tête souriante et mutine se détache

bien mieux sur le satin capitonné? Fait en passant à ses amis le plus drôle de salut militaire qu'on puisse rêver.

Louise Mer...t, un mylord correct, cocher et valet de pied en livrée verte de grand style. Toilettes à dessins très simples, pour faire contraste avec le luxe de l'équipage. Descend volontiers pour faire les cent pas avec son amie Cald..on.

Mesdemoiselles de Cast...on. Celles-là, pour rien au monde ne quitteraient leur voiture. Si on allait croire qu'elles y sont venues en chemin de fer! Livrée voyante, cocarde jonquille. Cocher fleuri, chevaux enrubannés. Dans le fond, majestueuse et sérieuse, la marquise leur mère. Ses filles lui donnent bien de la satisfaction, la blonde surtout.



La baronne de Naur...y en huit-ressorts. Balancement moelleux, yeux très bleus, toilette claire, le tout très doux. À côté, dans un nuage de tulle rose, la blonde Judith Widm.r, le grand succès de l'année. Et cependant, était déjà bien jolie, il y a deux ans, et l'on ne s'en doutait pas... Oh, la mode!...

Laure de Gr...ze. S'empresse de descendre à pied, et marche à grands pas, la taille serpentine moulée dans des costumes cheviots anglais.

Alice Sch...ren. La distinction faite femme, comme disait Saint-Machin. Impossible d'avoir meilleure tenue dans sa Victoria, qui a véritablement grand air. Je voudrais seulement un peu plus de flexibilité dans le torse.

Delphine D....y. Toujours la première comme livrées, comme toilette, comme chevaux, comme entrain endiablé, comme tout. Un huit-ressorts splendide ; deux carrossiers gigantesques ; les roues plus élevées que la caisse, avec un rechampi ton sur ton ; nulle part un cuivre apparent ; la poignée seule très simple en plaqué plat, portant dans son milieu le chiffre D.D. Quant à elle, souriante, svelte et depuis peu, devenue blonde... ce qui lui va très bien.

Valt..se de la B.gne. Vouée au bleu. Robe bleue, chapeau bleu, cocher bleu, voiture bleue, chevaux noir-bleus, le tout ayant un petit air militaire agréable à voir. Toujours accompagnée de Josepha B..., vouée au noir.

Les sœurs de Gr...y. Se sont décidées pour un coupé de la Compagnie, sans le plus

petit numéro. C'est presque propre et convenable, mais pourquoi avoir ôté au cocher son chapeau ciré ? De la dissimulation, toujours !

Jack. Une Victoria toute simple, mais habitée par une duchesse, fine, élégante, hautaine et... presque inconnue. L'idéal !

Laure B...y. Attelage sans prétentions, mais de jolis chapeaux, et, quand elle veut, un sourire charmant. Fait volontiers un bout de promenade, si Jack..n veut raccompagner. Mais voilà ! Jack..n est toujours fatiguée.

Violette de M...of. Encore un huit-resorts, attelé de deux chevaux noirs Orloff; bien entendu, bouquets de violette au frontal et à la boutonnière du cocher. Livrée noire. Toilettes sombres et sourire très gracieux. De temps en temps, offre une place à l'excellente Élise D..., en lui disant :

— Est-ce toi, chère Élise ? Ô jour trois fois heureux !

Laure Hey...n. Encore une péripatéticienne ; dans ce but, porte des costumes courts bien appropriés à la marche rapide. Arrive tantôt dans un buggy qu'elle conduit elle-même, tantôt dans un huit-ressorts. Cocher, valets de pied, chevaux, corsage et aspect anglais. Mais ce qui est bien français, c'est la manière de saluer, séduisante en diable.

Alice Ho...d. Toujours bien jolie, mais l'air mélancolique. Quant à la livrée chocolat, elle blanchit en vieillissant.

Claum...it. Ne suit jamais la file. Le gros cocher expert trouve le moyen de passer entre les deux rangées de voitures, au trot lent et cadencé de ses steppeurs admirable-

ment mis. Très originale, la petite mèche blanche sur le front, et une grande preuve d'esprit de l'avoir conservée.

Edwige B...n. Du louage, mais du louage très cossu, comme la plantureuse personne qui paraît souriante dans le coupé fermé capitonné de satin blanc. Au cou, un triple collier de perles, qu'on ne quitte ni jour... ni nuit.

Blanche d'Ar...t ne fait plus que de rares apparitions, tantôt dans une Victoria avec son amie Gabrielle, tantôt à cheval sans son amie Gabrielle.

---

Çà et là, quelques artistes des théâtres qui viennent respirer un peu d'air frais après la fastidieuse répétition.

Mademoiselle Berth.u (du Palais-Royal), une jolie princesse de conte de fée dans le carrosse donné par la marraine de Cendrillon. Des chapeaux merveilleux et microscopiques campés sur des cheveux d'or. Apparition radieuse, encadrée dans la glace du coupé, mais qui passe si vite, si vite qu'on se demande tout ému si l'on a rêvé.

Mademoiselle Brin..au (Comédie-Française), grande, mince, brune, l'œil profond et rêveur sous le gainsborough. Marche à grands pas, toujours accompagnée de sa mère; un rictus tout particulier qui montre les dents blanches quand elle salue avec un sourire qui éclaire toute la physionomie.

Mademoiselle Tholl.r (Comédie-Française). Il faut la deviner, toute pelotonnée dans le coin de son coupé, avec son profil

aristocratique et son grand œil de velours. Venue pour voir et non pour se montrer. Passe sa petite inspection et s'enfuit bien vite de ce lieu de réunion banal, pour aller retrouver les fleurs, les parfums et les oiseaux du parc des Princes.

Mademoiselle Réj...e (Vaudeville). Pas de pose. A sauté après la répétition de la revue dans la première voiture de Cercle venue. Un peu décoiffée par le grand pas d'Excelsior, mais qu'est-ce que ça lui fait ? Tout ça, c'est des camarades.

Mademoiselle Mag..er (Gymnase). Encore marcheuse infatigable. Au reste ce serait dommage de rester assise dans une voiture quand on a cette haute taille et ce port de reine faisant rêver à je ne sais quelle fête triomphale.

Mademoiselle Ghinassi. La vaillante Ghighi. Toujours l'œil étincelant qui faisait trembler les tigres de Bidel ; a repris les cheveux noirs et a rudement bien fait.

Jenny Deb.y (Palais-Royal). Avec son amie Rom...i. Des toilettes qui sont toujours des merveilles de science et de nuances graduées. Se tiennent toutes les deux toutes droites sur les deux coussins de la voiture découverte.

La taille ! la taille !

Il n'y a qu'ça !

Qui encore ? Quelquefois G. de Clé.y, avec son amie Ler..x, riant tout le temps comme de véritables présidentes du cercle des Rieuses. Parfois, mais très rarement, Mar...y décidément disparue, Jeanne Gran..r



en Victoria et enfin Devoy.d, Picc.o et Fanny Rob..., quand elle est à Paris.

— Elle appartient donc au théâtre ?

Mais certainement. Avez-vous donc oublié jadis à la Gaîté :

Je viens du pays de Cythè-è-è-ère.

Et maintenant, pour terminer notre énumération : des amazones en nombre très restreint : madame Ephr...i avec le clan Rots...dt mesdemoiselles Man...l, Gla...ie, et parfois Alice H., toujours au pas, mais admirablement placée. Que serait-ce au trot ? *That is the question.*

À sept heures, grande lutte de vitesse avec Paris comme moyen et le dîner comme but.

## FÊTE NATIONALE



UN RESTAURANT de l'avenue de l'Opéra. Elle et lui dans un cabinet au premier, dont la fenêtre mi-close ouvre sur un large balcon occupé par des ouvriers gaziers, qui arrangent une rampe de gaz pour la fête nationale.

Lui. – Comme c'est gentil à vous de m'avoir consacré cette matinée.

Elle. – J’y tenais d’autant plus que nous partons ce soir. Mon mari, pour rien au monde, ne resterait à Paris le 14 juillet.

Lui. – Et me voilà encore remis à l’année prochaine, continuant mon rôle d’amoureux stagiaire.

Voix d’ouvrier. – Allons ! arrivez vous autres avec le tourillon.

Elle. – Vous êtes sûr que ces gens-là ne peuvent pas nous voir ?

Lui. – Assurément non, la persienne est fermée ; si vous voulez même que je pousse la fenêtre...

Elle. – Non, non, ça laisse un peu d’air.

Lui. – J’ai commandé tout le déjeuner de façon à ce que nous ne soyons plus dérangés par le maître d’hôtel.

Elle. – Nous allons donc avoir un bon moment à causer, comme de bons amis.

Lui. – Hélas, en bons amis, toujours ! Allons, à votre prompt retour !

Elle, *buvant*. – Oui, au mois de novembre ! Enfin, vous n'avez pas été si à plaindre. Il me semble que je vous ai accordé une foule de privautés.

Lui. – Oui, les petits hors-d'œuvre, les rapiers, le caviar... mais j'aurais bien envie de me mettre à table.

Elle. – Vous savez quelles ont été nos conventions quand j'ai accepté ces déjeuners mensuels ?

Lui. – Oui ! oui ! hélas.

Voix d'ouvrier. – C'est une question de distance de bec.

Elle, *troublée*. – Qu'est-ce que vous dites ?

Lui, *souriant*. – Ne faites pas attention. Ce sont les ouvriers gaziers. Qu'est-ce que vous dites de ce petit johannisberg ?

Elle, *dégustant*. – Il est merveilleux.

Premier ouvrier. – Quand commençons-nous le décolletage ?

Deuxième ouvrier. – Tout de suite, et puis nous allumerons. Amène le forêt.

Elle, *énervée*. – Ils sont insupportables, ces ouvriers. On dirait qu'ils vous parlent à l'oreille. J'ai cru tout à l'heure que c'était vous.

Lui. – On pourrait peut-être fermer tout à fait.

Elle. – Non, on étoufferait. Il n'y a qu'à ne pas y faire attention.

Lui. – Vous avez raison. Alors, nous allons rester trois mois sans nous voir. (Lui prenant la main.) Comme vous avez les attaches aristocratiques !

Elle. – Vous trouvez ? Mais laissez-la donc, je ne peux plus manger si vous la tenez.

Voix d'ouvrier. – Alors ouvre ton bec d'abord.

L'ouvrier. – Il vaut mieux commencer par le tien. Ça prendra mieux.

Lui, *se rapprochant*. – Je trouve que ces gaziers tiennent des discours pleins de sens.

Elle. – Mon cher, vous êtes insupportable, (*Le repoussant mollement*.) Rappelez-vous nos conventions. Vous m'avez juré de ne jamais rien me dire que je ne puisse entendre.

Lui. – Ce n'est pas moi, ce sont les gaziers.

Elle. – Je serais désolée si vous m'obligiez à ne plus vous voir. Car ils me font grand plaisir » nos déjeuners.

Lui. – Et à moi donc ! Seulement, il y a des jours où je me reproche ma timidité. Il me semble que, si j'avais été moins respectueux, si j'avais osé vous murmurer à l'oreille certaines phrases troublantes...

Elle, *tout en buvant et en riant aux anges*, – Qui sait ?... Ça aurait peut-être tout gâté. Est-ce qu'on sait jamais, avec les femmes !

Lui. – Je ne pouvais pourtant pas charger quelqu'un de parler pour moi.

Elle. – Évidemment. Vous avez été très gentil, aussi j'ai pour vous beaucoup d'affection.

Lui, *se rapprochant*. – Vrai, vous m'aimez un peu ?

Elle. – Mais beaucoup.

Premier ouvrier. – Approche la mèche.

Deuxième ouvrier. – J'allume.

Premier ouvrier. – Bien. Ça marche-t-il ?

Deuxième ouvrier. – Ça vient partout.

---

Elle. – Ah ! Raoul ! mon cher Raoul, que je t'aime !

Lui. – Quelle vraie fête... nationale !



## UNE FARCE DE CARNAVAL



### *I*

**P**ARABÈRE ET MOI nous étions au cercle, occupés à lire le *Times* pour y découvrir quelque nouvelle d'Orient, lorsque tout à coup notre vue fut attirée par un paragraphe au-dessus duquel s'étalait en lettres majuscules :

*Morality!!*

Il y avait ensuite : « Le docteur Cornélius Pendleton, membre correspondant de l'Université d'Oxford et de Cambridge, va, paraît-il, se rendre à Paris. C'est lui qui écrit dernièrement sous le titre : *Les corruptions de la grande Babylone* un livre remarquable, jetant un jour tout nouveau sur l'état de décomposition de la société française. Encouragé par ce premier succès, l'honorable Cornélius s'est décidé à venir à Paris où il n'avait pas encore mis les pieds, pour juger par lui-même de l'exactitude des faits affirmés par son premier livre. À la suite de ce voyage, il se propose d'écrire un deuxième tome contenant des détails encore plus exacts sur le monde, les salons et la vie parisienne. Il descendra demain au Grand-Hôtel. »

— Parbleu, m'écriai-je, voilà un plaisant original. Se permettre de juger nos mœurs même avant de nous connaître !

— Et même se permettre de les juger après ! s'écria Parabère ; il mériterait une bonne leçon. De quand est daté le *Times* ?

— D'avant-hier.

— Eh bien, si tu veux, demain nous irons présenter nos hommages à ce vénérable Cornélius et lui offrir nos services pour le guider à travers les corruptions de la grande Babylonie.

— Y penses-tu ? mais à quel titre ?

— Au titre de confrère en *morality* !

Parabère moraliste ! Je ne pus m'empêcher d'en rire. Mais enfin le carnaval de 1885 n'avait pas été précisément drôle, et cela pouvait amener un peu de gaieté.

— Ma foi, lui dis-je, j'accepte ta proposition, mais il faudra soigner la tenue et nous faire des têtes honnêtes pouvant inspirer confiance à un *môssieur* qui correspond avec l'Université d'Oxford.

— Sois tranquille, répondit Parabère.

Le lendemain, en effet, je le vis arriver méconnaissable. Col immense, cravate noire prétentieuse, cheveux aplatis, l'air gourmé, c'était complet.

Moi, de mon côté, j'endossai une grande redingote à longues basques des plus majestueuses, et, ainsi accoutrés, nous nous présentâmes au Grand-Hôtel, pour demander le docteur Cornélius Pendleton.

On nous indiqua la chambre 27, et après avoir frappé, nous nous trouvâmes en présence d'un petit bonhomme qui répondait

assez bien à l'idée que je m'étais faite de lui. Crâne chauve, lunettes à branches d'or, ventre rondelet, un mélange de professeur et de notaire. Cependant, derrière les lunettes, brillaient deux petits yeux percés en vrille, et la bouche était beaucoup plus sensuelle que ne le comportait l'ensemble du personnage.

— À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en nous saluant avec une raideur toute britannique.

— Monsieur, lui dit Parabère, nous avons lu votre admirable livre sur *les corruptions de la grande Babylone*. C'est une merveille, Monsieur, c'est un service rendu à l'humanité. Quel talent, quel style, quelle vérité dans les détails ! Le docteur s'inclina, visiblement flatté.

— Cependant, continua Parabère, quelques inexactitudes nous ont frappés, relativement aux salons parisiens.

— J'avoue, dit Cornélius un peu embarrassé, que je n'ai pas pu consacrer à cette partie de mon travail tout le temps qui eût été nécessaire; peut-être ai-je été un peu loin...

— Un peu loin! s'écria Parabère, mais, Monsieur, vous êtes resté à cent pieds au-dessous de la vérité!

— Vraiment!

— Et, si nous osions, mon ami et moi, nous vous offririons nos faibles services et nous vous servirions de guides au milieu de ce monde dont les corruptions méritent si bien d'être dénoncées par une plume aussi autorisée que la vôtre. Ainsi, ce soir, nous

sommes invités à une petite fête intime costumée qui se donne dans une des premières familles du faubourg Saint-Germain. Voulez-vous que nous vous présentions ?

— Le faubourg Saint-Germain !... Vraiment, Messieurs, vous me comblez, s'écria le docteur enchanté ; mais je craindrais peut-être, n'étant pas connu...

— Pas connu ! pas connu, le docteur Cornélius Pendleton ! mais, Monsieur, votre nom est ici dans toutes les bouches, et vous serez reçu à bras ouverts.

Le docteur nous remercia avec effusion ; cependant un point le tracassait encore :

— Vous m'avez parlé d'une fête costumée, me dit-il, et je n'ai apporté que mon habit.

— Rassurez-vous. Babin vous improvisera en vingt-quatre heures un costume d'académicien étranger.

Là-dessus, nous échangeâmes une dernière poignée de main avec Cornélius, enchanté de pouvoir enfin pénétrer dans ce monde parisien qu'il n'avait jusqu'ici dépeint que d'intuition.

## II

À minuit, nous arrivâmes au Grand-Hôtel où le docteur Pendleton nous attendait avec une vive impatience. Il avait endossé pour la circonstance un habit à la française, à palmes lilas clair, dont le collet lui remontait jusqu'aux oreilles ; ses petites jambes sèches apparaissaient dans des bas de soie brodés, et des culottes de Casimir blanc ; un gilet de



satin blanc dessinait son petit bedon gras-souillet. Et, enfin, pour compléter le costume, une épée à fourreau blanc et à poignes de nacre pendait à ses côtés, tandis que sur sa tête se profilait un majestueux tricorne à plumes violettes. Il était tellement drôle ainsi que nous eûmes toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— Comment ! dit-il en nous voyant, vous n'êtes pas costumés ?

— Rassurez-vous, lui dis-je. Comme nous sommes très liés dans la maison, nous avons envoyé nos costumes à l'avance pour ne les revêtir qu'une fois arrivés.

Pendleton jeta sur son uniforme un long ulster à carreaux marron et gris et allait descendre avec nous, lorsque tout à coup il se

frappa le front comme quelqu'un qui a oublié quelque chose de capital.

— Vous permettez, Messieurs, nous dit-il, mais je laissais le calepin sur lequel j'inscris mes notes de voyage : c'est un ami précieux dont je ne me sépare jamais.

— Il eût été d'autant plus dommage de l'oublier, que vous aurez probablement à y noter ce soir des observations tout à fait caractéristiques.

— Je noterai, soyez tranquille, repartit Cornélius enthousiasmé. Quel trésor pour mon deuxième volume !

Et il engouffra le vaste carnet dans la poche de poitrine de l'habit à palmes qui se mit à aller encore plus mal qu'auparavant.

Nous descendîmes tous les trois, non sans faire la joie des personnes qui rencon-

trèrent le tricorne violet dans l'escalier, et nous montâmes en voiture.

Au bout de quelques secondes de route, le landau s'arrêta devant une haute maison dont les fenêtres, à tous les étages, étincelaient de lumière derrière les persiennes fermées. Nous appuyâmes sur un bouton et immédiatement la porte s'ouvrit. Nous montâmes un large escalier recouvert d'un tapis turc de toute beauté. Dans la cage de l'escalier, émergeant au milieu des fleurs rares et des plantes vertes, une grande statue, représentant la Vérité sortant du puits, portait une torchère terminée par un globe de verre rose qui jetait une lueur dorée sur tous les objets environnants.

Le docteur Cornélius, tout en montant, tira immédiatement son carnet et, après

avoir jeté à la statue un regard effarouché, écrivit : « Bec de gaz de la plus haute inconvenance. *Summa nuditas.* »

Nous arrivâmes au premier, et, soulevant une lourde portière, nous poussâmes devant nous le docteur qui resta littéralement ébloui. Dans un salon étincelant de lumières, une quinzaine de femmes costumées étaient étendues sur de grands sofas dans les attitudes les plus diverses, attitudes que les glaces répétaient à l'infini. Au centre de la salle, un jet d'eau envoyait dans les airs un panache d'argent et retombait en pluie mélodieuse dans une vasque de marbre rose. Il y avait dans ce salon les types les plus bizarres et les nationalités les plus diverses. Ici une Espagnole en mantille avec une robe satin bleu de ciel très courte, avec des jambes ad-

mirables moulées dans des bas de soie bleue à côte brodée. Là une Circassienne faisant tomber jusqu'à terre une immense chevelure noire dans laquelle étaient enroulées des perles. Ailleurs une Arabe au teint cuivré comme une orange, portant un riche costume de soie rouge tout soutaché d'or.

Nous présentâmes le docteur à la ronde, en déclinant ses qualités, et aussitôt il fut l'objet de mille prévenances ; ces dames accoururent autour de lui avec le plus aimable empressement, et quant à nous, nous nous éclipsâmes pour revenir quelques secondes après avec des turbans et de grandes robes turques jetées sur nos habits noirs.

Quand nous revînmes, nous trouvâmes Cornélius très occupé à écrire sur son carnet qui paraissait déjà surchargé de notes.

— Eh bien, demanda Parabère, êtes-vous satisfait, vous amusez-vous ?

— Mon Dieu, cher Monsieur, je vous avouerai que je ne sais plus trop où j'en suis. Il y a ici une atmosphère de patchouli et de musc qui me grise, et puis vraiment ces dames ont des façons charmantes mais qui dépassent tout ce que j'avais pu imaginer.

Ainsi figurez-vous que la dame costumée en Espagnole s'est mise immédiatement à me tutoyer, et en m'apprenant qu'elle s'appelait Lucia.

— C'est l'habitude des soirées costumées, ou se tutoie toujours.

— C'est inouï. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elles sont toutes venues me dire leur nom de baptême : « Moi,

Monsieur, je m'appelle Sapho, moi Maria, moi Cléo. » Que sais-je ?

— C'est qu'elles voulaient fêter en vous un illustre étranger, et qu'elles espéraient voir leur nom dans vos œuvres.

Cornélius écrivit gravement :

« À Paris, les femmes du monde tutoient les étrangers et leur disent leur nom de baptême. »

Ce fait, Cornélius alla s'asseoir a côté de Lucia, qui étendit immédiatement sa jambe sur celle du docteur. Pour le coup, celui-ci nous lança un regard d'indignation qui ne tint pas longtemps cependant devant l'agrément que lui faisait éprouver la pose adoptée par sa belle voisine, et ce fut légèrement ému qu'il écrivit :

« Extraordinary lady. »

La petite soirée continua charmante. Ces dames nous avaient emprunté du papier à cigarette et fumaient à qui mieux mieux. Madame Sapho voulut donner à Cornélius un échantillon de ses talents musicaux et joua sur le piano *l'Enterrement du général Lamarque*.

C'était excessivement gracieux : après avoir exécuté une marche funèbre, elle se levait et s'asseyait brusquement sur le clavier du côté des basses, ce qui faisait un vacarme étourdissant destiné à simuler le bruit du canon et l'émeute qui grondait au loin, puis elle se remettait au piano et reprenait gentiment son air funèbre.

À ce moment, la grosse dame en rouge qui nous avait ôté nos paletots fit son entrée



et demanda si ces messieurs désiraient souper dans la chambre des glaces.

Nous acceptâmes avec empressement et la procession se mit en marche vers la salle où le souper était préparé.

### III

Les murailles étaient entièrement couvertes de glaces. Au centre de la table, au milieu des fleurs et des fruits, s'élevait une terre cuite représentant le groupe du musée de Naples : *la Lédà*.

Dans le fond, par une portière entrouverte, on apercevait, dans une chambre à moitié éclairée, un lit formé d'une grande coquille d'argent supportée par un cygne. Tout

autour de la table étaient disposés des sofas. Cornélius se pencha vers moi et me dit :

— Je remarque, dans les costumes de vos femmes à la mode, une chose très caractéristique ; bien que parfaitement vêtues, on dirait toujours qu'il n'y a qu'une agrafe à ouvrir ou un bouton à lâcher pour que tout tombe à terre.

Ma foi, lui répondis-je, cela vaut mieux que vos modes anglaises et c'est beaucoup plus gracieux.

Il haussa les épaules et écrivit ; « Toilettes provocantes. Surtout de table indécent. Obscène. Vie privée non murée. »

On se mit a table et le souper commença. La dame espagnole, je dois l'avouer, était devenue d'une grande familiarité. Non seulement elle tutoyait le savant mais elle lui en-

voyait des tapes sur la tête, qui dérangent l'arrangement savant des mèches ramenées, et l'appelait « ma bonne vieille ». D'ailleurs elle lui versait du vin de Champagne avec une telle conviction, que celui-ci, bientôt, ne s'effaroucha plus du tout des façons d'être de sa voisine et eut avec elle un aimable laisser aller. Quand le propos entendu était trop formidable, il tirait son carnet et écrivait quelques notes. Cependant son sourire devenait de plus en plus béat. Derrière les lunettes à branches d'or, ses petits yeux prenaient des expressions vagues et regardaient avec étonnement le tableau du souper répercuté par toutes les glaces.

Cornélius essayait bien encore d'écrire, de temps à autre, mais sa main tremblait, son regard n'était plus assuré.

À la fin, Lucia vint s'asseoir carrément sur ses genoux, et, comme le docteur voulait encore écrire, d'un coup de pied elle envoya le carnet voler de l'autre côté de la portière. Il alla tomber auprès de la coquille d'argent. Cornélius, d'un pas incertain, se leva pour aller le chercher, Lucie le suivit et la portière retomba discrètement.

---

Parabère et moi, nous nous esquivâmes après avoir donné nos instructions précises à la forte dame en robe rouge, et, le lendemain, lorsque le docteur Cornélius Pendleton se leva, il fut reconduit, avec le plus grand sérieux et les plus grands égards, par tous les gens de service, et sortit sans s'être bien expliqué encore l'extrême facilité de mœurs de ce salon du faubourg Saint-Germain.

## LA VIEILLE PELISSE



C E MATIN, il n'y avait pas manoeuvre ; j'ai pu rester à paresser dans ma chambre tout à mon aise, et ne pas mettre mes bottes. Ne pas mettre de bottes en se levant, connaissez-vous ce bonheur-là ? Ne plus avoir aux talons des éperons qui trouent le tapis et déchirent les meubles ; ne plus faire, à chacun de ses pas, trembler l'appartement, et ne plus réveiller la locataire du premier, – qui est charmante, – par

Un bruit de bottes, de bottes, de bottes.

Mettre voluptueusement une paire de pantoufles sur lesquelles une main amie a brodé, flatterie délicate, un coq splendide, et enfin, surtout, endosser une robe de chambre !

Une robe de chambre ! un officier de cavalerie en robe de chambre ! Par exemple, il ne faut pas vous figurer que ma robe de chambre est à ramages comme celle d'Argan dans le Malade imaginaire. Non, ma robe de chambre n'est autre chose que mon ancienne pelisse de la Garde, Pauvre pelisse verte ! Elle est devenue bien vieille ; l'astrakan est chauve aujourd'hui, et les torsades des brandebourgs montrent la corde. Où est-il, le temps où je la jetais victorieusement en sau-

toir sur mon dolman avant d'aller aux bals de la cour ?

Et voila qu'en le contemplant, les souvenirs me reviennent en foule...

---

Je me revois sous-lieutenant des Guides à Saint-Germain, en 1864 ! Comme c'est loin déjà ! Quand j'arrivais sur la terrasse avec mon petit shako verni sur les yeux, mon dolman vert à brandebourgs noirs serré à la taille, et ma sabretache me battant dans les jambes, vrai Dieu ! le roi n'était pas mon cousin. C'était comme une ville d'eau. Partout les chaises rangées en rond, rassemblées en *petits paquets*, cercles féminins où l'officier avait toujours sa place marquée, car, dans ce temps-là, un officier était toujours un homme du monde et accueilli

comme tel. Et quel joli cadre pour *flirter* ! D'abord la Seine, puis un horizon vert troué ça et là par quelque blanche villa, et, dans le fond, noyés dans une espèce de vapeur bleuâtre, l'Arc-de-Triomphe et les premières maisons de la grande ville. – À chaque instant, le paysage coupé par des voitures et des cavaliers passant au grand trot. Sur la terrasse, des arbres splendides formant une ombre épaisse sur laquelle tranchaient les toilettes claires des femmes ; partout du bruit, de frais éclats de rire, des conversations animées auxquelles la musique des guides, rangée en cercle sous le pavillon, servait de merveilleux accompagnement.

Les musiciens étaient-ils réellement soldats ou artistes à l'Opéra ou aux Italiens ? Je ne saurais trop dire, mais leurs spencers



écarlates leur allaient fort bien... et ils avaient presque tous des moustaches.

Oh ! la bonne vie que l'on menait alors ! Les cadres étaient toujours complets, c'est-à-dire que la semaine revenait une fois sur cinq. Une semaine charmante avec des capitaines qui vous avaient fait vis-à-vis la veille au bal du ministre, ou avec lesquels on devait souper le soir chez madame Esp... ou la duchesse de Bell... On s'appelait par son nom de famille, souvent même par son nom de baptême, et je vous prie de croire que le service n'en allait pas plus mal. On avait un tel désir d'être agréable à son supérieur et à son ami ! Quand on n'était pas de semaine, une liberté immense. Le matin, on endossait soit la pelisse, soit la grande capote verte à deux rangs de boutons, la vraie redin-

gote (*riding-coat*) du gentleman-rider, puis les bottes Chantilly aux pieds, le bonnet de police bien enfoncé sur les yeux et le fouet en main, on allait galoper dans la forêt et humer à pleins poumons les senteurs des arbres et l'air frais du matin. À dix heures, on rentrait déjeuner au mess. Hélas ! mon cœur se serre quand je vois notre pauvre petite pension d'aujourd'hui et quand je me rappelle cette salle splendide avec ces colonnes de marbre et cette table éblouissante, en fer à cheval, au milieu de laquelle trônaient les brillants colonels Montaigut et Murat. Sur la nappe, l'argenterie avec la couronne impériale. Le service fait par des domestiques en frac à la française, vert et or, et en culotte courte. Entendez-vous, Théodule, ô notre unique garçon, toujours absent lorsqu'on a

besoin de vous ? – Votre cravate est souvent douteuse, Théodule, et eux ils avaient des *culottes courtes* ! Les déjeuners étaient excellents, les dîners exquis, et ce luxe coûtait aux sous-lieutenants... soixante-dix francs, – par jour ? – non par mois ! À onze heures on sortait de table. Peut-être, les officiers supérieurs étaient-ils un peu rouges ; peut-être aussi les spencers bombaient-ils et les torsades des boutons étaient-elles tendues à tout rompre. Bast ! cela n'y faisait rien, et la procession avait certes bon air en se rendant au Cercle. On n'allait pas au café, – on restait entre soi. Il y avait là des jeux de toute sorte, les journaux et les brochures du jour, une bibliothèque ; on pouvait écrire et travailler.

Si la décision ne contenait aucun ordre important, rien n'empêchait de prendre le

train, et en quarante minutes on était à Paris, – Paris, qu'on n'était plus exposé à quitter et où l'on pouvait trouver dès lors des amitiés sérieuses et des liaisons durables. Le monde, sachant qu'il pouvait compter sur vous pour longtemps, vous accueillait à bras ouverts ; – on pouvait faire des projets, monter des pièces, entamer une intrigue, sans avoir, comme aujourd'hui, la crainte de filer le lendemain à Carpentras ou à Maubeuge. Et quelle garantie immense on apportait ! Le point noir des liaisons, c'est le mariage à l'horizon, et nous n'avions même pas la permission de nous marier.

Dans ce temps-là, Paris s'amusait tant qu'il pouvait, – Tous les soirs, des fêtes dans le monde, chez les ministres, aux Tuileries. On endossait la grande tenue de service, le

dolman à brandebourgs d'or à manches galonnées. – sur les épaules on accrochait la pelisse brodée doublée de velours grenat, – on coiffait le colback au panache blanc gigantesque, et le dernier coup d'œil jeté à la glace en partant vous faisait voir une aquarelle d'Eugène Lamy.

Préférerait-on rester à la campagne, les moyens de transport étaient nombreux. Nos deux chevaux étaient logés chez nous ainsi que notre ordonnance, non pas le Pitou en pantalon rouge, lourd et disgracieux qui nous sert aujourd'hui, mais un domestique à la livrée du régiment, tout en vert, avec la casquette galonnée d'or. Nous avions un break à quatre chevaux menés en poste par les postillons classiques avec les grandes bottes *chaudrons*, la culotte jaune et la per-

ruque poudrée. On y tenait aisément douze et on y était souvent quinze ; que de joyeuses parties, que de *pick-nicks* faits au milieu des éclats de rire, du bruit des grelots et des joyeux claquements de fouets !

---

Et qu'on ne s'y trompe pas. On s'amusait, mais on travaillait, et c'étaient d'admirables régiments. On tenait à conserver sa supériorité, et tout officier dont l'instruction militaire laissait à désirer, repassait forcément dans la ligne. Au reste, le service se faisait tout seul. Les soldats savaient leur affaire et tenaient à honneur de servir mieux qu'ailleurs ; les brigadiers et les sous-officiers étaient tous des hommes d'élite. Alors on pouvait récompenser de braves gens auxquels il n'était pas permis

de dépasser ces grades inférieurs, mais qui restaient cependant au service parce qu'ils trouvaient dans leur grade une position agréable et honorée. Je les vois encore avec leur tenue fine, leurs manchettes, et leurs favoris jusqu'à l'oreille.

Dira-t-on que ce bien-être matériel et ce séjour prolongé autour de Paris les avaient énervés et amollis ? Mais il n'y a qu'à lire l'histoire de la garde dans la dernière campagne ; c'est une épopée continuelle à Sedan comme à Metz. À Borny, elle a conservé le champ de bataille ; à Gravelotte, les lanciers de la garde ont eu dix-sept officiers tués ou blessés ; à Rezonville, les cuirassiers de la garde ont exécuté une charge plus meurtrière que celle de Reischoffen : sur quatre escadrons, à peine en est-il resté un complet.

À Saint-Privast, la garde est arrivée à dix heures du soir, et, en occupant les positions, a empêché que la déroute ne fût une débâcle.

Et, quand tout a été fini, quand on s'est mis à manger les chevaux et à attendre dans la boue la *trouée* et la *percée*, quels sont les régiments où, jusqu'au dernier jour, la discipline s'est conservée intacte, où l'on n'a entendu en haut comme en bas ni une plainte ni un murmure ; où enfin, lorsqu'on a été se constituer prisonnier à la ferme Bellecroix, les hommes sont arrivés en pleurant, mais ficelés comme pour une revue au Carrousel ? Les régiments de la garde...

Voilà à quoi j'ai pensé ce matin en remettant ma pauvre vieille pelisse, – aujourd'hui transformée en robe de chambre.

*Vanitas vanitatum !*



## THE TERRIBLE NIGHT



UNE HEURE DU MATIN. Un appartement de garçon, très élégant. Un bon feu dans la cheminée ; l'air est embaumé d'un parfum indéfinissable. Les oreillers, garnis de Valenciennes, sont noués aux quatre coins par des flots de ruban vieil or.

Lui, frisé, soigné, pomponné ; la raie fine se détache au milieu de savantes ondulations, la moustache est coquettement retroussée. La chemise, de crêpe de Chine bleu

avec cordelière de soie, laisse apercevoir le cou blanc et vigoureusement musclé.

Elle, a le bras gauche ployé dans une gracieuse attitude. Les cheveux blonds décrivent de savantes virgules au-dessus des sourcils, et tombent ensuite négligemment desserrés sur les épaules blanches et potelées. La chemise de foulard de soie noire, garnie de dentelle écrue, s'ouvre en carré très bas sur la poitrine, et ne tient plus sur l'épaulette que par une boutonnrière trop large ; le bras droit se profile sur le couvrepied de satin vieil or.

---

Lui. – Enfin, je t'ai donc à moi... chez moi!!! La première fois depuis six mois, car voila bientôt six mois que nous nous

connaissons, t'en doutes-tu?... sans jamais rien!...

Elle. – ...

Lui. – Au moins, es-tu aussi heureuse que je le suis de te voir là, près de moi, chez moi, bien à moi, enfin !!!...

Elle. – ...

Lui. – Tu ne réponds rien? Qu'as-tu? As-tu peur?

Elle. – ...

Lui. – Qu'as-tu à craindre? Il est parti pour une semaine; ta femme de chambre, m'as-tu dit, ne vient jamais te réveiller avant dix heures; tu rentreras demain matin de bonne heure, et personne n'en saura rien. Parle au moins.

Elle, *se reculant tout à coup*. – Eh bien! oui, j'aime mieux tout te dire.

Lui. – Qu'y a-t-il ?

Elle. – Il y a que je suis perdue ! (se relevant) Il faut que je parte, mon pauvre Pierre, c'est triste à dire, main il le faut !

Lui. – Ce n'est pas possible ! À peine si nous commençons à causer.

Elle. – Je comprends votre mauvaise humeur mais si vous étiez à ma place, il vous serait impossible d'éprouver le moindre sentiment agréable. La situation est si grave.

Lui, *se jetant à ses pieds*. – Je t'en supplie, ne t'en va pas. Je m'étais fait une telle joie de cette nuit, attendue depuis six mois, y songes-tu, depuis six mois ! Au moins explique-moi...

Elle. – Voici : Quand je sors le soir, et ne dois rentrer que tard après mon théâtre, ma femme de chambre place mon bougeoir sous

la voûte en bas de l'escalier. Or, le concierge est payé par qui tu sais pour observer tout ce qui se passe. Lorsque, demain matin, en se levant, il verra que le bougeoir est resté, il dira : « Madame n'est pas rentrée. »

Lui. – Diable !

Elle. – Il remontera le bougeoir avec force commentaires désobligeants... et je serai à la discrétion de mes domestiques. Vous savez comme j'ai toujours eu peur du scandale. Ma position est perdue si l'on se doute de quoi que ce soit, Laissez-moi partir !

Lui. – C'est insensé ! En somme, il faut que le bougeoir ne reste pas dans la niche, n'est-ce pas ?

Elle. – Évidemment, si le bougeoir disparaissait...

Lui. – Eh bien, ne partez pas. (se levant brusquement.) C'est moi qui vais aller le chercher.

Elle. – À cette heure-ci ?

Lui, *s'habillant*. – Je ne vous dis pas que cela m'amuse de ressortir à une heure du matin, mais enfin, j'aime encore mieux cela que de vous voir partir. Je passe seulement un pardessus. En relevant le collet...

Elle. – Vous êtes tout décoiffé.

Lui. – Sous le chapeau, ça ne se verra pas. Alors, vous dites, un bougeoir dans la niche à gauche sous la voûte ? Parfaitement, je saute en voiture, et dans un quart d'heure, je vous le rapporte.

Elle. – Cher Pierre ! Quel mal je te donne, et comme tu es gentil ! (*Lui jetant ses deux bras autour du cou.*) Reviens vite !

MÊME DÉCOR. — DEUX HEURES DU MATIN,

Lui. — Ouf ! me voilà, ça a été un peu plus long que je ne pensais, parce que je n'ai pas trouvé de voiture tout de suite. Brrr ! Il ne fait pas chaud !

Elle. — Comment cela s'est-il passé ?

Lui. — Oh, d'une façon bien simple. Arrivé chez toi, j'ai sonné. À la troisième sommation, le portier a ouvert. Je me suis précipité sous la voûte et, tout en tâtonnant je me suis dirigé dans l'obscurité la plus complète sur la niche à gauche. Et tandis que le portier criait : « Qui est là ? » j'ai saisi vivement le bougeoir, j'ai refermé la porte en courant et me voici. (*Il pose le bougeoir sur la table et ôte son pardessus.*)

Elle. – Que tu es gentil ! Je t'adore !  
Viens vite me retrouver. (*regardant le bou-  
geoir.*) Ah !!!

Lui, inquiet. – Mon Dieu, qu'y a-t-il en-  
core ?

Elle. – Tu t'es trompé ! Ce n'est pas mon  
bougeoir ! Tu as pris celui d'un autre loca-  
taire !

Lui. – Sacré... Nous voilà bien !

Elle. – C'est pis qu'avant ! Non seule-  
ment mon bougeoir reste, mais l'autre loca-  
taire va réclamer le sien. Quelle histoire !!!

Lui. – Que diable aussi, tu ne me dis pas  
qu'il y a plusieurs bougeoirs !

Elle. – Le mien est en vieux Gien, avec  
l'inscription : *Lux in tenebris*.

Lui. – Il est bien temps ! *Lux in tenebris* !



Elle, – Me voilà perdue... Il saura tout, et...

Lui. – Bast, ce n'est qu'un malentendu qui peut se réparer. (Il repasse vivement son pardessus.) Je vais y retourner. Ce n'est pas drôle, mais je vais y retourner.

Elle. – Que tu es bon ! Quelle nuit je te fais passer.

Lui. – Il est de fait que... Cette fois je ne me tromperai pas. J'allumerai une allumette, je remettrai ce bougeoir dans la niche et en même temps je saisirai rapidement le tien.

Elle. – *Lux in tenebris.*

Lui. – Parfaitement, *Tenebris* en vieux Gien. Je te promets qu'il n'y aura pas d'erreur. À tout à l'heure, si j'ai la chance de trouver encore une voiture, j'en ai pour

un quart d'heure à peine. Tranquillise-toi. (*Il l'embrasse et sort.*)

MÊME DÉCOR. — SIX HEURES DU MATIN,

Un jour livide commence à filtrer par les persiennes. Les bougies tirent à leur fin, leur lueur tremblotante projette sur la muraille les grandes ombres des bobèches. Le feu est presque éteint; il ne reste plus dans l'âtre qu'un tison qui fume abominablement.

Elle, *se promettant à grands pas dans la chambre, enveloppée dans sa fourrure.* — Six heures du matin, et Pierre n'est pas encore rentré! Que peut-il lui être arrivé? Même à pied, il avait le temps d'être revenu dix fois. Je l'ai énervé avec ce bougeoir, et il aura préféré aller jouer au cercle que de rentrer chez

lui. Il avait l'air si grognon la deuxième fois.  
Ah ! on a sonné à la porte, C'est lui.

Le concierge (*en caleçon et bonnet de coton.*) – Madame, c'est un commissionnaire qui apporte une lettre de la part de M, Pierre.

Elle. – Donnez, donnez vite !

Le concierge. – C'est pas pour dire, mais vrai, si tous les locataires étalent comme monsieur, on en passerait des nuits !...

Elle. – Tenez, voici un louis.

Le concierge. – Merci, Madame. Je vais me recoucher (*Exit*).

Elle, *décachetant la lettre.*

« POSTE DE POLICE,  
9° ARRONDISSEMENT.

« Ma chère amie, ma deuxième expédition a encore moins réussi que la première.

Quand la porte fut ouverte, j'allumai une allumette, sans me préoccuper du portier qui criait d'une voix furieuse : Qui est là ? Que voulez-vous ? Je saisis votre bougeoir et je filai. Mais cette fois le cerbère avait vu mon manège et, tandis que je m'enfuyais, il se mit à ma poursuite en criant : « Au voleur ! » Je sautai dans mon fiacre, mais la déveine fit qu'une ronde de gardiens de la paix passait en ce moment ; ils arrêtent mon cheval par la bride ; le portier arrive tout essoufflé et raconte son affaire. J'étais en tenue débraillée ; mal peigné, mes déclarations parurent louches ; de plus, je fus trouvé nanti du maudit bougeoir en vieux Gien – objet de valeur – et je fus conduit au poste d'où je vous écris.

Venez expliquer l'affaire et me réclamer bien vite, car on m'a coffré en compagnie d'un pochard avec lequel je fais bien mauvais ménage. Quelle nuit!!! Seigneur Dieu! Quelle nuit!!! »

## LE CABARET À LA MODE



### *Quelques Conseils*

**I**L Y A DEUX MANIÈRES d'aller là : en cabinet et sur la *terrasse*; les *salons* sont un moyen terme recommandé aux gens indécis.

---

Pour partie fine, retenir un cabinet sur l'avenue Gabriel. Le plus amusant est celui

situé juste au-dessus de la porte d'entrée, ce qui permet de voir débarquer tout le monde.

---

Ne pas faire allumer plus d'un candélabre, car les cabinets sont petits, et ne pas trop compter sur l'heure du berger, car les canapés Louis XV sont peu pratiques, et la musique est peu dans la note voulue. Voyez-vous d'ici une déclaration passionnée ayant comme accompagnement lointain la romance :

J'avais mon pompon en revenant d'Suresnes,  
Tout le long d'la Sein', j'sentais qu'j'étais rond...

---

Ne pas demander des plats qui ne sont pas inscrits sur le menu ; on vous les promettrait, mais vous ne les verriez jamais.

---

Sur la terrasse, retenir sa table d'avance et autant que possible au centre du premier rang; on voit mieux la scène et cela permet sans tourner la tête, d'assister au défilé incessant des flâneurs.

---

Placez votre compagne le dos tourné à la salle; elle sera moins exposée à *l'œil* des voisins, sera moins distraite et plus occupée de vous. Cela peut prendre, comme ça peut ne pas prendre, mais c'est à essayer.

Commander les plats de la saison : potage printanier, filets de sole, poulet sauté Périgueux, caneton de Rouen, etc.; sauf la glace, pas d'entremets. Ils sont à peu près inconnus. Pour les vins, tâchez d'être bien avec



le sommelier qui vous indiquera les bonnes marques de la cave, sans chercher à vous fourrer des crus extravagants. Ne pas oublier de lui faire mettre le kummel à frapper dans la glace. C'est bien meilleur en sorbets et ce seau d'argent rempli de glace est très décoratif.

---

Ne pas manquer de réclamer du café de la *petite bouillotte*. C'est un truc inventé par un garçon de génie pour gagner quelques pourboires ; mais le fait est que le café dans ce pot de terre brune est beaucoup plus fort et bien meilleur que celui servi aux profanes avec la cafetière d'argent.

---

Quant à la tenue : pour les femmes des toilettes claires, et de jolis chapeaux ouverts à forme un peu audacieuse. Surtout, jamais de chapeaux fermés, vous auriez l'air d'avoir amené votre gouvernante. Pas de bijoux, mais des fleurs au corsage.

---

Pour les hommes, l'habit, la cravate noire, et un pardessus mastic pour l'heure où la température fraîchit. Planter sa canne dans les caisses d'azalées qui bordent la terrasse. C'est la manière la plus simple de retrouver votre stick.

---

Sous un prétexte quelconque, se lever de table au dessert et aller rôder dans le corri-

dor ; il y a toujours à glaner, surtout dans le couloir qui conduit au cabinet de toilette.

### CES DAMES-ARTISTES.

Stella. – C'est dégoûtant. On la fait chanter a 8 heures devant les fauteuils vides. C'est bien la peine d'avoir du talent. Ah, s'il n'y avait pas les vingt francs et les gants !...

---

Lise Paf. – Voudrait trouver en disant : « Les hommes ! tous des mufles ! » un geste qui enlève la salle, et qui la fasse entrer à l'Opéra-Comique.

---

Le Baryton. –

« Nous boirons toujours notre vieux vin Frrrr-  
rançais » Tout en méprisant votre biè-è-è-re ! »

En sortant de scène, demande immédiatement un bock.

---

L'étoile. – Tous les ans, elle gueule un peu plus fort, eh bien ! cela ne leur suffit plus.

---

Le Comique. – A trouvé le moyen de chanter avec ses bras, avec ses jambes, avec un balai, avec tout, excepté avec sa voix.

---

Maria. – Le petit blond est encore là ce soir. Elle le regardera en disant ;

« Ça m'a fichu te coup de tampon. » Ah, nom de nom ! Ah ! nom de nom ! »

Évidemment, il comprendra.

---

Le Chef d'orchestre. – A tout le temps sur les lèvres un sourire sarcastique pour les jolies choses qu'il entend et les grosses choses qu'il voit.

---

LE PUBLIC.

Saint-Cyrien obligé de rentrer au bahut par le train de 10 heures; navré parce qu'il ne pourra pas entendre la valse : Oh ce pitou ? par la suave Tabec.

---

Venu pour applaudir la petite en robe jaune assise sur le fauteuil du fond. C'est très

gênant, parce qu'elle chante à 7 heures 1/2 du soir, et il faut dîner au galop.

---

Très congestionné. Venu pour respirer. La musique lui est à peu près indifférente, mais on devrait bien éteindre le gaz qui donne une chaleur!...

---

Oh! cette Juana! quelle morbidesse; il n'y a encore qu'elle au monde pour savoir dire d'une vois mouillée : « Petits oiseaux, vous ne m'aimez plus. »

---

Venu parce qu'il ne savait pas du tout où aller. Il ne peut entrer chez elle qu'à onze heures, à cause du vieux.

---

Le salon. – Incomprise, – Il avait espéré qu'elle viendrait sur la terrasse, mais elle n'a jamais osé, de plus elle avait des raisons très tendres pour préférer un cabinet. Lui, il est vexé parce que la tendresse lui est égale, et qu'il voulait entendre la chanson de l'omnibus.

---

La terrasse. – table I. avec Ga-Gaetan. – Veut bien dîner avec lui, mais là seulement. Au moins elle n'est pas obligée de l'écouter, et puis Brunin le grand disloqué est presque aussi laid, nais bien plus drôle.

---

Cabinet a. – avec le banquier. Il se demande pourquoi elle regarde toujours par la

fenêtre de l'avenue. Elle veut savoir si Zizi la trompe. On lui a affirmé que Zizi viendrait ce soir dîner avec Ravaschoff. – Potage Mascotte, Tournedos Choron, le Beycherelle.

---

Cabinet b. – les amoureux. – Ils ont demandé que le dîner fût apporté en une fois, pour ne plus être dérangés. Puis ils ont fermé la porte. Mais que la voix de madame Faure est donc gênante. – Écrevisses à la Bordelaise, Clos Vougeot, Heidsick-Monopole.

---

Le maître d'hôtel. – Ne plaisante jamais et attend, le crayon à la main, qu'on ait terminé les facéties, ce qui est toujours très long.

---



Le chasseur. – N'a pas son pareil pour vous trouver une voiture qui attend... juste en face le restaurant.

---

Les amoureux. – Il la tient par le coude, et lui raconte dans l'oreille un tas de choses inconvenantes, qui ont pour refrain : « Si nous rentrions, dis ! » Et la petite femme répond : « Pas encore, nous avons bien le temps. »

---

Table 5. – Le beau brun d'à côté. – Vin de Bourgogne en voiture d'osier, vin de Champagne frappé ! Et tout le temps un œil, un œil !... Ça lui rapporte cinq pour cent les bonnes années.

---

Table 11. – partie carrée. – Pierre est venu avec Jane, et Raymond avec Lazarine ; aussi, Pierre fait le pied à Lazarine, et Raymond fait le genou à Jane, D'ailleurs, Jane et Lazarine se fichent de Pierre et de Raymond, et ont une toquade pour le beau brun d'à-côté.

---

Venu pour se faire remarquer. Envoie des bouquets toutes les cinq minutes, non seulement aux chanteuses, mais aux comiques.

---

La petite dame de comptoir. – Rit, flirte, potine, cause en trois langues, et ne se trompe jamais d'une ligne dans ses menus, ni d'un centime dans ses additions.

---

Le grand 8, – Les joyeux viveurs. – Le vicomte de Milleraye a terminé son volontariat et fête cet heureux événement, en même temps que son mariage avec Lélia Flambard. Les témoins et « témointes » leur souhaitent d'être heureux et de n'avoir jamais d'enfants. Embrassades et attendrissement général. Retour à l'âge d'or. Timbale à la Nantua, Pommery-Greno.

---

Sir Newmarket, comprend pas un mot. Venu parce qu'on lui a dit que c'était l'Alhambra en petit.

---

Le vieux surveillant. – Est chargé d'aller quérir des sergents de ville pour expulser

les perturbateurs qui rentrent par une autre porte.

---

Table 6. – Ave l'oncle à héritage. – A amené dîner l'oncle de Carcassonne qui n'a jamais été à pareille fête. Il faut soigner le riche oncle du Carcassonne, aussi on lui a dit qu'on ne gardait pas son chapeau, et un l'a placé tête nue dans un délicieux courant d'air. Si ça ne suffit pas, on l'emmène, après dîner, au bois pour faire une promenade en gondole sur le lac ! (Tout aux truffes, tout au Champagne, tout à l'indigestion !)

---

Cabinet c. – en famille. – Venu passer huit jours à Paris avec belle-maman et sa fille, Donnerait dix mois de la vie de belle-

maman pour être libre et aller faire un tour sur la terrasse. Oh ! la liberté !

---

Le vieux général sert de chaperon à la marquise et à la vicomtesse qui voudraient voir M. Canivet chanter le rôle du duc de Mantoue. Au moins ce serait amusant.

---

Les trois sergents de ville. – Bons garçons comme tout, savent que ce n'est pas sérieux.

---

Le clan des bouzineurs. – Chahut forever. – Plus Faure ! Hou ! Hou ! Hou ! On n'entend rien. Bis ! Va donc, grelotteux ! assis ! Chapeau ! Assez la romance ! À bas la

police! Hou! Hou! Hou! Enlevez-le! À toi mon cœur! Tiens, voilà Mathieu!... (Et autres onomatopées spirituelles jusqu'à onze heures du soir.)

## LA MATINÉE DU CAPITAINE



C E SOIR-LÀ, le capitaine Parabère dînait avec son ami Précý-Bussac au Café Anglais, et, tandis que ce dernier mangeait du bout des lèvres avec une retenue exquise, le capitaine dévorait comme un ogre, se coupait de larges tranches de viande saignante et les arrosait de belles rasades de Pontet-Canet, qui disparaissaient avec une rapidité prodigieuse.

— Tudieu ! mon pauvre ami, quelle fourchette, dit tout à coup Précy-Bussac, avec une moue de dédain. On ne mange pas comme cela ; c'est un appétit de roulier !

— Non, c'est un appétit de capitaine commandant qui a mal déjeuné. Au reste, je voudrais t'y voir, si depuis ce matin tu avais travaillé comme moi.

— Travaillé ! Toi, ta as travaillé ? C'est à se tordre ! Non, vraiment tu voudrais nous faire croire que vous faites quelque chose à Saint-Germain ! À d'autres, mon bonhomme. Nous savons très bien que le rôle d'un officier de cavalerie se borne à faire des effets de torse sur la Terrasse, ou des effets de cuisse dans la forêt, le tout suivi d'une forte noce le soir à Paris...

Parabère l'arrêta net :



— Écoute, lui dit-il, tu ne perds jamais une occasion de me blaguer sur mon service, et parce que tu me vois au cercle, en frac, parce que je fais avec toi la fête, le soir, tu en conclus que je mène comme toi une vie d'inutile ; eh bien, j'en ai assez de tes facéties, tout à fait assez. Un autre que toi, je le souffletterais. Tu mérites pourtant une leçon, et, pour la recevoir, j'exige que tu sois demain matin chez moi, à Saint-Germain, à huit heures.

— Tu es fou ! Il me faudra prendre le train de sept heures, me lever la nuit !!

— Je l'exige absolument, lui dit le capitaine en le regardant dans le blanc des yeux ; caponnerais-tu ?...

— Ah ! si c'est sérieux, c'est bien. Je serai chez toi à huit heures.

Là-dessus, les deux amis se quittèrent très froidement. Le paisible Précý-Bussac ne pouvant comprendre quelle mouche avait tout à coup piqué son camarade. Allait-il lui chercher querelle ? Était-ce une affaire ? À tout hasard, il inspecta ses épées et ses pistolets de combat, et très ennuyé d'être dérangé dans ses habitudes, il prit en maugréant, à sept heures, son billet pour Saint-Germain, garnison du 30<sup>e</sup> chasseurs.

En le voyant arriver morfondu, le capitaine éclata de rire ;

— Je n'ai nulle envie, lui dit-il, de m'aligner avec toi, et nous sommes de trop vieux amis pour que je prenne au tragique une plaisanterie dite sans intention blessante, mais cependant ton insistance mérite une punition. Tu vas assister à ma vie mili-

taire, depuis mon réveil jusqu'au moment où je prends le train pour Paris. Tu me blagueras ensuite tout à ton aise.

— Châtiment fort agréable et qui m'intéressera beaucoup, répliqua Précý-Bussac essayant de faire contre fortune bon cœur.

— Nous verrons, dit Parabère, en souriant dans sa moustache.

À ce moment arrivait précisément le marchef Lastic apportant le rapport ainsi que plusieurs pièces à signer.

— Mon capitaine, commença-t-il, on n'a pas encore retrouvé ni les couvertes, ni les bridons. Quand nous sommes revenus des manœuvres, le cinquième escadron ne nous a pas rendu notre compte et comme le fourrier n'avait pas pris de reçu...

— Écrivez huit jours de consigne au fourrier. Vous, vous ferez des recherches dans les autres escadrons. Je vous donne trois jours pour retrouver les effets perdus, A-t-on touché les ceintures de flanelle ?

— Oui, mon capitaine, hier.

— Je tâterai moi-même si les hommes les ont sur la peau. Et le carreau, est-il remis à la chambre 7 ?

— C'est très compliqué, parce que, lorsque nous avons fait le bulletin d'imputation, le vitrier l'a oublié. Aujourd'hui, pour lui prouver que le carreau n'a pas été remis, il faudrait le bulletin, mais le secrétaire du trésorier refuse de s'en saisir.

— Je veux que le carreau soit remis aujourd'hui même, nous nous arrangerons

avec le Génie. Maintenant, le brigadier d'Éparvin a-t-il payé ses dettes à l'hôtel ?

— Pas encore.

— Il sera consigné jusqu'à ce qu'il se soit acquitté entièrement ; et l'affaire de Chambenoit ?

— Chambenoit a été volé de sa montre et de son porte-monnaie chez une femme nommée Rosalie, qui demeure rue des Sablons. Je crois pouvoir affirmer à mon capitaine que cette Rosalie est une femme de mauvaise vie.

— Vous ferez une enquête et vous me rendrez compte demain. En attendant, envoyez-moi Chambenoit à l'ours. Ah ! pour les carottes, vous direz au fournisseur que je n'accepte pas les feuilles dans le poids. Pouvons-nous avoir des choux ?

— Non, il propose en place des poireaux.

— Je refuse. Avez-vous arrêté le compte du pétrole ?

— Oui.

— Et les fournitures des écoles ? Il faut faire un bon pour le capitaine instructeur. Écrivez tout cela sur votre calepin. Maintenant, y a-t-il des demandes de permission ou de congés ?

— Voilà, mon capitaine.

Il y avait une dizaine de lettres émanant de députés, de maires, de curés ; Parabère les lut à haute voix avec tous les détails sur les pères aveugles, les mères paralytiques, les fermes ruinées. Puis il dicta les réponses à faire à toutes ces demandes. Enfin il signa le rapport, arrêta plusieurs livrets, vérifia minutieusement le cahier des ordinaires, signa

je ne sais combien de bons et de bulletins, et renvoya le marchef Lastic.

Pendant ce temps, Précý-Bussac avait plusieurs fois dissimulé un bâillement.

— Ouf! s'écria-t-il en voyant partir le sous-officier, voilà ta corvée finie.

— C'est la simple préparation au rapport; maintenant nous allons voir les classes à pied des réservistes.

— À la bonne heure! j'aime mieux cela que tes comptes de poireaux et tes histoires de Rosalie.

Il faisait un froid brumeux et pénétrant, Parabère jeta sa pèlerine sur ses épaules et emmena son ami sur l'esplanade. Là, pendant trois quarts d'heure, ils assistèrent au coup de sabre. Coups en avant! coups de côté! coups à volonté! chaque chasseur se pla-

çant à son tour devant le mannequin contre lequel il devait pointer et sabrer.

Parabère était très méticuleux. Là! Là! disait-il en désignant avec son stick sur le mannequin le petit point noir sur lequel le chasseur devait pointer, et, tant que le malheureux cavalier n'avait pas piqué l'endroit désigné, il recommençait au grand désespoir de Précý-Bussac qui se morfondait à contempler ce peu récréatif exercice.

Quand les réservistes eurent rompu les rangs :

— Ah! dit Précý-Bussac avec une satisfaction profonde, voilà ta matinée finie, je vais pouvoir retourner à Paris.

— Du tout, du tout! Je commence à peine!



— Qu'y a-t-il encore ? Tu sais que j'ai déjà faim.

— Eh bien ! tu déjeuneras à la pension ; cela fait partie du programme, mais auparavant nous allons passer aux cuisines.

Bras dessus, bras dessous, nos deux amis se dirigèrent vers le quartier. Là, le capitaine entra dans les cuisines, et, tandis que tous les chasseurs commandaient *fixe* en s'alignant, il tira de sa poche une petite cuillère d'argent et goûta consciencieusement diverses gamelles ; la soupe était bonne, mais pas assez salée, de plus il y avait inégalité dans les parts de viande. Au milieu de cette buée chaude, de cette odeur de graisse, de ces marmites ruisselantes, de ces paniers à charbons, le délicat Précý-Bussac faisait assez pitteuse figure, et marchait d'un air très mal-

heureux à travers les croûtons de pain et les épluchures de pomme de terre.

De là, on fit consciencieusement un tour aux écuries. Tel cheval n'avait pas de licol. Pourquoi ? Et ce bat-flanc, voilà huit jours qu'il est signalé. Certains chevaux avaient les pieds bien longs. Combien le brigadier-maréchal a-t-il ferré de chevaux cette semaine ? Vingt-six ? comme moyenne, ce n'est pas assez. Entre temps, le capitaine prenait le nom de certains chevaux ayant le poil d'hiver trop fourni et devant être tondus.

Comme le rapport du colonel n'était pas encore terminé, il emmena Précý-Bussac à la cantine, et là, au milieu des tables maculées de vin bleu, des casseroles exhalant un épouvantable parfum de friture, des quartiers de viande saignante suspendus à la muraille, il

demanda à la cantinière le livre des comptes des sous-officiers de l'escadron.

Le capitaine refit consciencieusement les additions, notant les marchis qui étaient en débet sur son calepin.

— Vous savez, madame Brulard, dit-il en sortant, je ne reconnais pas les dettes. Tant pis pour vous si vous faites crédit.

À ce moment, le marchef Lastic arriva avec la décision. Le capitaine avait à fournir pour le lendemain un état de proposition d'avancement pour les brigadiers, ainsi qu'un rapport sur le nouveau harnachement. Précý-Bussac ayant insinué timidement qu'il commençait à défaillir :

— Eh bien ! dit le capitaine, je t'emmène à la pension. Tu verras... Cela ne ressemble pas au mess de la Garde, mais nous sommes

obligés de nous régler sur la plus petite bourse, et, pour trente sous, on ne peut pas nous donner des truffes.

Trente sous ! Précý-Bussac allait déjeuner à trente sous ! La perspective était dure pour une fine bouche comme lui. On arriva rue de Poissy devant un hôtel d'assez piètre apparence, et là, dans une petite chambre tendue de papier à images, le malheureux clubman s'assit au milieu des capitaines.

Beurre et radis, deux œufs et une petite côtelette grande comme le doigt, tel était le menu ; mais ce qui sembla le plus dur à Précý-Bussac, ce fut le vin, et en avalant cette mixture sans nom, il ne put réprimer une affreuse grimace.

— Ah ! tu le trouves mauvais, dit Parabère, eh bien ! c'est celui que je bois tous les

matins. Maintenant, comme invité, j'avoue que tu aurais droit sans froisser personne à une bouteille de vin de *Bordeaux supérieur*; mais tu es ici pour ton châtiment et je veux que tu fasses exactement le déjeuner que je fais tous les matins. Comprends-tu maintenant mon appétit de roulier au café Anglais?

— Si je le comprends ! dit Précý-Bussac. Très penaud de son aventure, il commençait à sentir combien ses plaisanteries avaient été injustes. Il espérait au moins que l'épreuve tirait à sa fin, et lorsqu'il eut, au café, avalé sans sourciller une grande chope d'une eau brunâtre baptisée du nom de mazagran, il se crut enfin libre.

— À quelle heure retournons-nous à Paris ? demanda-t-il.

— Oh ! pas encore, nous avons encore bien des choses à faire ! Pour commencer, je t'emmène au service en campagne.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Ton cheval est là qui t'attend.

En effet, deux chevaux tout sellés étaient devant la porte du café. Trotter, comme cela tout de suite au sortir de table, quelle partie de plaisir ! Tout grelottant par l'effet de la digestion, Précy-Bussac se mit tristement en selle sur un petit cheval de Tarbes qui caracolait le plus joyeusement du monde, puis on partit aux allures vives pour rejoindre l'escadron sur la route de Marly.

— Nous faisons aujourd'hui l'orientation et l'étude du terrain : tu verras, c'est très intéressant.

— Je n'en doute pas, répondit Précy-Bussac qui, malgré ses talents d'équitation, éprouvait sur son cheval en gaieté des mouvements de tangage et de roulis. Pendant trois heures, il eut l'agrément d'entendre le capitaine s'évertuer à apprendre aux hommes comment on trouvait les points cardinaux. Il prenait chaque chasseur un par un, et toujours la même phrase recommençait.

Quand vous regardez à l'horizon le côté vers lequel le soleil se lève, vous avez devant vous l'est, et derrière vous l'ouest, alors à votre droite vous avez le midi et le nord à votre gauche. Est-ce compris ?

— Oui, mon capitaine.

L'homme répétait, et il se trouvait qu'il n'avait rien compris du tout et faisait une salade extraordinaire avec la rose des vents.

Avec une patience angélique, le capitaine recommençait, il lui montrait dans la campagne que l'écorce des arbres était en général plus humide, et la mousse plus abondante au nord-ouest, que les églises étaient construites de l'est à l'ouest. Il expliquait, avec exemple à l'appui, la différence entre un terrain couvert et un terrain découvert, ce qu'on appelait un mamelon, une crête, un vallon, un défilé, un saillant de bois, un rentrant de bois, une clairière.

Il faisait un froid de loup, et le pauvre Précý-Bussac, cinglé par la bise, le nez rouge et les yeux en larmes, avait à chaque instant envie de crier grâce. Le matin, cela n'avait été qu'ennuyeux, mais maintenant cela devenait douloureux.



Enfin on reprit le chemin du quartier. À trois heures, en descendant de cheval avec l'onglée, Précý-Bussac était fourbu.

— Suis-je enfin libre ? demanda-t-il.

— Pas encore, nous avons à toucher quelques effets de remplacement au magasin, un bon endroit bien chaud, où tu seras très bien.

On gravit les marches boueuses d'un petit escalier en spirale, et on arriva dans les magasins.

— Ça sent diablement le phénol, dit Précý-Bussac en se bouchant le nez.

— C'est très sain en temps d'épidémie... et puis ça empêche le drap de se manger aux vers.

Dans une grande salle, sur de vastes comptoirs, étalent empilés des centaines de

dolmans, de pantalons, de vestes et de képis. Le maître tailleur aidé de ses ouvriers s'agitait au milieu de ces montagnes d'effets pour trouver le numéro correspondant à chaque tenue.

Le capitaine devait précisément toucher ce jour-là des pantalons basanés. Pour s'assurer que le pantalon avait bien la longueur voulue, chaque cavalier venait se poster devant Parabère en lui tournant le dos et en écartant les jambes. Dans cette position peu respectueuse, il se baissait le plus possible de manière à lui montrer... s'il n'y avait pas de plis sur le séant et si la basane touchait bien l'éperon. Au trentième... séant, Précy-Bussac demanda grâce. Mais il y avait encore des dolmans à toucher.

Le capitaine bataillait avec le capitaine d'habillement pour obtenir une pince par-ci, un suçon par-là.

— Je veux, disait-il, des cavaliers élégants. Le jour commençait à tomber ; au milieu de ces hommes en bras de chemise, de ces têtes luisantes, de ces parfums âcres, en entendant ces interpellations, ces jurons énergiques envoyés d'une voix sonore, le délicat Précý-Bussac commençait à éprouver un véritable malaise. Quelle journée il avait passée depuis le matin ! Réveillé à la nuit, sauter dans le train, écouter les histoires de choux, de poireaux, et les aventures de Rosalie ! Et le mannequin, et le déjeuner au vin de Suresnes, et le service en campagne, et la cantine !... Et, pour terminer, ce défilé

d'hommes déshabillés dans cette chambre au phénol. C'était trop !

— Je t'en supplie, dit-il tout bas au capitaine, la tête me tourne, laisse-moi m'en aller. Je sens que je vais tomber tout à fait malade.

Parabère le regarda : Bussac était réellement pâle, défait. La vengeance était complète.

— Eh bien, dit le capitaine, voilà, à quelques variantes près, ma vie de tous les jours, alors que, selon toi, je pose pour le torse sur la Terrasse ou dans la forêt. Trouves-tu que j'aie un peu acheté le droit de m'amuser le soir, et d'avoir un appétit de roulier ? Comprends-tu combien tes plaisanteries étaient déplacées et injustes ? Et maintenant que tu as eu la punition que tu méri-

tais, allons à Paris faire le bon dîner que je t'offre.

## UN SAMEDI AU CIRQUE



### *Conseil Pratiques*

**I**L NE FAUT ALLER au Cirque que le samedi ; on a bien voulu nous faire croire qu'il fallait également y aller le mercredi et que c'était beaucoup plus *select*, mais nous n'avons pas eu la foi.

---

Si vous y allez en famille, j'entends avec une bande de femmes du monde, jeunes, aimables et gaies, entrez par le côté opposé aux écuries.

Si vous y allez... en chasseur, entrez par le côté des écuries, mais arrangez-vous pour avoir une place assise. Rien d'atroce comme les bousculades subies de gaieté de cœur à l'entrée de la piste par une foule de braves gens debout qui feraient bien mieux d'aller s'asseoir.

---

Ne jamais regarder les exercices équestres des hommes, ni les tours de clown ; pendant ce temps-là, lorgner consciencieusement la salle, et adresser des petits bonjours, même lointains, à chaque personne reconnue.

---

Au contraire, lorsqu'il s'agit d'un travail de haute école exécuté par quelque étoile féminine, ne pas la quitter des yeux, suivre en connaisseur ses changements de pied, ses hanches au mur, ses demi-voltes renversées, etc., etc, avec un petit hochement de tête satisfait lorsque le mouvement est réussi. Lorsque le cheval met gracieusement un genou en terre, c'est le moment d'applaudir avec frénésie et aussi avec la grosse canne.

---

Ne pas arriver avant neuf heures et demie, après avoir dîné dans un restaurant des environs. Partir immédiatement après la pantomime, de manière à être au premier rang de la haie qui se forme dans les écuries.



Enfin, dernier conseil : tâcher de réaliser le problème qui consiste à s'amuser le plus possible depuis l'heure enfantine de la fermeture du Cirque jusqu'à l'heure virile où l'on peut décemment (?) aller se coucher.

---

### LE PUBLIC

Couple assorti. – Lui, il vient pour lorgner la belle Cuissata. Elle, elle n'a d'yeux que pour l'écuyer qui arrive d'abord en écosais, puis, après un déshabillage gradué, paraît en dieu Mars, rien qu'avec un casque.

---

Le jeune ménage. – Décide qu'on ferait exactement tout ce que faisaient les autres, qu'on irait à Bougival, aux Ambassadeurs,

au Jardin de Paris, au Cirque. Le mari s'en trouve bien... jusqu'à présent.

---

La mère et la fille. – La maison Conjun-go a fixé le Cirque comme lieu de rendez-vous. Le jeune homme doit avoir un pardessus mastic et un chapeau gris à large galon noir. Seulement, il y en a cinquante qui ont cette tenue.

---

Aux écuries. – Délicieuse, cette promenade dans cette atmosphère au gaz, au cigare et au crottin. Banquettes de velours à une douce conversation. Passe là toute sa soirée.

---

À l'entrée. – Ne poussez donc pas! – Il faut bien, voilà les chevaux qui sortent. – Sacrebleu! – Dites-donc, avez-vous vu la nuque de Cuissata? – Oui, mais toute en sueur.

---

Le municipal. – Il demande les billets, mais tout le monde lui répond zut! – Des gens si bien mis! et des femmes si élégantes! Que faire?

---

La placeuse grincheuse. – Vous n'avez pas le droit de rester là! Non, Monsieur! Avez-vous un billet?

---

La grande Geneviève. – Il y a vingt-cinq ans, faisait déjà les délices des soupeurs du Helder. À sa place réservée à côté de la contrebasse.

---

La comtesse Kismeska avec son amie Jeanne Fêtard. – Ces dames arrivent à dix heures et demie, dérangent tout le monde, parcourent tous les gradins, cherchent deux places introuvables, et, à peine assises, partent cinq minutes après.

---

Elle et lui. – Est-ce que vous venez souvent au Cirque, Madame? – Oui, Monsieur, quelquefois... – C'est un spectacle qui élève l'âme... – Plaît-il? – La vue de la force qui

impose et s'impose... – T'es bête ! Paies-tu un bock ?

---

Le petit vicomte. – À côté de *Suzanne Dejoie*. Ne donnerait pas sa place pour cent louis. Suzanne lui a enfin permis de venir la chercher pour aller au Cirque. Quelle joie ! quel triomphe ! Tout le monde les lorgne, aussi il lui parle tout le temps pour bien montrer qu'elle est avec lui.

---

Monsieur, madame et bébé. – Ce n'est pas prodigieusement folichon, mais le clown Bibb amuse tellement bébé. Quel plaisir d'entendre cet éclat de rire, frais et jeune, qui s'égrène comme une cascade de perles, et

qui fait retourner tout le monde à la grande confusion de maman.

---

Le ménage. – Mariés depuis dix ans et commencent à s'ennuyer ferme de ce perpétuel tête-à-tête, aussi sortent tous les soirs, n'importe où. Le samedi soir est un jour à peu près sauvé, grâce au Cirque.

---

Léa Shako. – L'année dernière, était venue en ligueur, avec salade sur la tête et pourpoint moyen-âge. Cette année, a fait une apparition en bousingot avec chapeau gris bolivar à longs poils et redingote vert bouteille. S'en ira en cab.

---

Raoul d'Éparvin. – Avait retenu sa place entre deux fauteuils vides, et comptait sur la Providence pour lui envoyer, soit à droite, soit à gauche, quelque bonne fortune. Ah bien oui ! À droite il est venu un provincial qui lui demande tout le temps des renseignements sur le spectacle, et à gauche un élève de l'École polytechnique.

---

Amélie Brechu avec Marie, sa femme de chambre. C'est si ennuyeux de sortir seule le soir. Aussi a-t-elle affublé Marie d'un vieux chapeau et de son manteau de loutre de l'hiver dernier. Marie étouffe, mais elle est gentille tout de même, et on la regarde beaucoup plus qu'Amélie qui, décidément, la flanquera à la porte. Elle veut de la tenue chez ses gens.

---

Les quatre camarades du cercle. – Venus avec les quatre fauteuils du cercle. Mon cher, il y avait longtemps qu'il était à l'œil, son système était la poucette. Il mettait son jeton à cheval, et puis suivant le coup annoncé par le banquier... à qui se fier, mon Dieu, à qui se fier ?

---

Le pot a tabac avec le vieux. – Il a fini par l'épouser et somnolent, dompté, éteint, il se laisse traîner par elle, qui tient à montrer à tout le monde un chapeau empanaché, des bijoux clinquants et un *vrai* mari.

---

Aline et ses gigolos. – Est venue avec ce qu'elle appelle sa pension. Donne à l'un



sa lorgnette, au second son éventail, au troisième son programme etc., etc., son bras à aucun. Rit, cause, crie, fait dans son coin un bruit infernal et se fera conduire par eux tous à la gare de Lyon pour chercher le capitaine.

---

La femme seule. – Cinq francs de stalle, vingt francs de voiture, dix francs de gants. Total trente-cinq francs... Si ça en rapporte cent... Mais voilà, ça en rapportera-t-il cent?...

---

Monsieur et Madame Denys. – Se sont payé une petite débauche. C'est la fête de Madame. À la sortie, on prendra une demi-

glace, et l'on se couchera à onze heures ! Souvenez-vous-en ! Souvenez-vous-en !...

---

La jeune veuve. – Chaperonnée par le vieux général. Il est bien ennuyeux avec ses explications de haute école et ses termes d'hippologie : Membre postérieur gauche, diagonal droit, garrot bien sorti, joli dessus, beaux cerceaux, seulement M. Loyal a manqué sa conversion à pivot fixe.

#### LES ACTEURS

Mossieur Loyal. – Un romantique. A conservé la tradition des cheveux longs et frisés et des cols outrageusement décolletés. Calme et digne, personne n'a, comme lui, une belle voix de basse pour dire poliment à un cheval : « Changez ! »

---

Haute école. – Évidemment, c'est très bien. Bonne main, jolie taille, mouvement souple ; mais qui nous rendra L... et El..a, ou même Oc...a, avant l'empâtement.

---

Voltige. – Le saut périlleux et toujours le saut périlleux qui finit à la longue par ne plus avoir l'air périlleux.

---

Haute école du bon vieux temps, genre Bau-cher. – Position de jambe admirable, corps un peu trop penché en avant. N'a pas son pareil pour martyriser un cheval et lui faire accomplir les exercices les plus contraires à sa nature.

---

Le bel écuyer. – Nouvelle école, cheveux courts, col droit. Frac irréprochable. Un peu maquillé, mais c'est imperceptible. Attend tous les soirs la duchesse qui doit l'enlever.

---

## UNE JOURNÉE À CHIC-SUR-MER



### *Conseils Pratiques*

**I**L FAUT ALLER à Chic-sur-Mer en garçon, l'indépendance étant absolument nécessaire. Si on a une femme où une maîtresse, leur faire subir à cette époque-là une cure dans une ville d'eaux éloignée.

Ne pas s'encombrer d'habits. Le veston et l'habit noir permettent de faire face à toutes les éventualités. Comme chapeau, le

melon, et le chapeau de paille à large ruban changé tous les jours.

Avant de retenir sa chambre, connaître le voisinage. Tout est là. S'assurer cependant qu'en ouvrant la fenêtre et la porte, on peut passer les manches de son habit.

Tout a fait inutile de retenir la matin sa voiture pour les courses à des prix d'Anglais. Après le premier flot transporté, on en trouve plus qu'on n'en veut qui reviennent à vide, et qui vous font arriver juste dix minutes après les autres.

À déjeuner. – Se mettre bien avec le maître d'hôtel en lui prenant des cigares pour la journée de courses. Dans ces conditions, il vous retiendra une bonne petite table le soir sous la tente.

Bien se garder d'habiter un appartement. Il n'y a que l'hôtel qui soit amusant. Et en tout cas, si on habite un hôtel, conserver sa liberté pour les repas.

Sur la terrasse, ne pas être trop exigeant pour la rapidité du service. Le maître d'hôtel certifie que le matériel ne manque pas, mais qu'on ne lave pas assez. – Ne pas s'étonner, si on prend la sauce mayonnaise avec des cuillers à café, et si l'on boit de la fine Champagne dans des verres à vin de Bordeaux.

À déjeuner, ne pas oublier de réclamer les grosses crevettes roses qu'on appelle des « salicoques », avec le bon beurre frais du pays : c'est exquis.

Ne pas arriver aux courses avant deux heures et demie. Faire un petit tour dans les tribunes, toujours très bien habitées, – Rem-

plir ses devoirs, promener, conduire au buffet, donner de bons conseils, prendre même quelques chevaux. Cela fait, vous aurez acquis le droit d'aller vous amuser un brin à droite des tribunes.

Ne pas se faire broser en revenant des courses. Se faire plutôt couvrir de poussière si l'on n'en a pas assez. Puis, prendre une bonne chaise sur les planches. Se mettre là dans un beau petit paquet, très chic et très bien composé.

Dîner tard, et ne se mettre en habit qu'après dîner. Cela permet plus de laisser aller ; puis les retours à l'hôtel pour s'habiller à neuf heures du soir sont pleins d'imprévu.

Envoyer le chasseur retenir un bon fau-teuil pour l'unique représentation de la diva. Puis, en attendant son retour, entrer un mo-



ment aux petits chevaux, mais ne pas risquer plus de vingt-cinq louis pour gagner sept francs cinquante.

Faire une apparition dans l'étouffante salle de spectacle, mais, après s'être montré, faire bien vite le tour par les salles de billard, pour aller saluer l'étoile dans sa loge, qui vous recevra comme jamais elle ne vous avait reçu à Paris.

Au bal des courses, un tour de valse seulement avec une très jolie femme, pour prouver qu'on n'est pas encore dans les pères nobles, mais l'emmener bien vite ensuite causer dans le jardin où l'on est cent fois mieux.

À l'arrivée des demoiselles, protester à haute voix contre cette irruption. Surtout ne pas avoir l'air pressé de les rejoindre. Aller

chercher les sorties de bal, les dentelles, mettre en voiture avec toute sorte d'attentions délicates, et affirmer que soi aussi, on va s'en aller.

Rentrer dans le bal, et s'y livrer à tous les débordements d'un joyeux viveur en gaieté.

Si l'on veut souper, rentrer à Chic-sur-Mer.

... Le reste vous regarde.

#### LA JOURNÉE

Neuf heures, – On se réveille avec un peu mal aux cheveux, dans la petite chambre de l'annexe. Fera-t-il beau ? Temps superbe. Je mettrai mon veston abricot-sporadique, qui avait tant plu à Ravaschoff.

---

Neuf heures dix. – Sonner une vingtaine de minutes pour avoir de l'eau chaude. Il est vrai que la bouillotte est enfin apportée par une petite bonne... qui vous fait perdre vingt autres minutes... S'imaginer qu'elle avait un faux air de Ravaschoff.

---

Dix heures. – Petit tour sur les planches. Monter jusqu'à l'estacade pour voir partir l'*Éclair*. Échanger quelques potins et quelques tuyaux sur les chevaux. – Ravaschoff est arrivée. – Seule ? Alléluia !

---

Onze heures. – Si nous nous baignions avant déjeuner ! – Mais, naïf jeune homme, vous ne savez donc pas qu'il n'y a plus de

mer à Chic-sur-Mer. Pour la retrouver, il faut aller jusqu'au Havre... et encore.

---

Onze heures et demie. – La petite fleuriste de la Grande Rue. – Monsieur, nos gar-dénias sont solides. – Savez-vous pourquoi ? Je leur coupe la queue et je la remplace pas un fil de fer. – Ah, vous m'en direz tant !...

---

Midi. – Déjeuner, – Monsieur, dit le maître d'hôtel, si vous prenez du Saint-Julien à six francs, je vous en répons, mais si vous vous lancez dans le Château-Léoville à quinze francs, je ne répons plus de rien.

---

Deux heures. – La question de la voiture.  
– Le chasseur est parti depuis une demi-heure. Il ramène un petit panier et un cocher qui demande cinquante francs. C'est le prix du cheval. Enfin, en route pour les courses – derrière Ravaschoff.

---

Deux heures et quart. – La longue procession avec le temps d'arrêt obligatoire. Il fait tant de poussière qu'on ne voit pas les attelages, et c'est bien heureux.

---

Deux heures vingt. – Une mention toute spéciale à l'attelage de Ravaschoff. Jockey à chapeau gris à poil ras, veste de coutil rayé, culotte de casimir. Voiture bondée de fleurs. Cheval superbe. Le loueur fournit le

tout pour six jours payés d'avance, Ravaschoff n'a reculé devant aucune fatigue.

---

Deux heures et demie. – Apparition devant les tribunes avec la marquise de la Haute-Futaie. Grande et marchant très bien. Il faut se faire bien coter. Puis, ce devoir rempli, on file à gauche pour retrouver les petites amies, et Ravaschoff.

---

Trois heures. – Petit lunch au buffet en joyeuse compagnie. Des sandwichs en papier, et du vin de Champagne bouillant. – Gagnes-tu ? – La fâcheuse culotte, mon cher, mais je compte me refaire sur le handicap. À ta santé !

---

Quatre heures et demie. – Lutte de vitesse pour le retour. – Toutes les voitures sont prises ; on revient huché sur n'importe quoi. Le principal c'est de pouvoir se présenter sur les planches décemment couvert de poussière. – Où diable est Ravaschoff ?

---

Cinq heures. – Le grand défilé sur les planches. En dix minutes on voit passer tous les gens connus du monde, du demi-monde et du théâtre... mais on ne voit pas Ravaschoff.

---

Neuf heures. – On remonte dans l'annexe pour se mettre en habit noir, mais on gardera le chapeau de paille. En passant devant chez Ravaschoff : Toc ! toc ! – Entrez

donc, vous m'aidez à m'habiller. – Avec joie !

---

Dix heures. – Un petit coup d'œil à la représentation de la diva. Des monologues et encore des monologues. À Paris, ça coûterait dix francs. Ici, ça en coûte vingt.

---

Minuit. – Commencement du bal. – Tout aux femmes du monde. Les contredanses indiquées dans un cadre de roses. La voilà bien, la bonne tenue, la voilà ! Ça repose.

---

Deux heures du matin. – Invasion de ces demoiselles. Ravaschoff en tête, avec trente mille francs de diamants. Les femmes du



monde demandent leurs manteaux. Et maintenant en avant le pas de la grenouille expirante.

---

Quatre heures du matin. – Le souper sur le théâtre. – Voyons, avoue que nous sommes bien plus amusantes que les femmes du monde? – Heu! heu! Ça dépend des heures!

---

Cinq heures du matin. – Rentrée à l'hôtel.

– Si tu n'avoues pas que nous sommes bien plus amusantes que les femmes du monde, je te ferme la porte au nez.

– J'avoue Ravaschoff, j'avoue!...

Ce n'est pas le moment de ne pas  
avouer!...

## TROUVILLE-DEAUVILLE-DIEPPE



**L**ES ANNÉES se suivent et ne se ressemblent pas. On s'amuse toujours à Trouville, mais autrement. De longue installation il ne faut plus parler. Toutes les maisons particulières, « avec mobilier très confortable », sont à louer ; en revanche, les hôtels regorgent de monde... pour huit jours. L'hôtel de X. a des annexes qui s'étendent on ne sait où, avec des corridors interminables qui entrent dans les maisons avoisinantes.

Comme fil conducteur, on a le tapis de l'hôtel qui reste le même.

Beaucoup, beaucoup de petites dames seules, ce qui rend les repas de la terrasse très gais, mais a un peu obligé les vraies familles à manger à part, De temps en temps cependant, on se réunit à plusieurs ménages et on vient manger au centre de la fournaise, au grand déplaisir de ces messieurs qui se sentent observés.

Parmi les plus jolies dîneuses, citons Mar...er, à la taille svelte, la belle Glad...ie, Gabri, Alice B..ie, la serpentine Jack, – une vraie duchesse, celle-là, avec sa haute taille et son grand air dédaigneux, Renée K...at, Laure H...an, Louise Mer...et, qui vient souvent à Deauville, Mar...t, arrivée sur la Nubienne. Mes..ix avec une collection de toi-

lettes merveilleuses, et une vingtaine d'autres « sans importance ».

Les artistes sont en minorité. On a pourtant admiré mademoiselle M...y avec un petit corsage de velours fauve bien joli, Marie Mag...r, Reich.....g, la gracieuse Suzon, adorée et courtisée par tous les membres des *Mirlitons*, une véritable amie.

Comme nous le disions en commençant, les villas sont peu habitées ; la villa Osmond elle-même n'a plus le brouhaha des années précédentes. Elle est occupée par la blonde madame M...rie qui y tient cour plénière avec Arsène H....ye. On y écrit beaucoup, et, sous le petit retiro où l'on a dit et fait tant de bêtises, on flirte noblement en causant beaux-arts et littérature.

À Deauville, marasme complet. Il y a toujours la princesse de S., et la marquise de G..., mais ces dames affectent un renoncement absolu aux choses de ce monde, et arborent « exprès » des chapeaux défraîchis et des toilettes fanées. Les élégants bals de jadis ont chaque fois réuni sept hommes et sept femmes. C'était d'ailleurs on ne peut plus « select », mais on avait bien du mal à danser un quadrille.

Pour comble de tristesse, le directeur avait eu la malheureuse idée de cacher sur la scène ses musiciens derrière un rideau de verdure. On les entendait, mais on ne les voyait pas. Au moins ça aurait fait du monde.

De guerre lasse, on a essayé d'organiser autre chose ; le bal de la *Potinière*. Au bout de

l'estacade, sur la plate-forme même de la jetée. Tout autour, des lanternes vénitiennes se balancent au gré du vent, en envoyant, il faut bien le dire, pas mal de bougie sur les toiettes, un petit orchestre de salon, des rafraîchissements variés, et tout le temps la brise de mer. En somme, un cadre très gentil.

Parmi les étoiles de ces réunions, citons Madame de Neuf...ge, une Anglaise exquise, toujours tout en blanc avec gants et gainsborough noir, Mademoiselle Tak...Leite, Mademoiselle Leg....x Madame B...al de Prec..rt, de M...y., etc.

Une première fois, le bal à fini à onze heures et demie. On a donné comme motif qu'une demoiselle surnommée : *Le Rat*, et son amie mademoiselle *Fil-de-Fer*, avaient

fait leur apparition. Hum! Hum! je veux bien admettre cette excuse.

La deuxième fois, un gros orage est arrivé, et le retour le long de cette jetée sur laquelle ne pouvaient pénétrer les voitures, a été lamentable. Une véritable retraite de Russie, moins le froid. Quelques malins ont profité de la situation pour porter les femmes légères jusqu'à leur voiture. Ce sont les seuls qui ne se sont pas lamentés.

---

Aux courses, peut-être un peu moins de monde que les autres années, mais un public choisi, des toilettes très élégantes et un soleil merveilleux. Grand succès pour miss Ch...rd, la correspondante de l'*American Messenger*. Le fait est qu'il est impossible d'avoir une taille plus parfaite. Les hommes portent des



chapeaux de paille avec ruban uni et foncé ; les rubans blancs n'ont eu qu'un temps et sont déclarés *efféminés*. Çà et là, quelque casquette pour avoir l'air de posséder un yacht. Parmi les femmes, le blanc est plus en honneur que jamais, en laine, flanelle, crêpe de chine, foulard, etc., etc. La jolie Al..ne Ja...k avait une robe de foulard rouge avec des dessins variés et très amusants, représentant des scènes de plage. Entre temps, on cause beaucoup de la conspiration *ourdie* pour remettre la statue du duc sur son socle. Perruque blonde et collet noir ; comme chef des conspirateurs, M. X. F...nt, toujours ravi de tout ce qui peut sortir de la vie banale.

Au retour, peu de voitures de maître, mais peut-être un peu plus de poussière que les années précédentes. La mode est toujours

de faire ensuite les cent pas sur les planches. C'est le moment des remarques et du *bêchage* en grand. Le vicomte D., très expert en ce genre d'exercice, a été nommé *Potin-sur-Tout*. Il s'asseoit en face le kiosque de la marchande de journaux et peu de personnes lui échappent.

Il est également de mode d'aller visiter la *Nubienne*, à M. E. Blanc. C'est presque aussi grand qu'un transatlantique et merveilleusement aménagé. Un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant et quarante hommes d'équipage s'il vous plaît. Les chambres à coucher ont d'immenses lits... pour quand il fait beau et de tout petits lits, par temps d'orage pour échapper au tangage et au roulis. Avis aux ménages. Le yacht part

pour l'île de Wight avec une bande joyeuse d'amis et de jolies personnes. Bon voyage !

---

Malgré l'animation de la tente dressée sur la terrasse, on y mange d'une manière si exécrationnelle que beaucoup de personnes ont adopté le petit bar Américain. Cela ressemble à l'ancien Moulin Rouge, et, au fond du jardin, on a comme perspective la vue d'une magnifique Américaine, douée par la nature... d'avantages moulés dans une robe cramoisie. L'autre jour, on est venu une cinquantaine y boire du *gin-cocktail*; il s'agissait d'un pari gagné. Un officier en dolman bleu-de-ciel se promenait sur la plage. Les uns affirmaient que c'était un chasseur d'Afrique, d'autres un turco. On alla chercher comme arbitre le capitaine Parabère,

qui montra que l'officier avait la bande simple au pantalon, des galons d'or, trois boutons derrière, etc., etc. et que, par conséquent, c'était un turco, – Un turco en dolman ! – Mais oui, ils ont pris la nouvelle tenue de l'infanterie. – Ah ! vous m'en direz tant !

Tandis qu'on buvait, Julia a demandé si les grenadiers étaient verts et si un officier était plus qu'un commandant ! Décidément, toute une éducation à faire ; mais le *gin-cocktail* était exquis.

---

Les représentations sont peu suivies. Il est vrai qu'on donne la *Fille de madame Angot*, joué par Tartanpion et Florival. Faisons une exception pour le bel assaut d'armes or-

ganisé par M, E. Dol...s, assisté du général V...gé. Il y avait là un marin qui s'est battu au sabre, à la dague, à la boxe, etc., etc., et qui a été couvert d'applaudissements. Ay...t. aussi très « en forme », très bon garçon, n'abusant pas de sa supériorité incontestable, et ayant l'air d'un bon gros chien qui laisse nier des coups de bouton reçus en pleine poitrine.

Le soir, on joue avec frénésie aux petits chevaux, avec espoir toujours déçu d'y gagner la « poule d'honneur ». C'est le vrai lieu de réunion pour les rendez-vous tendres. Chasse facile et peu réservée, avec petit escalier discret pour s'en aller sans être vu du côté des cabines sombres et désertes.

Et maintenant, en route pour Dieppe !

Trouville est aux trois quarts mort, Dieppe l'est tout à fait.

Il est d'usage, après Trouville, d'aller à Dieppe ; les gens qui connaissent la carte s'y rendent par le Havre ; les ignorants et les malins retournent tranquillement à Paris ; c'est une occasion de redîner aux Champs-Élysées, de revoir de petites amies que leur grandeur attache au rivage, et de passer vingt-quatre heures fort agréables.

D'ailleurs, il a dû y avoir en route pas mal de déserteurs, car, à Dieppe, on n'est pas en nombre. Après le brouhaha de la semaine de Trouville, l'immense plaine de là-bas semble triste ! triste ! Et puis, qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ? Pas une figure connue. Des honnêtes bourgeoises tirant tranquillement la laine pendant de longues heures sous la tente de la terrasse... Il y en a de jolies, parbleu ! mais qu'est-ce

que cela nous fait, puisque ce n'est pas pour notre vilain nez!...

La haute société, les de Bro..ie, de l'A..gle, Gref...he, etc., etc, ne va pas au Casino, et ne se montre nulle part, même aux courses. Parmi les jolies filles connues, il n'y a guère que Mes..x et Renée K..t, arrivées de Trouville, et Lane B..y, plus en train que jamais. À signaler aussi Alice D..y, une jolie transfuge du Conservatoire... deux paires de sœurs, les sœurs de Gra..y et les sœurs Minz, mais tout cela fait huit femmes!... Par exemple, une étendue de mer comme nulle part, des couchers de soleil empourprés, merveilleux, et, le matin, un bain autrement amusant que celui de Trouville. D'abord, il y a de l'eau. À six mètres de la cabine, floc! on peut faire son plongeon, et puis aucune

séparation entre les sexes ; un véritable âge d'or.

À l'horizon, beaucoup de beaux messieurs faisant des effets de torse sur des périssoires, un nombre infini de femmes nageuses. Décidément, c'est tout a fait dans les mœurs. Finis aussi les bonnets en caoutchouc. On se baigne avec ses cheveux simplement relevés sur la nuque et c'est le plus joli. Une remarque : tout le long de la plage de Trouville, c'est du sable, un seul endroit a du galet, et c'est là qu'on a installé le bain. – Je pense que c'est pour obliger les femmes a avoir besoin de la main des hommes pour entrer à l'eau.

La duchesse du C... est toujours restée fidèle à son bar ; de dix heures et demie du matin à minuit, il y a là fort aimable com-



pagnie. On boit des *cocktails* quelconques en disant des bêtises. Ce bar, d'ailleurs, n'est connu que de quelques initiés. Quand on dit à un cocher menez-moi au bar, il vous conduit aux paquebots... et ce n'est pas du tout la même chose.

Les bals du Casino sont devenus des bals d'enfants. Le danseur le plus âgé a quinze ans. Ah ! ça, pourquoi ne danse-t-on plus ? Les grandes personnes s'abrutissent pendant de longues heures aux petits chevaux avec l'espoir jamais réalisé de gagner seize francs ! Seize francs ! – Deux pancartes assez étonnantes dans cette salle de jeux. L'une priant les joueurs de ne pas se faire accompagner de leur domestique (!) et l'autre prévenant que le cigare et la cigarette sont seuls autorisés. On fumait donc la pipe !

Aux courses, pas un chat. « Alas ! poor  
Dieppe ! »

## UN PARI EN MER



**L**A SITUATION ÉTAIT GRAVE ! La journée commencée très gaïement par un déjeuner à Frascati et par la vue des régates, menaçait de mal finir. Un fort vent d'Ouest s'était levé tout à coup, soulevant des lames énormes et faisant moutonner la mer d'une façon inquiétante pour des gens qui voulaient faire la traversée du Havre à Trouville.

Et le petit vapeur l'*Éclair* dansait dans le port, et le capitaine consulté par Larmejane avait hoché la tête en répondant :

— Si cela continue à fraîchir, il faudra rester au port.

Rester au port ! Ravaschoff était navrée. Elle devait précisément inaugurer ce soir-là, au bal de Deauville, sa robe sauterelle-amoureuse, envoyée le matin même de Paris, et il faudrait coucher au Havre !

Cette perspective était atroce. D'autant que La Briolle, pour l'instant son seigneur et maître, était particulièrement crispant avec ses plaisanteries d'un goût douteux ; il avait déjà insinué qu'au Havre, ce ne serait pas comme à Trouville ; les régates avaient attiré beaucoup de monde, et il faudrait probablement se contenter d'une seule chambre...

Une chambre en commun!... Ce que Rava-schoff détestait le plus au monde.

Au fond, excepté La Briolle, accoutumé à ne jamais voir que le bon côté des choses, tous les autres membres de la partie de plaisir étaient de fort méchante humeur. – Tour-necourt comptait bien se refaire au cercle de la forte culotte de la veille. Alice Steward avait donné rendez-vous au bel Italien devant la troisième cabine de gauche, Saint-Machin avait accepté un dîner à la villa Pe-tunia, chez la baronne, et la soirée devait se terminer par une petite sauterie intime à la maison Roumaine; Blanche Dartois n'avait pas son petit sac, – or elle ne se souvenait pas d'avoir jamais découché sans son sac. Elle préférait retourner à Trouville... à pied! Quant à Précý-Bussac et à Parabère, ils cher-

chaient dans leur cerveau fantaisiste le moyen de passer quand même la soirée au Havre, d'une manière prodigieusement folichonne, mais la vérité m'oblige à dire que tous leurs projets avaient été conspués et trouvés idiots à l'unanimité des voix.

À la fin, on proposa d'aller sur le quai du Midi et d'y acheter des perroquets. Les hommes s'exclamèrent, mais Ravaschoff ayant manifesté le désir d'avoir un perroquet disant : « La voili, quelle est jola ! » on se dirigea vers le quai, mais sans conviction.

Cependant le vent avait un peu diminué, bien que la mer fût encore très grosse. En passant, on jeta encore un regard de regret sur l'*Éclair*; le capitaine, campé sur la dunette, consultait l'horizon dans la direction de Cabourg.

— Eh bien ! capitaine, y a-t-il un peu d'espoir ? demanda Ravaschoff.

— Évidemment on sera secoué, mais je crois que, d'ici un quart d'heure, on pourra risquer la traversée.

— Ah ! capitaine, vous êtes un ange, un amour, un chérubin !...

Ces épithètes convenaient au capitaine, avec sa barbe drue et sa figure halée, à peu près comme des bretelles à une langouste, aussi ne put-il s'empêcher de sourire devant cette joie exubérante, tout en donnant l'ordre de sonner la cloche pour annoncer le départ. Pendant ce temps, les passagers se préparaient sérieusement pour ce grave voyage. Les femmes endossaient le water-proof et s'assuraient que les chapeaux étaient solidement fixés par leurs grandes

épingles ; Parabère courait chez un pharmacien chercher de l'eau de mélisse et des flacons de sels ; les autres camarades relevaient le collet de leur habit et attachaient à la boutonnière l'élastique de leur feutre mou ou de leur canotier au large galon de couleur.

Au reste, en dehors de nos enragés, les voyageurs avaient peu répondu à l'appel de la cloche et sur le quai l'on n'avait vu avancer qu'un Anglais, pâle, blond, mince, le torse moulé dans un élégant veston quadrillé. Il portait à la main un sac de voyage des plus confortables, et, après avoir consulté l'horizon, il gravit, pâle mais résolu, l'escalier de fer et s'installa sur l'avant du bateau après avoir posé son sac sur un banc près de la machine.



Sur les conseils du capitaine, Ravaschoff et ses amis étaient montés sur la passerelle réservée, endroit où l'on devait moins sentir les effets du tangage et du roulis. On s'accota les uns contre les autres, et les hommes trouvèrent que la situation était très supportable.

— Nous avons l'air d'un convoi d'émigrants, disait Bussac.

Cependant un coup de sifflet avait retenti, et l'*Éclair* s'était mis bravement en marche. Tant qu'on resta dans le port et à hauteur des brise-lames, cela marcha à peu près, mais, dès que le bateau à vapeur fut arrivé entre les deux jetées, il commença à tanguer sérieusement. Une foule énorme rangée tout autour du phare acclamait les hardis voyageurs, qui, très fiers de leur prouesse, agitaient leurs mouchoirs. Saint-Machin

avait les larmes aux yeux et expliquait à Blanche Danois en se penchant sur son sein, qu'il lui semblait quitter la France à tout jamais.

— Ne regardez pas la mer, regardez un point fixe, conseilla le capitaine, et surtout causez, riez, amusez-vous ! À tout prix, faites diversion.

Malheureusement un gros grain survint et la pluie se mit à tomber, compliquant encore la situation. On partagea les manteaux, on se couvrit avec des pans de plaids, avec des quarts de waterproof, du reste atrocement ballottés les uns contre les autres, mais on ne peut plus unis par ces dangers et ces souffrances supportés en commun.

Quant à l'Anglais, en voyant arriver la pluie, il se mit en devoir de se diriger vers

son sac pour y prendre un imperméable. Trois fois il essaya d'approcher, mais trois fois le roulis le renvoya s'asseoir sur les genoux de quelque passagers.

— Tiens ! tiens, voilà qui va être intéressant cria Tournecourt ; Mesdames, vous allez assister à la lutte de l'obstination britannique contre la brutalité des éléments.

Le fait est que le spectacle donné à son insu, par l'Anglais, était d'un haut comique. Il y avait des moments où il n'était plus qu'à quelques centimètres du but, il y touchait ! tout à coup, il roulait à dix pas de là. À la fin, à force d'essais, de ruses et de zigzags, il s'empara triomphalement du sac, et épuisé alla regagner son pliant. Là, il se mit à pâlir à vue d'œil.

— Je parie que l'Anglais va être malade, dit La Briolle, qui ne perdait jamais une occasion de parier.

— À combien le prends-tu ? demanda Tournecourt.

— À trois contre un.

— Ça va, je te tiens cent louis.

Et aussitôt, sur la passerelle réservée, tout le monde prit des lorgnettes pour suivre avec la plus profonde attention le malaise de l'Anglais.

On avait trouvé une vraie diversion ! On allait donc s'amuser !

La Briolle paraissait à peu près sûr de gagner. On n'était encore qu'à hauteur des Roches-Noires, et c'est à peine si la Tour Malakoff commençait à profiler sa silhouette à l'horizon. Jamais l'Anglais ne pourrait aller

jusqu'à Trouville. Maintenant il n'était plus pâle, il était vert, et à la lorgnette, il était facile de voir que les lèvres blêmissaient de plus en plus. Tournecourt commençait à être un peu inquiet, tandis que La Briolle devenait goguenard.

— Bast ! qui sait, insinuait Alice, s'il se tient bien tranquille, s'il ne bouge pas, s'il ne parle pas surtout... il peut s'en tirer. En somme, il y a déjà plus de la moitié de la route faite.

En général, du côté des femmes, on s'intéressait à l'Anglais. La Briolle lui, trouvait le moment venu de faire marcher ce mal de mer à la cravache. Alice avait dit s'il ne bougeait pas, s'il ne parlait pas... mais c'était bien simple, il n'y avait qu'à l'obliger à bouger, à parler, à avoir malgré lui des émotions.

Il se pencha vers Ravaschoff qui continuait à murmurer avec un air de compassion profonde :

— Ce pauvre English ! Il est blanc comme un linge ! Comme il doit souffrir ! et il lui dit d'un air paterne :

— Je t'en prie, ma petite Ravaschoff, va donc un peu lui parler à ce pauvre Anglais.

— Comment, vraiment, vous permettez que je m'occupe de lui ?

— Je ne le permets pas. Je te le demande... comme un service.

Ravaschoff ne se le fit pas dire deux fois. Gracieuse et légère, elle descendit l'escalier de la passerelle, puis elle se dirigea vers l'Anglais, tout en s'appuyant contre le parapet. À la vue de cette jolie fille qui se dirigeait vers lui avec tant de peine, le gentle-

man voulut se lever pour offrir son pliant. Mal lui en prit. Il ferma les yeux se cramponna au bastingage.

— Bravo ! ne put s'empêcher de crier La Briolle, tandis que, du haut de la passerelle, tout le monde croyait la partie gagnée, mais l'Anglais se remit après une seconde de lutte héroïque, et rouvrit sur Ravaschoff un œil mourant.

Celle-ci s'était installée près de lui, tout près, et, pour obéir à La Briolle, entamait une conversation à bâtons rompus.

— Eh bien, Monsieur, un vilain temps, n'est-ce pas ? Vous paraissez un peu souffrant. Je croyais que les Anglais n'étaient jamais malades en mer. Après cela, tout dépend du tempérament, Cela ne vous ennuie pas que je vous parle ?

Le pauvre Anglais aurait bien voulu ne pas répondre. Cependant il fit un effort surhumain ; il répondit :

— Oh !... pas du tout.

Là il ne put aller plus loin et dut encore fermer les yeux, mais il les rouvrit bien vite et les reposa avec un air de vive satisfaction sur sa voisine.

Cependant le bateau marchait avec une rapidité effrayante. Déjà on était arrivé à hauteur de la *Maison-Brûlée*. La Briolle, du haut de la passerelle, faisait à Ravaschoff des gestes de plus en plus encourageants.

Ravaschoff prit les mains glacées de l'Anglais stupéfait.

— Ah ! comme vous avez froid. Vos mains sont glacées. Laissez-moi les réchauf-



fer. Ce ne sera rien. N'est-ce pas que vous vous sentez mieux ?

— Oh ! vous êtes... bonne... bien bonne ! parvint à articuler l'Anglais.

Et de fait, à force de ne plus regarder les lames et de contempler le joli visage de son ange gardien, il semblait qu'un peu de sang lui fût revenu aux joues. La peau était moins marbrée, l'œil était moins éteint.

Et le bateau marchait toujours ! Quant à Parabère, qui avait un moment fait son deuil de ses cent louis, il reprenait quelque espoir, tandis que Blanche Danois criblait la Briolle de ses épigrammes. Ce dernier était atrocement énervé... À l'horizon on voyait déjà flotter les bannières du casino de Trouville.

Plus près, encore plus près ! disait-il par gestes à Ravaschoff. Il fallait une émotion à tout prix !

Ravaschoff, avec une soumission touchante, se pencha tout à fait sur l'Anglais qui lui souriait comme dans un rêve en lui tenant la main. Elle était si près qu'il sentait ses cheveux blonds effleurer sa joue, et son haleine exhalant une bonne odeur de dragée lui monter au cerveau en parfums capiteux. Les lèvres de la jeune femme touchaient presque le front du malade. Par un dernier scrupule de conscience, d'un regard elle demanda à La Briolle s'il fallait embrasser.

Il fallait jouer le tout pour le tout. En somme, cet Anglais, on ne le reverrait jamais... et ce serait ridicule de perdre le pari devant tous les camarades... Puis, un baiser

sur le front donné en public n'est pas bien grave, et cela pouvait enfin provoquer l'émotion attendue.

— Oui! fit enfin La Briolle de la tête après un moment d'hésitation.

Et Ravaschoff, toujours obéissante, appliqua longuement ses lèvres sur les mèches blondes du gentleman qui, pour le coup, tressaillit comme s'il eût reçu une décharge électrique. Subitement ranimé et complètement remis, il bondit sur ses pieds, prit Ravaschoff dans ses bras, et rouge, l'œil brillant, lui appliqua sur ses lèvres, à son tour, le plus triomphant baiser qu'un homme bien portant ait jamais donné à une jolie femme.

À ce moment, l'*Éclair* entra à toute vapeur dans le port de Trouville et s'arrêtait le long du quai.

— Allons, j'ai perdu mon pari! dit La Briolle avec dépit.

— Plus que cela, mon cher, tu as perdu ta maîtresse! répondit Parabère en lui montrant Ravaschoff qui partait en voiture avec l'Anglais, par la rue des Sablons.

## QUI VA PIANO, VA LONTANO



**B**OISONFORT. Paletot à côtes bleu-roi bordé d'un large galon. Pantalon à carreaux noir et blanc. Canne à grosse pomme Louis XV. Gants gris perle. Cheveux rares, mais artistement étagés. Commencement de pattes d'oie. Moustache blonde retroussée en chat. Ensemble très élégant.

Il monologue tout en montant à pied l'avenue des Champs-Élysées.

— Aujourd'hui, jeudi, je me suis fait le programme d'une journée charmante. Rien ne s'improvise, surtout le plaisir, et en se levant le matin, il est nécessaire d'avoir son plan. Ainsi, à cinq heures, je vais aller voir Jane Summer, rue Bassano : un petit cinq à sept exquis. Elle m'a fait comprendre l'autre soir que l'épreuve avait assez duré et qu'à la prochaine visite, elle ne me refuserait rien, rien!... En rentrant à la nuit, elle se tient en général dans son cabinet de toilette, et là, j'ai guigné devant le feu une grande peau d'ours noir... Diable ! ne nous emballons pas, et occupons agréablement notre pensée jusqu'à cet heureux moment par des émotions agréables, mais douces et graduées. Un simple apéritif. Précisément dans le même quartier, je connais Ravaschoff, avenue des

Champs-Élysées, et madame de Beaurain, rue Galilée. Cela me conduira jusqu'à cinq heures. Précisément ! me voici devant l'hôtel Ravaschoff.

---

Ravaschoff. En manteau de velours rouge bordé de fourrure. On ne sait pas ce qu'il y a en dessous : une chemise tout au plus.

— Bonjour Boisonfort. Je m'habillais et j'ai passé en hâte ce manteau pour ne pas vous faire attendre. Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu !

Boisonfort. — C'est que, vous savez, maintenant, il fait nuit de si bonne heure que ce n'est guère la peine d'aller au bois ; alors les amies de l'Arc-de-Triomphe sont un peu délaissées.

Ravaschoff. – Vous avez tort, car j'ai une très réelle affection pour vous. Asseyez-vous donc à côté de moi.

Boisonfort. – Non... si ça vous est égal... j'aime mieux me placer à côté... sur ce petit pouff.

Ravaschoff, *étonnée*. – Pourquoi ça ?

Boisonfort. – Je me connais... vous êtes charmante dans ce manteau de fourrure. Il s'en dégage un parfum fauve très capiteux... C'est l'heure où vous avez à sortir... et vous me mettriez à la porte.

Ravaschoff. – Non ! Aujourd'hui le ciel est tout gris. Il y a de la brume. Je vois que je ne sortirai pas.

Boisonfort, *à part*. – Diable ! soyons ferme ! N'allons pas compromettre mon petit cinq heures. (*Haut*). C'est que moi, de mon



côté, je n'ai guère que quelques minutes à vous consacrer. Je sais tellement que c'est l'heure où votre voiture vous attend, que j'ai calculé ma visite en conséquence.

Ravaschoff, *se rapprochant*. – Te rappelles-tu la dernière fois que j'ai été te voir chez toi. Tu étais en train d'écrire. Je suis entrée sur la pointe des pieds et je t'ai embrassé juste sur ta petite tonsure. Tu t'es retourné brusquement, et tu m'as santé au cou.

Boisonfort. – Ah ! le fait est que ton baiser m'avait fait frissonner... À propos, as-tu vendu ton cheval à Maxence ?

Ravaschoff. – Non, il le trouve trop petit. Il a de si grandes jambes, ce Maxence ; on a beau dire, la jambe chez l'homme... je ne dis pas que c'est aussi important que chez

la femme (sous prétexte de se chauffer, elle laisse voir une jambe admirable, moulée dans un bas noir avec des papillons brodés).

Boisonfort, *fermant les yeux*. – Peuh ! avec un pantalon bien fait.

Ravaschoff. – Il n'y a pas de pantalon qui tienne. (*Étonnement de Boisonfort qui proteste.*) Je m'explique mal, mais, vois-tu, la ligne est toujours la ligne. Aussi regarde-moi, depuis le genou jusqu'au cou-de-pied, c'est tout droit, n'est-ce pas ? (*Elle tend sa jambe sur lui.*)

Boisonfort, *se levant très rouge*. – Je sais bien que ta jambe est superbe... mais...

Ravaschoff, *lui jetant ses deux bras autour du cou*. – Et le reste ?

Boisonfort. – Le reste aussi... mais je t'ai dit, je n'ai qu'une minute à te donner.

Ravaschoff, *tout près, le regardant avec des yeux brillants.* – Et si moi je te disais : Ne pars pas !

Boisonfort. – Je dirais... Non, vraiment, c'est impossible. (*Se levant avec un grand geste mélodramatique.*)

Au revoir... Satan !!!!...

Ravaschoff, le repoussant avec mauvaise humeur. – Adieu, Joseph ! Dieu que les hommes sont bêtes ! Allez-vous-en, vous m'agacez, mais vous ne savez pas ce que vous perdez.

Boisonfort. – Mais si ! mais si !... je le sais très bien, je n'en ai que plus de mérite, mais je reviendrai te voir une autre fois.

Ravaschoff. – Fiche-moi la paix ! Je sens que je vais avoir une crise de nerfs.

Boisonfort s'esquive.

---

Boisonfort, *dehors*. – Ouf! Cela me fait du bien de respirer le grand air. C'est qu'elle vous a des yeux cette Ravaschoff; un peu plus, j'oubliais toutes mes belles résolutions, et puis, en arrivant rue Bassano, je n'aurais peut-être plus été à la hauteur de la situation. Dame, on n'a plus vingt ans, il faut savoir se ménager. Je sais bien que ces émotions... à froid... sont très mauvaises. Mais à cinq heures, quelle récompense! (*Tirant sa montre*) quatre heures dix; juste le temps d'aller faire une visite à cette excellente madame de Beaurain. Avec elle, rien à craindre.

---

Madame de Beaurain. Peignoir de crêpe de chine bleu très élégant, cheveux noirs

bleu, sourcils arqués, lèvres plus pourpre que nature.

— Mon cher ami, soyez le bienvenu. Je suis aujourd'hui tellement triste, que je n'ai pas même eu le temps de m'habiller.

Boisonfort. — Comme vous avez raison ! Il n'y a pas de robe, si élégante qu'elle soit, qui permette le luxe d'une robe de chambre bien comprise, tenant le milieu entre le peignoir et la robe de bal.

Madame de Beaurain. — Et puis, tout cela m'est si égal ! Je suis arrivée au sommet de la montagne, je regarde en arrière, j'évoque mon passé et je n'y trouve que tristesses et désillusions.

Boisonfort. — Vous avez du vague à l'âme, parce que le ciel est gris et que nous

sommes en décembre. Il faut secouer cela, vous distraire.

Madame de Beaurain. – C'est si bête, la vie ! En y réfléchissant, je n'ai pas dans mes tiroirs une lettre qui vaille la peine d'être relue, pas une fleur desséchée qu'on garde comme une relique...

Boisonfort. – Vous croyez?... Bertrand vous a beaucoup aimée.

Madame de Beaurain. – Il m'a désirée, ce qui n'est pas la même chose, mais il ne m'a jamais comprise. Et cependant il y avait quelque chose là.

Elle frappe sur sa vigoureuse poitrine et l'on entend « plock » !

Boisonfort. – Il y avait du marbre.

Madame de Beaurain, – Vous plaisantez... Mais je suis bien malheureuse !

Boisonfort, *attendri*. – Vous avez tort. La vie peut encore vous être douce. L'amour n'a pas dit son dernier mot. Regardez-vous avec vos yeux brillants, vos lèvres sensuelles, votre nez dont les ailes palpitent à la moindre émotion.

Madame de Beaurain, *lui prenant la main*. – Ah ! vous m'auriez comprise, vous ! Vous m'auriez aimée, vous ! Vous êtes bon ! Quel dommage que vous n'ayez pas été Bertrand !

Boisonfort, *se reculant*. – Mais voilà, je n'étais pas Bertrand ! Et puis, voyez-vous, l'amitié a du bon. Je puis vous confier mes chagrins, vous pouvez me confier les vôtres. Nous sommes deux camarades qui se racontent tout, et nous trouvons ainsi l'un chez l'autre un sentiment doux, calme, ra-

fraîchissant, qui remplit notre existence sans amener les orages de la passion.

Madame de Beaurain. – Mais ces orages-là, c'est la vie ! L'amitié est un sentiment bâtard qui n'a de raison d'être qu'à la condition d'être le prélude ou l'épilogue de l'amour. Il y a des moments où je donnerais ce qui me reste à vivre pour avoir été aimée, bien aimée, ne fût-ce qu'une minute, qu'une seconde !...

Boisonfort, *inquiet*. – Calmez-vous, vous allez vous faire du mal !

Madame de Beaurain, *se promenant dans le salon avec de grands gestes*. – J'en ai assez de cette existence terre à terre et bourgeoise qui m'étouffe. Il me faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde !...



Boisonfort, *la regardant très intéressé*. – C'est qu'elle est superbe, ainsi déchaînée ? On dirait une lionne dans sa cage ?

Madame de Beaurain, *se plaçant devant Boisonfort*. – Cet homme-là, cet homme qui saura faire battre mon cœur, si je le rencontrais un jour, je ne mettrais ni réticence, ni fausse pudeur ; j'irais à lui, je lui prendrais les mains (*Elle prend les mains de Boisonfort*.) et je lui dirais : « Tu es mon maître, je suis ton esclave. Fais de moi ce que tu voudras ! »

Boisonfort, *ému*. – Sapristi ! ne me regardez pas comme cela ! Je ne suis pas fat, mais vous finiriez par me faire croire un tas de bêtises !

Madame de Beaurain, *s'appuyant des deux mains sur ses épaules*. – Eh bien ! si je t'avouais...

Boisonfort. – Ne m'avouez rien ! Cinq heures. J'ai un rendez-vous important auquel je ne saurais manquer. Pardonnez-moi, adieu ! adieu ! Nous restons bons amis.

Madame de Beaurain, *outrée*. – Mon ami ! Je n'aime que les gens intelligents, et vous n'êtes qu'un sot, vous entendez ? un sot !

Elle sort du salon et se retire dans sa chambre en poussant la porte avec fracas.

---

Boisonfort, *très ému*. – Mais qu'est-ce que les femmes ont donc à m'aimer comme cela aujourd'hui ? Elle était vraiment magnifique madame de Beaurain, et cela n'a tenu qu'à un fil que je remplace Bertrand. La vertu a cela de bon qu'elle trouve en elle-même sa récompense, et, après ces deux chastes vi-

sites, je vais arriver chez Jane Summer dans un état... exquis. C'est comme une infusion de thé qui est d'autant meilleure qu'elle est restée plus longtemps sur le feu. Et voilà que la peau d'ours me revient à l'esprit ! Saperlipopette, jamais je ne me suis senti si bien disposé, et rien que d'y songer, mon cœur bat à tout rompre. Comme j'ai bien fait de résister !

Il sonne d'une main tremblante à la porte de la rue Bassano. Un domestique vient ouvrir.

Boisonfort. – Madame est rentrée ?

Le Domestique. – Madame est partie ce matin pour la campagne, elle ne reviendra que dimanche.

Boisonfort. – !!!!...

## CIRQUE D'AMIS



DANS LE PETIT HÔTEL de Folangin. Tournecourt, Précy-Bussac, Pouraille, Chameroy, Larmejane etc, en habit noir, et rangés autour d'une table. Les mines sont longues. Seul, Folangin qui préside a l'air enjoué.

---

Précy-Bussac. – Alors, tu n'as pas convoqué de femmes à la réunion de ce soir !

Folangin. – Je m'en serais bien gardé. Nous voulons travailler sérieusement, n'est-ce pas ?

Tous. – Jamais de la vie !

Folangin. – Enfin ; nous voulons rédiger un programme sérieux ; or, dès qu'il y a des femmes dans une réunion de garçons, trop de tapage et pas assez de travail.

Boisonfort. – Tu aurais dû au moins nous prévenir. Nous sommes tous venus en habit, cravate blanche, avec fleur à la boutonnière...

Chameroy. – Nous comptions sur une petite fête intime avec souper et le reste.

Folangin. – Le reste ! Vous ne pensez qu'au reste ! Mais, sacrebleu ! vous l'aurez plus tard le reste, quand notre fête sera organisée. Travaillons d'abord.

Tous, *sans le moindre entrain*. – Eh bien ! travaillons.

Folangin. – D'abord, Larmejane, ne pourrais-tu pas nous organiser un quadrille équestre ? Tu as quatre chevaux admirablement mis.

Larmejane. – Mes chevaux ! J'en ai deux de boiteux. Le troisième a besoin d'être ménagé, car je veux le vendre au printemps. Quant à Spartacus, c'est mon cheval d'armes, et je ne puis le monter dans un cirque.

Folangin. – Pourquoi ça ?

Larmejane, *avec dignité*. – J'ai le respect de mon cheval d'armes.

Tous. – Oh ! oh ! oh ! le cheval d'armes de mossieu ! Il le garde pour la place des Pyramides.

(*Bruit. Tumulte.*)

Folangin, *tonnant*. – Du calme, Messieurs ! Larmejane, tu constates toi-même que ton discours a produit un effet désastreux.

Larmejane. – Je le répète, mais je ne monte plus à cheval en dehors du service. Ça m'ennuie. Si tu veux de moi comme écuyer à pied pour faire la haie à l'entrée des écuries.

Folangin. – Hum... Ce n'est guère. Enfin, cela vaut encore mieux que rien, et j'accepte ton minuscule concours. Et maintenant, Boisonfort, tu soulève toujours tes poids de quatre-vingts kilos.

Boisonfort. – Moi ? Je n'ai jamais dépassé soixante-quinze.

Folangin. – C'est déjà bien.

Boisonfort. – Oui, mais j'étais entraîné. Maintenant, je ne suis plus entraîné. L'autre jour j'ai voulu soulever un malheureux petit levier de cinquante, j'ai eu un mal énorme. Pour ne pas être prodigieux, ce n'est pas la peine de se montrer en public.

Folangin. – Comment ! tu refuses ton rôle d'hercule ?

Boisonfort. – Absolument. Par exemple, si tu veux de moi pour faire la haie...

Folangin, *soupirant*. – Soit. Voilà deux numéros sur lesquels je comptais beaucoup et qui vont me manquer. Heureusement que mon brave Pouraille est toujours là.

Pouraille, *d'une voix tonnante*. – Oh ! moi, Cela ne va pas, cette année ! (*Hilarité.*)

Folangin. – Allons, bon ! Qu'est-ce-que tu as ?



Pouraille. – Des faiblesses ! (*Hilarité prolongée.*) Je vous assure que j'ai des vapeurs. Quand j'ai seulement commandé à l'escadron une heure au Champ-de-Mars, je n'en puis plus.

Folangin. – Il n'y a pas quinze jours, tu faisais encore le bras de fer contre cette poutre, tu as fait même fléchir le plafond.

Pouraille. – C'était la dernière lueur de la lampe. Plus de souffle, plus de biceps ; tiens, tâte mon bras ! (*Il tend un bras énorme.*)

Folangin. – On dirait du fer.

Pouraille. – On dirait plutôt du coton.

Tous. – Nous voulons tâter ! On dirait du bois ! On dirait de l'acier ! On dirait du veau ! C'est idiot ! c'est un fumiste !

Pouraille. – Maintenant, comme je suis décoratif, si vous voulez de moi pour...

Folangin. – Oui, oui, pour faire la haie, c'est convenu ! Ah ! vous êtes tous de jolis lâcheurs ! Et toi, Chameroy, tu as toujours ton lapin savant, tu sais, ce lapin qui peignait une casserole avec son nez trempé dans du jaune d'ocre ?

Chameroy. – Mon lapin ? Il a avalé son jaune d'ocre, et il en est mort !

Tous. – Si jeune ! Tant de talent ! C'était un impressionniste ! Il avait du nez ! Il aimait trop le jaune, c'est ce qui l'a tué, etc.

Folangin. – Si le lapin est mort, il te reste au moins tes deux canards ?

Chameroy. – Quels canards ?

Folangin, *énervé*. – Les canards qui chantaient en chœur une tyrolienne.

Chameroy, – J'ai mangé te ténor aux olives, quant à la basse...

Folangin, avec une lueur d'espoir. – Ah !  
il reste la basse ?

Chameroy, – Je l'ai mangé aux navets, il  
était exécration. J'en ai même tiré la déduc-  
tion que la musique adoucit les mœurs, mais  
durcit le canard.

Folangin, – Voilà encore un numéro qui  
craque. Bien entendu, tu t'offres pour faire la  
haie ?

Chameroy. – De tout mon cœur.

Folangin, avec amertume. – Merci !  
Tournecourt, j'avais pensé à toi pour faire  
des charges au fusain, des charges de gens  
connus.

Tournecourt. – Pardon ! Pardon ! ma si-  
tuation au quai d'Orsay m'oblige à une  
grande réserve.

Tous. – Qu'est-ce qu'il fait donc au quai d'Orsay ? – Il joue de la clarinette ? – Il établit le pavé en bois ? – Il pêche à la ligne ?

Folangin. – Mais, sacrebleu ! je ne te demande pas de charge politique. Tu ferais, par exemple, le portrait de Chameroy.

Tournecourt. – Voilà ce qui me compromettrait au quai d'Orsay. (*Hilarité.*) Un diplomate ne doit pas manquer de goût.

Folangin. – La haie à l'entrée des écuries ne te compromettra pas ?

Tournecourt, *froidement*. – Pas le moins du monde.

Folangin. – C'est charmant. Alors vous ferez tous la haie, et moi, Folangin, je fournirai le spectacle à moi tout seul.

Boisonfort. – Que veux-tu, mon pauvre ami, il y a comme cela des années où l'on n'est pas en train.

Précy-Bussac. – Des années où l'on manque de femmes.

Chameroy. – Ainsi, Destignac, ton chef d'orchestre...

Folangin, *cherchant*. – Ah oui, Destignac...

Chameroy. – Quand il a vu qu'il n'y avait pas de femmes, il est parti.

Tous. – Et nous faisons comme lui! Adieu, directeur maladroit!

Huit jours après, Folangin a réfléchi et a envoyé à ses mêmes amis cette nouvelle invitation :

« M. est prié de venir vendredi soir à l'hôtel Folangin, pour tenir une seconde réunion relative à une fête équestre. »

N. B. – On décidera, avec ces demoiselles du cirque, du corps de ballet et autres, les numéros du programme. »

---

Le vendredi soir : même hôtel, même table, mêmes amis pimpants, parfumés, frisés. Avec eux, mademoiselle Angelina, du cirque Fernando ; mademoiselle Piccolina, de l'Eden ; La Gigottini, de l'Opéra ; mesdemoiselles Blanche, Noémi, Mab, Graziella, Ravaschoff, écuyères pleines d'inexpérience et de bonne volonté.

Folangin. – Mesdames, je tiens à vous remercier de l'empressement tout cordial que vous avez mis à répondre à notre appel car je ne vous dissimule pas que nous ne comptons absolument que sur vous, pour le programme de notre soirée équestre.

La Gigottini. – Et ces messieurs ?

Folangin. – Ces messieurs appartiennent à une race anémique, bâtarde et dégénérée, et ne sont plus capables d'aucun effort physique et moral. Ce sont des impuissants !

(Tumulte, protestations.) À l'ordre, président ! À l'ordre !

Larmejane. – Mesdames, de grâce, ne croyez pas un mot de ces calomnies !

Folangin. – Des calomnies ! Toi, Larmejane, ne m'as-tu pas déclaré que le cheval

t'ennuyait, et que tu ne montais plus en dehors du service ?

Mademoiselle Blanche. – Un lieutenant de hussards !

Larmejane. – Permettez, Mademoiselle, je ne me suis pas prononcé d'une manière aussi affirmative. Je monte tous les jours, plusieurs heures par jour, mes chevaux sont mis au bouton, et, si vous voulez que nous fassions un quadrille croisé avec mademoiselle Noémi et Mab...

Blanche. – Je ne demande pas mieux, et toi, Noémi ?

Noémi. – Moi je ne suis pas très forte, mais si je tombe... on le verra bien.

Précy-Bussac. – Espérons qu'on le verra très bien.



Folangin. – Mais si tu n'as que Spartacus, ton cheval d'armes.

Larmejane. – Eh bien ! un quadrille est un exercice de carrousel, absolument militaire.

Folangin. – Bravo ! Eh bien, j'inscris ; n° 1, Quadrille croisé.

Boisonfort, à *mademoiselle Angelina*. – Mademoiselle, vous avez une poitrine, des hanches, des formes sculpturales !...

Folangin. – Hé là-bas ! du calme !

Boisonfort. – Combien pesez-vous, Mademoiselle ?

Angelina. – Cent trente, tout rond.

Boisonfort. – Eh bien mademoiselle, je vous propose de vous enlever à bras tendu, vous couchée dans une pose lascive, moi debout sur un cheval fougueux.

Folangin, ricanant. – Mais, mon pauvre vieux, tu n'es plus entraîné, tu as du mal à soulever des petits poids de cinquante, ainsi...

Angelina. – Ah! dame, je ne puis me confier qu'à quelqu'un de vigoureux.

Boisonfort. – Vigoureux! Tenez, Mademoiselle. (*Il l'enlève sur sa chaise et la tient couchée sur un bras; applaudissements frénétiques.*) Êtes-vous rassurée? Et quand ce sera sur un cheval fougueux...

Angelina, *émue*. – Ah! pour être fort, vous êtes fort.

Pouraille. – Eh bien, et moi?

Folangin. – Toi, tu as des bras de coton, tu as des faiblesses, tu l'as dit toi-même.

Graziella. – Tiens! je n'aurais pas cru.

Pouraille. – Ma réponse sera bien simple, j'offre comme numéro les *Colonnes d'Hercule* ! et je vous propose de vous porter toutes en faisant le tour de l'arène.

Graziella. – Toutes les huit.

Pouraille. – Toutes ! J'en placerai une sur mes épaules à califourchon, une sur ma tête, une sur mes reins, une...

Tous. – Assez ! assez ! Ce Pouraille est outrecuidant.

Pouraille, *très animé*. – Mettez-moi à l'épreuve, Mademoiselle, je ferai tout ce que vous exigerez, vous entendez, tout ! tout !...

Folangin. – Du calme, Pouraille ! Eh bien, nous organiserons avec Boisonfort et Pouraille quelque belle lutte à main plate.

Pouraille. – Nous serons en maillot couleur chair avec des peaux de tigre ?

Boisonfort, – Et mesdames Mab et Graziella habillées en nymphes seront le prix de la lutte, et emportées par le vainqueur.

Graziella. – Ou nous emportera-t-on ?

Folangin. – Dans une loge très capitonée. Eh bien ! voilà un excellent n° 2. Mademoiselle Gigottini, vous dansez assez bien pour ne pas avoir de partenaire, et nous vous demanderons simplement le « Pas des Aimées » sur un beau tapis.

Précy-Bussac. – Pourquoi ne danserait-elle pas devant un pacha ?

Folangin. – Tu veux être le pacha ?

Précy-Bussac. – Parfaitement, et même je pourrais danser avec elle le « Pas du Turc » dans *Excelsior*.

Folangin. – Bah ! Tu sais donc danser ?

Précy-Bussac. – Vous verrez, j'ai un petit balancé très agréable.

La Gigottini, *minaudant*. – je n'en doute pas, Monsieur.

Précy-Bussac, *la prenant par la taille avec feu*. – Et avec moi, on se sent soutenue, soutenue ! Sentez-vous comme vous êtes soutenue ?

Folangin. – Voyons, mon ami, tu soutiendras plus tard. J'écris : n° 3, *Danse de l'Aimée*, par mademoiselle Gigottini et M. Précy-Bussac.

Tournecourt, Chameroy, Destignac, Larnejane. – Eh bien et nous ? et nous ?

Folangin. – Vous, Messieurs, c'est convenu, vous faites la haie comme écuyers à pied.

Tous. – Non ! Non ! c'est une injustice !  
Nous avons droit au travail comme les autres.

Pac de privilèges ! Hou ! Hou ! Hou ! À bas Folangin !

Folangin. – Mais sacrebleu ! vous êtes enragés maintenant ! Tournecourt m'a dit que sa situation au quai d'Orsay l'obligeait à une certaine dignité.

Tournecourt. – Moi, j'entrerais en imitant la grenouille.

Précy-Bussac. – La voilà bien, la dignité du quai d'Orsay !

Tournecourt. – Et si mademoiselle Ravaschoff veut me servir de rapin, je ferai un tableau en cinq minutes, le tout entremêlé de cabrioles, de sauts de carpes, de coups de pied administrés par mademoiselle...

Ravaschoff. – Où cela, Monsieur ?

Tournecourt. – Où vous voudrez. À la fin je tomberai à plat ventre, et vous me relèveriez par le fond de mon pantalon.

Chameroy. – Vous pourriez aussi me donner une gifle.

Folangin. – Allons bon !

Chameroy. – Et je vous embrasserai comme cela (*Il l'embrasse*) en vous apportant mon lapin.

Ravaschoff. – Je ne tiens pas beaucoup à ce lapin.

Folangin. – Rassurez-vous, Mademoiselle, il est mort.

Chameroy. – Mais je l'ai ressuscité. (*Exclamations.*)

Folangin. – Eh ! bien, nous organiserons une pantomime finale.

Tous. – Il y a bien d'autres numéros à faire!... les Jeux icariens! le Réveil de Vénus! Amphitrite! la Prise de la Smalah avec combat au sabre et à la hache, l'Enlèvement des Sabines! À moi seul j'enlève huit Sabines!...

*(Brouhaha de propositions plus fantastiques les unes que les autres.)*

Folangin, *sonnant*. – Oui! Oui! c'est convenu. J'accepte tout et je vois que j'aurai l'embarras du choix. Il ne me manque plus que des écuyers à pied, mais nous les trouverons. Et maintenant, quand répétons-nous?

Tous. – Tout de suite!

Boisonfort enlève mademoiselle Mab, Pouraille étreint mademoiselle Angelina. Tournecourt veut se faire souffleter par Ravaschoff. Lutte et baisers sur toute la ligne, le tout dans des attitudes nobles.



## LE COUP DE SIFFLET



CINQ MINUTES de plus, sans cet animal de Maxence, nous remettons la statue du grand-duc sur son piédestal !

Maxence était, depuis un quinzaine, avec Blanche Danois, à Chic-sur-Mer. Blanche n'est plus de la première jeunesse, mais elle s'habille si bien, elle a si grand air, elle est si gaie, si amusante, sans compter les qualités d'intérieur qui en font une maîtresse incomparable ; bref, Maxence en était fou. Le

matin, quand ils descendaient bras dessus, bras dessous pour déjeuner sous la tente, lui en veston quadrillé, coiffé du paillason à large ruban, elle, le torse moulé dans une robe de foulard à pois, les cheveux blonds relevés sous le devonshire, ils étalent véritablement charmants, et plus d'un, au passage, enviait l'heureux couple. Antoine, le maître d'hôtel, leur réservait sa meilleure table du centre, table sur laquelle l'eau minérale préparée rafraîchissait à l'avance dans un seau d'argent, à côté d'un beau pied de céleri se dressant dans un vase de cristal. Autour de cette table venaient se grouper plusieurs camarades du cercle des Truffes accompagnés de leurs amies, C'était un feu roulant de plaisanteries et d'éclats de rires. Blanche tenait tête à tous, et à toutes, se renversant en ar-

rière, riant à belles dents, et mangeant ses salicoques avec de jolis mouvements de doigts chargés de bagues. Maxence connaît tout Paris, et, par sa situation de député de la Charente, a les meilleures relations dans le parti qui lui pardonne, eu égard à sa cordialité et à son entrain, sa jeunesse qui s'éternise un peu trop peut-être.

Le bonheur de Maxence eût été complet sans la présence d'un gentleman qui, assis à une table voisine, ne quittait pas Blanche des yeux et cherchait, par une télégraphie muette mais passionnée, à lui témoigner son admiration. Toujours mis, d'ailleurs, avec une correction parfaite, haut en couleur, avec une belle barbe d'un blond ardent, l'Anglais buvait des vins très chers, et, rien qu'à sa façon de payer nonchalamment

l'addition sans y jeter un coup d'œil, on sentait l'homme habitué à ne pas compter.

Blanche s'était parfaitement aperçue de l'impression qu'elle avait produite. Elle n'encourageait pas les œillades, non, mais enfin elle était flattée, et cela se voyait.

Partout on rencontrait l'Anglais. Aux courses, il montait sur la chaise voisine de Blanche. Aux petits chevaux, il s'installait côte à côte avec elle, lui prenait ses tickets ou lui passait sa monnaie; aux bals du Casino, il avait osé l'inviter. Blanche avait répondu non, mais un nom câlin, aimable, exprimant mille regrets. Un soir, à onze heures, au moment où le bal était dans toute son animation, un gros grain arriva, éteignant les bougies, renversant les lanternes vénitiennes, couvrant d'eau le plancher de

l'estacade. Ce fut un sauve-qui-peut épouvantable ; le désarroi était d'autant plus grand que les voitures ne pouvaient arriver sur la jetée et qu'il y avait une centaine de mètres à faire à pied sous la tempête.

Blanche, qui avait des petits souliers de satin, était désespérée. Déjà, toutes les danseuses étaient parties, lorsque l'Anglais eut l'idée de tirer la charrette sur laquelle on apportait chaque soir le piano du bal ; il y installa Blanche sous un large manteau et la traîna ainsi en courant jusqu'à sa voiture, si bien qu'elle fut à peine mouillée.

Maxence fut obligé de se confondre en remerciements, bien qu'au fond très énervé, tandis que Blanche, en rentrant, ne cessait de répéter :

Oh! ces Anglais! quelle courtoisie, quelle distinction, quel culte pour les femmes!

Évidemment le gentleman faisait des progrès.

## II

Cela tombait d'autant plus mal que précisément Maxence allait se trouver très occupé. Ses amis avaient projeté de placer sur son piédestal la statue du grand duc. Bon gré, mal gré, Maxence avait dû se joindre à eux. Lui, député de l'« Appel au Peuple », ne pouvait décemment manquer à cette petite fête, et nous comptions sur lui pour donner à la conspiration un cachet officiel. La veille, Georges Loquax était arrivé de Paris, et on avait profité de la présence de l'éminent avo-

cat pour organiser dans les chantiers du port un grand meeting pschutto-démocratique, où les tricots et les blouses s'étaient rencontrés avec les jaquettes dans une alliance fraternelle, – alliance qui, on s'en souvient, avait été la grande pensée du règne. Loquax avait été merveilleux : – « Oui, s'était-il écrié dans une magnifique péroration, il est temps de replacer sur son piédestal la statue de ce grand-duc si décrié, si détesté, si discuté, etc., etc. » Là-dessus, tonnerre d'applaudissements. Les vieux marins n'avaient peut-être pas très bien compris, mais enfin le bloc de pierre vide sur la place les agaçait, et ils se rappelaient que la statue était certainement plus décorative.

Tournecourt expliqua le plan des conspirateurs. On aurait vingt ouvriers char-

pentiers, un treuil, une poulie, un plan incliné avec des rouleaux, des cordes auxquelles chacun des assistants tiendrait à honneur de s'atteler (Bravo !). Arrivée sur la place, la statue serait soulevée par le treuil, et, à un coup de sifflet, on lâcherait les cordes et le grand duc redescendrait lentement, noblement et magistralement sur le piédestal qu'il n'aurait jamais dû quitter, (Vive émotion. – Bravos prolongés.)

Mais qui donnerait le coup de sifflet, le coup de sifflet magique, qui devrait, comme dans les féeries, terminer l'apothéose ? Il fallait une personnalité marquante, et en même temps quelqu'un qui, sans avoir froid aux yeux, fût assez sympathique pour en imposer aux autorités en cas de conflit. Loquax proposa Maxence, à la fois énergique et bon



garçon, – Oui, oui ! bravo ! le député, la député ! – Son nom fut salué avec acclamation, les marins agitaient leurs bérets, les messieurs leurs chapeaux, les dames leur éventail, – car il y avait des femmes à ce meeting, – juchées sur les planches des chantiers, et montrant leurs bas brodés de nuances exquis. Jamais une réunion pschutto-démocratique n'avait eu un pareil succès. Il n'y avait pas à reculer, et Maxence promet qu'il donnerait le coup de sifflet ; c'était bien le moins qu'il dût à la mémoire du grand-duc dont il avait conservé un souvenir attendri.

On se sépara avec force poignées de mains, et il fut convenu, – sous le sceau du secret, – que l'opération aurait lieu après minuit, le soir même du grand bal des courses.

Singulier, ce grand bal des courses. Tout le monde avait l'air préoccupé ; on chuchotait dans les coins. Les hommes, en habit et cravate blanche, avec le gardénia à la boutonnière, se promenaient dans la salle, avec de gros gourdins dont ils frappaient le plancher d'un air menaçant. Évidemment, les pensées n'étaient pas à la danse, et Blanche qui avait arboré une robe crème merveilleuse, trouvait Maxence très distrait, ne dansait pas, et s'ennuyait ferme.

Comme diversion, elle avait cependant la vue de son Anglais, portant la tenue de soirée avec une correction toute britannique, et dansant des valse savantes à trois temps avec de jeunes misses fort agréables.

Jamais Maxence ne s'était montré si peu prévenant et si peu aimable. Au milieu d'un

cercle d'amis, très entouré, très consulté, il oubliait Blanche, Aussi commença-t-elle à répondre sérieusement aux œillades de l'Anglais par des demi-risettes très significatives. Aussi, lorsqu'à onze heures et demie, Maxence lui demanda la permission de la ramener, ne pouvant rester au bal plus longtemps, la belle amie lui déclara tout net que, quant à elle, elle s'amusait beaucoup, et ne comptait pas s'en aller avant deux heures du matin.

— Très bien, dit Maxence, je reviendrai te chercher après.

À onze et demie, Maxence et les conspirateurs, toujours munis de leurs gourdins, s'esquivèrent du bal et se dirigèrent par petits groupes vers le hangar où reposait la sta-

tue du grand-duc, au milieu d'une forêt de champignons vénéneux.

Le temps était sombre, et la lune, éclairant avec intermittence, donnait au tableau un aspect suffisamment fantastique. Sur la place, une trentaine d'ouvriers avaient placé des rouleaux sous la statue et dressé un treuil auprès du piédestal. Avec un enthousiasme indescriptible, et au commandement de Maxence qui dirigeait la manœuvre, les clubmen s'attelèrent aux cordes avec les ouvriers. Ah ! la grande pensée du règne était bien réalisée ! Des torches complétaient le spectacle, et aux cris de : « Oh ! hisse ! oh ! hisse ! » répétés en cadence, le grand-duc sortit de son hangar et s'avança graduellement vers le plan incliné. À ce moment, la lune perça les nuages, et la statue nous ap-

parut dans sa blancheur marmoréenne. Une véritable résurrection, C'était bien lui, avec sa hautaine distinction, son air dédaigneux, son crâne chauve et ses moustaches retroussées, laissant voir la lèvre fine et le sourire gouailleur. L'habit brodé et le grand cordon de la Légion d'honneur apparaissaient sous le manteau drapé d'une manière magistrale. Tout le monde était ému en revoyant tout à coup, après quatorze ans, ce bienfaiteur du pays. La population du port et des villas environnantes éclata en acclamations : « Vive le grand duc !...

Déjà la statue amenée auprès du piédestal avait été soulevée par le treuil. Suspendue dans les airs, elle n'attendait plus que le coup de sifflet de Maxence pour redescendre sur son socle. On savourait la joie du triomphe et

la stupéfaction des autorités locales... mais, lorsqu'on chercha le député pour donner le coup de sifflet, il avait disparu !

Tandis qu'il commandait la manœuvre, Maxence avait en effet vu passer dans une voiture Blanche avec l'Anglais sortant du bal ; oubliant tout, il s'était mis à leur poursuite, emportant même le sifflet.

— Où est le député ? cria-ton de toutes parts, Tournecourt proposa de donner le signal – sans sifflet – mais les charpentiers tenaient absolument à Maxence et à son sifflet.

On perdit un temps précieux. Les acclamations qui avaient salué la vue du grand duc, tes cris de ; « oh ! hisse ! » avaient fini par donner l'éveil aux autorités endormies, et voilà qu'apparurent le maire et la force armée, quatre gendarmes et six douaniers.

Les gentlemen armés de leurs gourdins se forment en carré autour de la statue, tout désorientés faute de chef. Ah ! si Maxence avait été là, il aurait parlementé, lui, il aurait attendri le maire, en s'adressant non au fonctionnaire mais à l'homme, il aurait rappelé à l'indigène attendri les souvenirs du passé !.. Mais Maxence n'était plus là !

Et pendant ce temps, le maire faisait les sommations d'usage et les douaniers abaissaient sur le rassemblement pschutto-démocratique des vieux fusils à piston qui ne seraient probablement pas partis... Mais enfin, un malheur est si vite arrivé. Bref, il fallut nous disperser, force resta à la loi, et voilà comment, quelques heures après, le grand-duc reprenait tristement le chemin de son

hangar et de sa forêt de champignons véné-  
neux.



## LES EXCUSES DU CAPITAINE



C'ÉTAIT pendant les dernières manœuvres. Pour la première fois, depuis qu'on était arrivé au cantonnement de Trou-sur-Galardon, le capitaine Tournecourt paraissait moins soucieux. C'est que ce n'est pas une petite affaire que de faire vivre un escadron, hommes et chevaux, même en pays ami ! Et les marchés à conclure avec le marchand de fourrages, l'épicier, le boulanger, le marchand de bois, avec un *maximum*

de tarif alloué qui n'atteint jamais le *minimum* exigé par le marchand; et les rapports avec monsieur le maire; et les contestations avec les habitants; et les paiements de factures à l'heure de l'absinthe!... Alors qu'on croit tout conclu, le fournisseur refuse le paiement parce que la loi vous oblige à lui retenir 0 fr. 70 centimes de timbres.

— Monsieur le capitaine, je vous cède déjà, par patriotisme, le café à 5 francs le kilo, ce qui est un prix dérisoire. Si, sur une facture de onze francs, vous me retenez soixante-dix centimes, je ne puis plus m'y retrouver.

— Madame l'épicière, c'est la loi.

— Eh bien, j'aime autant ne pas vendre.

Et le malheureux Tournecourt, pour ces diables de quatorze sous, – quatorrrrrze sous!

– était obligé de chercher un biais. Ne pourrait-on faire deux factures séparées, ne dépassant pas dix francs, de manière à éviter le fâcheux timbre ?

Ajoutez à cela la préoccupation d'amener tous les matins l'escadron *au complet* à la cote du terrain fixé comme lieu de réunion ; de le conduire pendant cinq heures au trot ou au galop, mais toujours sûrement, à la place exacte qu'il doit occuper dans les diverses formations ; de recevoir dans la journée les gros bonnets plus ou moins aimables venant visiter le cantonnement ; de répondre aux alertes de jour et de nuit, etc., et vous comprendrez que le capitaine Tournecourt n'avait pas souvent envie de rire derrière sa grosse moustache.

D'ailleurs, autant le capitaine était gai et bon vivant dans la vie privée, autant, dès qu'il était en route ou en campagne, il devenait sérieux, réfléchi, presque grave, comme s'il eût exercé un sacerdoce.

— L'officier en route, disait-il souvent aux jeunes sous-lieutenants de l'escadron, doit être un exemple permanent, non seulement pour la troupe qui vit avec lui côte à côte, mais même pour les habitants. Pour eux, c'est l'armée qui passe, l'armée : c'est-à-dire la représentation la plus haute et la plus noble du pays. Ce certificat de bien-vivre qu'on nous délivre en partant ne doit pas être un vain mot. Donc, Messieurs, pas d'amourettes, pas d'aventures, pas de scandales. Il y a des moments où l'officier, comme le prêtre, doit faire vœu d'abstinence

et de chasteté... quitte à se rattraper plus tard. Aux grandes manœuvres, rappelez-vous ma devise : Pas de femmes !

Et les pauvres sous-lieutenants, Larmejane et Destignac, répétaient en chœur, mais avec moins de conviction :

— Oui, mon capitaine, pas de femmes, pas de femmes !

Larmejane avait cependant trouvé que la fille de la bouchère était une plantureuse personne fort appétissante. Lorsqu'il était *de jour*, il faisait de longues stations à la boucherie, vérifiant la viande avec un soin méticuleux et prolongeant la conversation avec la belle fille sous les prétextes les plus variés. Tandis que les hommes, en bourgeron, étaient, sous la conduite d'un brigadier, ran-

gés autour de la bascule, Larmejane s'approchait du comptoir.

— Mademoiselle, disait-il d'un ton patelin, ne pourrait-on pas faire de temps en temps la distribution en mouton ? Ça changerait.

— Monsieur, le marché a été conclu pour du bœuf, le mouton est plus cher.

— C'est dommage, car vous voyez, un *rata* au mouton... Savez-vous ce que c'est que le *rata*, Mademoiselle ?

Mais à ce moment, le terrible capitaine Tournecourt passait dans la rue, et, d'une voix de tonnerre, trouvait que la distribution durait bien longtemps, et toujours quand Larmejane était de service ! ce qui coupait court à ce marivaudage au *rata*.

Destignac, lui, avait trouvé mieux. À trois cents mètres de la grande rue, dans une petite villa isolée, il avait fini par dénicher une très jolie femme, qui, le matin, se promenait seule en peignoir bleu-de-ciel dans le jardinet précédant la maison. La dame avait des cheveux blonds relevés sur le sommet de la nuque, de belles dents, un aimable embonpoint, un soupçon de moustaches au coin des lèvres et un petit chien blanc qui s'appelait Pompon. Tout cela, en somme, constituait un ensemble fort agréable, Flanqué de son fidèle Larmejane, Destignac avait passé et repassé maintes lois devant le jardinet, cherchant à attirer l'attention de la belle blonde. Un jour, Larmejane avait dit en montrant Pompon :

— Ah ! voilà un joli chien ! La dame avait regardé.

Une autre fois, Destignac avait crié en la voyant sortir deux perdreaux d'une bourriche :

— Du gibier, un vendredi, c'est un péché ! Et la dame avait souri. Preuve qu'elle n'était pas bien farouche. Évidemment, comme succès, ce n'était pas énorme ; enfin c'était toujours un petit commencement. D'ailleurs, avec le capitaine Tournecourt, il fallait aller piano, et ne pas risquer quelque algarade ; mais, depuis huit jours qu'on était aux manœuvres, nos pauvres sous-lieutenants commençaient à avoir très faim et répétaient d'un air navré la devise du capitaine : « Pas de femmes ! »

Cependant, comme nous le disions, le capitaine Tournecourt paraissait enfin moins soucieux. Au dernier service en campagne,



son escadron, chargé de l'exploration, avait eu, à l'heure de la critique, les compliments du général, qui avait daigné trouver que la suite des ordres donnés constituait un récit attachant et même émouvant !... De plus, les grandes manœuvres tiraient à leur fin, et Tournecourt, mis par les camarades à l'amende pour les éloges qu'il avait reçus, avait invité à dîner les capitaines Pouraille, Parabère et Briquemolle, des escadrons actifs, ainsi qu'un grand nombre d'officiers des cantonnements voisins. Toute la journée avait été employée à décorer une grange avec des arbustes, des fanions, des faisceaux d'armes et des lanternes vénitiennes. Le fourrier avait de sa belle écriture, tracé le menu sur du papier quadrillé de service en campagne :

« Le capitaine de Tournecourt à M... »

» Départ de Trou-sur-Galardon, à sept heures. – Vitesse accélérée. »

Tout le menu était dans une note toute militaire :

« Potage, bisque de capitaine; relevé d'allures, civet d'éclaireur de terrain, salade de colonnes de masse, etc., etc. »

À six heures et demie, tous les officiers arrivaient dans les carrioles les plus étonnantes. Les uns avaient réquisitionné des cabriolets et des chevaux de l'Apocalypse, d'autres avaient attelé à quelque charrette de maraîcher un cheval de fourgon, et déguisé le fourgonnier avec une casquette à trois ponts et une blouse bleue sous laquelle apparaissaient les éperons et le pantalon de treillis; d'autres enfin étaient venus à cheval

sans souci des kilomètres parcourus le matin dans les chaumes. Tout cela débarquait gaie-ment sur la grande place ; les poignées de main s'échangeaient, au milieu des cris et des éclats de rire produits par l'arrivée burlesque de quelque nouvel invité : – Tiens ! voilà Briquemolle ! Où as-tu déniché ce canasson-là, malheureux !

– Voilà, derrière lui, tout le troisième escadron ! Et Folangin, qui a apporté sa trompe ? – Tu vas jurer que tu n'en joueras pas, sans cela, on la confisque. – As-tu vu le cocher de Parabère !

Tous ces propos s'échangeaient au milieu d'un brouhaha joyeux. C'était plaisir de voir la bonne humeur de tous ces braves garçons, heureux d'oublier les soucis du métier

dans les épanchements d'une bonne camaraderie.

Pendant ce temps, Tournecourt s'agitait pour donner le dernier coup d'œil du maître, plaçant les noms sur les serviettes, indiquant à chaque ordonnance sa besogne spéciale, fixant l'ordre des vins.

À sept heures, les quatre trompettes rangés sur la place faisaient entendre la sonnerie de la « soupe », suivie bientôt de la sonnerie « aux officiers », et de celle « au galop ».

— La main aux dames ! criait Tournecourt.

Et l'on se dirigeait gaiement vers la grange qui présentait un coup d'œil charmant avec ses fanions entrecroisés, ses corbeilles de fleurs, ses lanternes, ses candélabres piquant des étincelles d'or sur le métal

des armes et le cristal des verres. Bientôt on attaquait le potage « bisque de capitaine », et le « relevé d'allures », et le « civet d'éclaireurs de terrain ». Une ligne avait, sur le menu, beaucoup intrigué les convives :

Faisans concert rôtis.

Et, en effet, tout à coup la porte s'ouvrit à deux battants, et quatre magnifiques faisans, dressés avec leurs plumes en éventail, faisaient une entrée triomphale précédés des trompettes sonnant la marche en fanfare. Le rôti fit ainsi deux fois le tour de la salle au milieu des rires et des acclamations. Pendant ce temps, le vin coulait à flots, les bouchons de vin de Champagne sautaient gaie-ment en l'air, les ordonnances affairés couraient autour des tables suivis de l'œil par Tournecourt. Celui-ci, assis au centre, calme,

souriant, jouissait avec une sérénité grave de la fête qu'il avait organisée. Quel beau coup d'œil ! Quelle bonne camaraderie résultait de cette vie de fatigues et de dangers en commun. Où trouverait-on ailleurs une semblable communion d'âmes ? Quel repos pour le cœur de savoir qu'on n'est entouré que de braves gens qui vivent comme vous, aiment ce que vous aimez, et sont, comme vous, tout prêts à se faire casser la... tête au premier appel ! Tout cela vaut bien la peine de quelques jours de sagesse.

Et, tout en les regardant d'un œil un peu attendri, Tournecourt, très grave, philosophait en lui-même à perte de vue sur grandeur et servitude militaire.

— Messieurs, dit tout à coup le capitaine Parabère, nos anciens étaient d'avis qu'il n'y

avait pas de bonne fête sans chansons, et, si le président le permet, je vais vous dire quelques couplets de ma composition, avec prière de soutenir en chœur le refrain.

— Vous avez la parole, répondit Tourne-court au milieu des applaudissements.

Et Parabère entama une longue ripopée, dont nous ne pouvons citer qu'un ou deux couplets :

Ne pensons donc plus à la masse,  
 À l'allure, à la direction,  
 Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton !  
 Nous avons embrassé l'espace,  
 Maintenant embrassons Jeanneton,  
 Ton ton, tontaine, ton ton !

Les camarades reprenaient le « ton ton » avec un entrain merveilleux, et le capitaine reprenait :

Soyons très forts en théorie,  
Montrons-lui ce qu'est un peloton,  
Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton !  
Où l'on place son artillerie  
Et l'importance du mamelon,  
Ton ton, tontaine, tonton !

Il y avait ainsi une vingtaine de couplets plus égrillards les uns que les autres, au sujet des manœuvres et de cette bonne Jeanneton. L'enthousiasme des choristes était à son comble.

Tout le monde s'était levé, et l'on choquait fraternellement les verres en lançant d'une voix formidable le « ton ton » final. Pour une belle fête, c'était une belle fête. Chacun, devenu d'une loquacité énorme, racontait à son voisin des histoires qui provoquaient des éclats de rire à faire trembler les vitres. Par suite du toast porté, il y avait eu



des permutations dans les places. Quelques-uns en avaient même profité pour échapper à l'atmosphère enfumée de la salle et avaient été respirer sur la grande place l'air frais de la nuit.

Quant à Destignac, les pommettes rouges, l'œil brillant, il s'était sournoisement esquivé et avait pris la direction de la maisonnette. Malheureusement, Larmejane s'étant aperçu de cette fuite :

— Messieurs, dit-il à ses camarades du bout de table, Destignac est un lâcheur, qui se permet d'aller voir des femmes sans nous. Suivons-le !

— Oui, suivons-le ! s'écrièrent les jeunes fous.

Et laissant les capitaines, ils se précipitent à la suite de Destignac.

---

Précisément ce dernier, arrivé devant la maisonnette, avait eu un moment d'hésitation. Après avoir bravement franchi la grille, il restait perplexe devant une fenêtre derrière laquelle on voyait filtrer la lumière à travers un rideau gros-bleu. Fallait-il sonner à la porte ; fallait-il frapper à la fenêtre ?... Son cerveau, alourdi par le Champagne, lui faisait cependant entrevoir dans les deux cas une victoire facile. En somme, avons-nous dit, cette dame ne semblait pas être une vertu farouche, et un sous-lieutenant jeune, bien campé, vigoureux et un peu lancé, avait des chances pour être parfaitement accueilli.

Tout à coup un bruit de chants et de rires monta dans la nuit. C'étaient ses cama-

rades qui riant, courant, et chantant à tue-tête, arrivaient au pas de charge devant la maison. Furieux, Destignac se précipita vers la grille pour la fermer, mais les camarades étaient déjà arrivés et commençaient un siège en règle. Folangin, des hussards, avait pris son stick comme une guitare et chantai.

À ta fenêtre,  
Daigne paraître...

Larmejane criait : « Cordon, s'il vous plaît ! » Les autres tiraient la grille ; Destignac s'arc-boutait de son mieux, en les suppliant de s'en aller. C'était un bruit épouvantable qui fut bientôt augmenté des aboiements de Pompon, si bien que la belle blonde parut enfin à la fenêtre, derrière le rideau bleu, dans un déshabillé des plus galants.

Mais tout à coup la silhouette du capitaine Tournecourt se profila menaçante comme la statue du Commandeur.

— Messieurs, dit-il d'une voix tonnante, je suis ici le major de la garnison ; je regrette que vous me forciez à vous en faire souvenir, en tenant une conduite indigne d'officiers français et d'hommes bien élevés. Je vous ordonne de rejoindre sur l'heure vos cantonnements respectifs. Allez, Messieurs !

Penards et confus, les sous-lieutenants s'esquivèrent, et Tournecourt se trouva seul devant la grille en face de la dame blonde restée à la fenêtre. Le capitaine était navré. Quel scandale ! Voilà donc à quoi avaient abouti ses leçons de morale. Si la dame portait plainte, le maire de Trou-sur-Galardon

émit capable de refuser à l'escadron le certificat de bien-vivre...

— Allons, se dit le capitaine, il n'y a pas à hésiter, je dois faire des excuses ; j'en ferai !

Et képi bas, le corps droit, ayant conscience de l'importance de l'acte qu'il accomplissait, Tournecourt se rapprocha de la fenêtre :

— Madame, dit-il en saluant avec une exquise courtoisie, je viens remplir un devoir bien pénible ; en ma qualité de chef de détachement, permettez-moi de vous offrir mes excuses les plus humbles au sujet du pénible incident qui vient d'avoir lieu. Mais, j'en suis sûr, Madame, vous ferez la part de la jeunesse, d'un moment d'entraînement, et vous pardonnerez à mes officiers cet oubli com-

plet des règles de la morale et de la galanterie.

La lune éclairait le visage du capitaine qui avait pris, tandis qu'il parlait, un caractère d'une étrange gravité. Il était vraiment très bien, avec ses cheveux noirs drus, sa belle prestance, et sa pose en même temps respectueuse et crâne.

— Capitaine, répondit la dame d'une voix douce, je ne comprends pas très bien ce que vous me racontez derrière la grille. Entrez donc, je vais vous ouvrir. Nous serons mieux pour causer.

---

Les excuses de Tournecourt furent probablement très longues, car il ne ressortit de la maisonnette qu'au petit jour ; derrière le rideau bleu, une femme blonde très décoiffée

envoyait au capitaine des baisers à pleines lèvres...

Et l'escadron détaché à Trou-sur-Galardon eut un excellent certificat de bien-vivre.

## UNE JOURNÉE À NICE



**N**EUUF HEURES. – On se lève « l'œil encore ébloui des batailles d'hier ». On endosse le veston de chambre, on se noue autour du cou un pudique foulard, et, coiffé de la petite calotte de soie, on va faire sa tournée d'inspection dans les corridors de l'hôtel. C'est l'heure où l'on rencontre des beautés effarouchées recouvertes seulement de quelque jupon de satin garni de dentelles et de ravissantes matinées blanches, roses,



crème, saumon, cuisse de nymphe émue, fraise écrasée, etc., etc. Où vont-elles ? Cela n'est pas votre affaire, et il serait même malséant de les dévisager avec obstination. Passez, sans paraître même les avoir vues, et contentez-vous de jouir au passage de ce déshabillé charmant, de ce désordre de la coiffure, de ce parfum âcre et pénétrant que répand autour d'elle une jolie femme qui était peut-être très aimée... il y a dix minutes.

---

Dix heures. – Rasé, bichonné, pomponné, le torse moulé dans le petit veston quadrillé, faites une apparition au salon de lecture de l'hôtel. Les femmes ne sont pas encore levées ; mais il est bien rare qu'il n'y ait pas, à cette heure-là, quelque ravissante

miss anglaise prenant sa leçon de piano sous l'œil hargneux de quelque gouvernante en lunettes. Faites du bruit en déployant votre journal avec fracas, donnez des distractions à la *young lady*, faites-lui manquer ses accords et prendre une déplorable leçon de piano. Surtout mettez en fureur la gouvernante. J'ai remarqué que lorsqu'on commence le matin par être très désagréable à une femme laide, cela porte la veine pour le restant de la journée.

---

Onze heures. – Ne pas oublier le verre de sherry-brandy ou de madère, au bar tenu par la belle Betzy. Le comptoir derrière lequel elle trône avec ses cheveux rutilants, dégageant bien la nuque, ses bras nus blancs comme du lait, et son bouquet de roses piqué

sur l'épaule gauche, est déjà pris d'assaut par toute la jeunesse flirtante. Tendez-lui carrément la main en entrant, comme un vieil ami, et puis gardez-vous de lui parler anglais. Elle ne vous comprendra pas très bien, mais ça la flattera, et cela vous distinguera de tous les imbéciles qui s'évertuent à lui parler avec un accent épouvantable la langue d'Alice Howard. En partant, ne payez pas. Outre que cela vous donne un petit cachet d'intimité, cela vous permettra de revenir quand il n'y aura personne.

---

Onze heures et demie. – Apparition triomphante sur la promenade des Anglais. Chapeau de paille, gants de peau de chien et stick. D'un pas lent et majestueux, promenez-vous depuis le Paillon jusqu'au

quai du Midi, sous le beau soleil tiède et dans le bon air du matin. Tandis qu'au loin, la mer moutonne gentiment avec des vagues qui ont l'air d'avoir été frisées au petit fer, passez une inspection consciencieuse des chaises qui commencent déjà à être très convenablement garnies de jolies femmes abritées sous de grandes ombrelles rouges, et lisant les journaux... d'hier. Si vous trouvez un bon coin avec un joli voisinage, installez-vous et *lérardez* jusqu'au déjeuner. Sinon, tâchez de rencontrer quelques petites amies, venues de Paris, et flânant par couples, tandis que leurs époux dorment encore, abrutis par la partie de la veille.

---

Midi. – Entrer au *London-House* et trouver immédiatement d'un regard – ce regard

qui caractérise les grands capitaines – la meilleure table du jardin. Il ne s'agit pas, bien entendu, de la table la mieux située, par rapport au soleil, ni servie par le meilleur maître d'hôtel. Vous êtes au-dessus de ces misères. Vous cherchez seulement le centre où il y aura le plus *d'œil* à faire. En général, éviter les tables dites des *petits ménages*, ils sont presque tous amoureux, et à Nice on n'emmène guère qu'une femme qui vous plaît.

Il y a bien Jane Chimay, Alice, Ravaschoff, etc., etc., qui ne demanderaient qu'à causer entre les huîtres et les œufs brouillés, mais il vous faut du nouveau. Voici une jolie tête brune, toute frisée, avec une raie sur le côté des cheveux à la Menken, et des yeux

plus grands que nature. On vous a dit que c'était une ministresse (?) du Pérou (??).

Le Pérou ! Voilà bien votre affaire.

---

Une heure, – Aller faire sa provision de cigares chez la petite marchande de tabac, au coin des arcades, et fourrager avec elle dans les boîtes, sous prétexte de trouver des *cazadores* qui craquent au doigt. Le *cazadores* trouvé, le faire craquer à son oreille en effleurant ses cheveux plaqués en virgule assassine. Puis se faire allumer son cigare par elle. Elle a un très joli petit mouvement de bras en tendant le petit papier enflammé. Elle allume parfois autrement, en mettant tout de suite le cigare dans sa bouche, mais il faut pour cela être tout à fait de ses intimes.

... À propos, si vous avez enlevé la minis-tresse du Pérou, vous ferez bien mieux de rentrer tout de suite à l'hôtel.

---

Deux heures. – Sauter en voiture, et en route pour le tir aux pigeons. Là, bien campé sur une hanche, le buste dégagé, la tête droite, faire des effets de torse en attendant le commandement : *Pull!* et émerveiller la galerie par la justesse de son tir. Si, par hasard, vous tirez comme une mazette – ce qui après tout est très possible et arrive à de fort honnêtes gens – avancez-vous vers miss Jenny Campbell, et dites-lui en roulant des yeux en boules de loto que sa présence vous émotionne tellement qu'il vous impossible de viser.

Et cependant vous êtes l'honneur du *Gun Club*, au bois de Boulogne.

---

Quatre heures, – Rentrer a l'hôtel et revêtir la jaquette bleue, le gilet blanc, et se coiffer du *Darly* pour aller faire en voiture son persil sur la promenade des Anglais. Comme on a les mains noires de poudre, se faire apporter de l'eau chaude par la petite bonne de service. À cette heure-là, l'hôtel étant généralement désert, impossible d'entendre les cris de la victime.

---

Cinq heures. – Visite chez cette excellente madame Clarke Springle dans sa villa de l'avenue Masséna, et là, boire des petites verres de frontignan et manger des sand-



wiches au caviar en flirtant avec les plus jolies filles du Nouveau-Continent. Il y a un gros palmier dans le petit salon derrière lequel on peut faire à deux une adorable dinette. Le canapé est très moelleux, et, soyez tranquille... personne ne viendra vous déranger. C'est dans les habitudes de la maison.

---

Six heures et demie. – Rentrer chez soi pour endosser l'habit noir, et avoir donné juste pour cette heure là rendez-vous à la petite fleuriste qui apportera le gardénia entouré de lycopodes, avec la queue artiste-ment enroulée dans du papier d'argent.

Risquer quelques plaisanteries apéritives à la blonde enfant tout en s'habillant. La laisser faire joujou avec vos menus objets de toilette, et même l'inonder de *chypre* de

Sandringham, sans essayer de lui persuader qu'elle sent la jeunesse et les fleurs naturelles, ce qui est préférable à tous les parfums du monde.

---

Sept heures, – Dîner au *Restaurant Français* avec Edwige qui a débarqué à cinq heures et que le hasard a placée au même étage que vous. La pauvre enfant arrive de Paris; elle est bien fatiguée. Menu réconfortant. Potage queue de bœuf, côtelette de homard créole, soufflé de lapereau aux truffes, caneton périgueux, salade russe, bombe Gangloff. Et du vin de Champagne tout le temps.

Quel est le numéro de ta chambre? – 37.  
– C'est toujours bon à savoir.

---

Neuf heures. – Aller fumer son cigare au cercle Masséna, et tailler un petit bac à une table sûre. On perd son argent, mais on peut se consoler en songeant qu'on l'eût perdu encore bien plus bêtement à Monte-Carlo. Au moins, on a économisé le voyage. À propos, ça manque joliment de femmes, au cercle. Si on filait bien vite au cirque.

---

Dix heures. – Entrer au cirque par les écuries, et là, engager avec Mademoiselle Fillis debout, et habillée en amazone, quelques aperçus de haute portée sur l'équitation en général et sur la haute école en particulier. Évidemment la méthode Boucher avait du bon, mais elle est brutale dans ses réactions, et la femme, avec sa finesse

d'attache, sa souplesse de torse, sa nervosité exquise!... Oui, Mademoiselle Fillis! Vous avez une nervosité exquise... Ah! c'est à vous d'entrer en scène? Vous allez voir comme je vais applaudir votre changement de pieds et vos pas de côté au galop.

---

Onze heures et demie, – Emmener deux Italiennes superbes rencontrées dans une loge du cirque. On va souper au Restaurant Français, Belles filles, ma foi, mais bêtes comme on ne l'est pas. Par exemple, de robustes appétits. Après quelques efforts infructueux pour éveiller dans leur imagination arriérée quelques idées lascives et de bon goût, régler l'addition et les abandonner lâchement à leur malheureux sort.

Quel est donc le numéro d'Edwige ? Ah !

27.

---

Deux heures du matin, – Devant le numéro 27.

– Madame Edwige ?

– Ce n'est pas ici. Je m'appelle Berthe.

– Sapristi, je me serai trompé. Je crois, en effet, que c'était 37.

– Entrez tout de même, si vous y tenez.

– Je ne vous dérange pas ?

– Au contraire.

## L'ANARCHISTE



(Dans un petit coupé arrêté au coin de la rue Scribe. Croix-Fabert et Lady Darlington.)

LADY DARLINGTON. – Eh bien, nous ne pouvons pas aller plus loin ?

Croix-Fabert. – C'est impossible. La rue est barrée par un cordon de sergents de ville.

Lady Darlington. – C'est agréable, moi qui me faisais une joie de voir ce meeting de ma voiture. Je ne puis vraiment pas des-

endre dans la foule pour être bousculée par la police comme une anarchiste.

Croix-Fabert. – C'est tout à fait impossible, mais je connais une petite porte par laquelle on pourrait entrer au café de la Guerre. Il y a au premier des cabinets qui donnent sur la place même, nous serions aux premières loges.

Lady Darlington, *indignée*. – Y pensez-vous ! Moi aller en tête-à-tête avec vous dans un cabinet particulier !

Croix-Fabert. – Eh bien ! ne sommes-nous pas en tête-à-tête dans ce coupé ?

Lady Darlington, – Ce n'est pas la même chose. Nous ne sommes pas isolés. La glace est ouverte.

Croix-Fabert. – Mais la fenêtre du cabinet aussi sera ouverte, et puisque vous serez tout le temps à la fenêtre...

Lady Darlington, *hésitante*. – Si vous me promettiez de ne pas abuser de la situation... de vous conduire en gentleman...

Croix-Fabert, *brusquant la situation*. – Mais oui, je promets tout ce que vous voudrez, mais descendons, sans cela on va renvoyer votre voiture.

(*Ils descendent.*)

Lady Darlington. – Tommy, vous pouvez rentrer. (*La voiture s'éloigne et Tommy paraît surpris.*)

Croix-Fabert. – Maintenant, il vous faut absolument prendre mon bras, si vous ne voulez pas que nous soyons séparés.



Lady Darlington. – En plein jour ! Ah ! mon cher, vous me faites faire des choses bien extraordinaires. Enfin, j'ai tant envie de voir ce meeting...

Croix-Fabert. – Serrez-vous bien contre moi, et surtout ne me lâchez pas.

Bras dessus, bras dessous, ils se lancent dans la foule. On a enlevé le bec de canne ouvrant la porte de l'entrée des cabinets. Il faut faire le grand tour par les boulevards. Sifflets, bousculades, remous de la foule, et, planant sur le tout, le cri des gardes de Paris revenant comme un refrain, « Circulez ! Circulez, Messieurs. » Elle est très émue, très énermée et a un peu peur. Enfin on atteint le café de la Guerre. Le maître d'hôtel s'empresse d'ouvrir la porte et les conduit d'un air très

fin à un petit cabinet tout tendu en soie pompadour.

Le maître d'hôtel. – Monsieur le vicomte, vous serez ici chez vous.

Lady Darlington, *très rouge*. – Mais pas du tout. Je ne suis pas ici chez monsieur !... Je veux simplement voir le meeting. Ouvrez la fenêtre.

Le maître d'hôtel, *conciliant et regardant Croix-Fabert*. – Il fait bien froid, et l'on verrait aussi bien en soulevant simplement les rideaux.

Lady Darlington. – Ouvrez la fenêtre toute grande.

Le maître d'hôtel, *obéissant*. – Voilà, Madame. Tenez, on embrasse d'ici toute la place de l'Opéra, Monsieur le vicomte prendra-t-il quelque chose ?

Lady Darlington. – Des sandwiches au caviar et du sherry-brandy. (*Exit le maître d'hôtel.*)

Lady Darlington, *rajustant sa coiffure devant la glace.* – Ah ! je ne suis pas fâchée d'être sortie de cette horrible foule, mais je dois dire que je me sentais appuyée sur un bras vigoureux. C'est très bon de se sentir bien protégée ?

Croix-Fabert, *se rapprochant.* – N'est-ce pas !... vous vous sentez bien protégée ?

Lady Darlington, *regardant autour d'elle.* – Alors, c'est cela qu'on appelle un cabinet particulier ? c'est drôle tous ces noms écrits sur la glace. Il vient ici des demoiselles, n'est-ce pas ?

Croix-Fabert. – Quelquefois... mais aussi des femmes du monde. On organise des pe-

tits dîners en cabinet ; cela se fait beaucoup... et puis aussi des amoureux... Vous avez une jolie taille, quand vous vous cambrez ainsi en arrière.

Lady Darlington. – Ah ! si vous me faites ces yeux-là, je me sauve. (*Elle va vers la fenêtre.*)

Le maître d'hôtel, – Voilà le sandwich et le sherry-brandy.

Croix-Fabert. – C'est bon. Ne revenez que quand on sonnera... (*Le maître d'hôtel s'incline d'un air de plus en plus fin.*)

Lady Darlington. – Venez donc vous accouder à côté de moi. Pas si près !

Croix-Fabert. – Dame ! la fenêtre est très étroite.

Lady Darlington, – Vous abusez. Voyons, expliquez-moi un peu. Qu'est-ce

que c'est que ces soldats à pied sur le terre-plein de la place ?

Croix-Fabert, – C'est un demi bataillon de la garde républicaine. Les hommes sont formés par peloton.

Lady Darlington. – Peloton ?

Croix-Fabert. – Ah ! vous dites cela très bien.

Lady Darlington, – Ce n'est pas difficile de dire : Peloton ! Peloton ! Peloton ! Et ces autres à cheval. Ce sont des gaillards superbes.

Croix-Fabert. – Encore des gardes républicains. Voyez-vous comme ils font bien ranger la foule, avec ce petit mouvement de pas de côté.

Lady Darlington. – C'est très drôle. Un seul cheval fait reculer cent personnes. Et

tous ces gens en paletot noir sur les marches de l'Opéra ?

Croix-Fabert. – Ce sont des sergents de ville. Cela remplace vos policemen. Ils sont commandés par ce petit monsieur que vous voyez tout galonné d'argent.

Lady Darlington. – C'est vilain ! On dirait un employé des pompes funèbres. J'aime mieux les militaires. Ainsi tenez, ce grand-là, avec ses épaulettes d'or, son grand casque, ses bottes brillantes. Il est superbe.

Croix-Fabert. – Prenez donc un verre de sherry-brandy.

Lady Darlington, *tout en buvant*. – C'est amusant tout ce grouillement de têtes humaines ! Ah ! voilà qu'on barre la rue Halévy. Quelle bousculade !

Croix-Fabert. – Cela s'appelle une charge (*se rapprochant*). Voyez-vous, dans la charge, l'aile marchante doit toujours céder à la pression du pivot.

Lady Darlington. – Mais, vous m'étouffez, il me semble que vous chargez trop.

Croix-Fabert. – Pardon... C'était instinctif; mais voyez-vous, il faut toujours avoir une connaissance approfondie de la force de l'ennemi avant la charge. Il faut savoir si l'on a à redouter de lui une attaque brutale ou une surprise.

Lady Darlington. – Alors tous ces gens bien mis sont des ouvriers sans travail ?

Croix-Fabert. – Je ne pense pas, ce sont, comme nous, de simples curieux, mais les

manifestants ne sont sans doute pas arrivés.  
Encore un peu de sherry-brandy ?

Lady Darlington, – Avec plaisir... Savez-vous que je m’amuse beaucoup ? Regardez ce cheval qui rue et ce gros bourgeois qui se sauve en perdant son chapeau. (*Elle rit aux éclats.*)

Croix-Fabert. – Avez-vous des jolies dents, mon Dieu !

Lady Darlington. – Vous trouvez ? Ah ! voilà le peloton qui marche vers le boulevard. Ça a l’air de devenir sérieux par là.

Croix-Fabert. – Le fait est qu’on crie beaucoup. Voyez si l’on ne dirait pas une véritable mer humaine. Elle gagne du terrain ; on envoie du renfort. Voilà une escouade de sergents de ville qui part au pas de course. Ça va chauffer.



Lady Darlington. – Il n'y a pas de danger?

Croix-Fabert. – Ici, aucun ! (*Se reprenant*) c'est-à-dire on n'est jamais sûr, mais avec moi, vous n'avez rien à craindre.

Lady Darlington, *se serrant contre lui*. – vous êtes très fort, n'est-ce pas ?

Croix-Fabert. – Vous m'avez vu au cirque Molier. D'un coup de poing j'abats un bœuf. Un peu de sherry pour vous donner du cœur.

Lady Darlington. – Merci ! C'est beau la force ! Entendez-vous les clameurs qui redoublent. Évidemment on se bat en face le café Napolitain.

Croix-Fabert. – Ça m'en a l'air. Bing ! Voilà la glace de la devanture cassée. Hardi les municipaux !

Lady Darlington. – Cela me fait plaisir de vous sentir près de moi. Sans vous, j'aurais une peur bleue.

Croix-Fabert, *passant son bras autour de sa taille*. – Vous m'avez dit que vous vous sentiez bien protégée.

Lady Darlington. – C'est vrai... je ne sais pas ce que j'éprouve... si ce sont ces émotions... ou bien le sherry brandy. Ces pauvres gens... Ils doivent être bien fatigués.

Croix-Fabert. – Vous êtes bonne, vous, très bonne. (*Il lui prend la main.*)

Lady Darlington, – Il y a des moments. Aujourd'hui, je me sens très bonne. Voilà la nuit qui arrive. Si vous sonnerez pour demander des bougies.

Croix-Fabert. – Gardez-vous en bien. Cela serait comme une lanterne magique, et l'on nous verrait du dehors.

Lady Darlington. – Vous avez raison, mais l'on n'y voit presque plus ici.

Croix-Fabert. – Bast ! Qu'importe. Comme votre main est douce !

Lady Darlington. – Vous autres Français, vous appelez cela, je crois, la peau sympathique.

Croix-Fabert, *s'animant*. – La peau, les cheveux, les dents, les yeux, ce parfum âcre et capiteux qui s'exhale de votre personne, tout est sympathique, tout !...

Lady Darlington. – Du calme, de grâce, tout le monde va nous regarder à cette fenêtre.

Croix-Fabert. – Pourquoi y rester ? Il commence à faire froid. Venez donc vous asseoir sur ce canapé.

Lady Darlington, *se débattant*. – Du tout ! Du tout ! Je suis venue pour voir le meeting. Non ! c'est absurde !

Tout en se débattant, lady Darlington, serrée de plus en plus près par Croix-Fabert, tombe sur le canapé ; à la hauteur des coussins, sa main rencontre le bouton de la sonnette électrique et machinalement s'y appuie.

Le maître d'hôtel, qui écoutait à la porte, entre brusquement, voit la dame renversée la main encore sur le bouton, et demande d'un ton quelque peu goguenard :

— Que désire Madame ?

— Un sergent de ville !

Cela dit d'un ton sec et décidé qui coupe court à l'entretien.

## LE DÎNER DE LA RAPIÈRE



**A**U CERCLE DES TRUFFES, on ne parlait plus que des dîners de la *Rapière*. Oh ! ces dîners ! il paraît que les membres fondateurs y trônaient comme de vrais pachas. Toutes les plus jolies femmes de Paris demandaient à en faire partie et venaient supplier à domicile pour avoir des invitations. C'est Folangin, le président de la salle d'armes, le fort tireur, l'arbitre choisi dans les questions délicates, qui avait eu l'idée.

Pour faire partie de la Rapière, il fallait avoir été au moins une fois sur le terrain, et amener une femme, amie, maîtresse ou camarade. Comme les menus étaient bons, les dîneurs très gais, et les femmes triées sur le volet, ces réunions mensuelles prirent bien vite une extension considérable, et ce fut à qui voudrait faire partie de la *Rapière*.

À la dernière réunion présidée par Folangin et sa maîtresse la belle Mireille, on s'était amusé comme des fous. Le vice-président Destignac avait organisé une certaine retraite aux flambeaux à travers le corridor du restaurant, avec extinction subite des feux qui avait amené les résultats les plus réjouissants. Et devant la grande cheminée du cercle, on donnait le soir des détails aux

vieux membres du comité qui écoutaient en souriant :

— Comment, vraiment, cela avait été aussi loin que cela ? Et cette Mireille ! On dit que c'est une superbe créature. Ah ! vous ne vous ennuyez pas, mes gaillards.

En écoutant ces joyeux récits, le petit Larmejane se désespérait.

— Ah ça, pourquoi ne faites-vous pas partie de la *Rapière*, lui demandait-on ?

— Moi, mais... je n'ai jamais eu de duel.

— Eh bien ! battez-vous. Ce n'est pas bien difficile d'avoir une affaire à Paris.

Au fait, pourquoi pas ? Puisque c'était le seul moyen d'assister à ce dîner, il fallait en passer par là – comme une médecine à avaler. – D'ailleurs, en choisissant bien son adversaire, peut-être pouvait-on s'en tirer avec



une égratignure. Bientôt, cela devint chez Larmejane une idée fixe. Partout, aux courses, au théâtre, au bois, il songeait à son duel. Dans les rues, il dévisageait les gens pour chercher une bonne physionomie d'adversaire sympathique, mais le temps passait, et le prochain dîner de la *Rapière* devait avoir lieu la semaine suivante. Aussi, ma foi, le soir de la répétition générale de la *Belle-Catherine* qui avait lieu dans la salle des fêtes du cercle, il prit un parti héroïque. Par déférence pour Folangin, président de la salle d'armes, on lui réservait toujours une bonne chaise de premier rang. À la surprise générale, Larmejane s'y installa bravement, malgré les observations qui lui étaient faites, se contentant de répondre qu'il n'admettait pas les privilèges.

Lorsque Folangin arriva, il pria poliment Larmejane de prendre une autre place, mais celui-ci lui répondit avec une extrême courtoisie que désirant absolument se battre avec lui, il ne trouvait pas de meilleur prétexte et qu'il le saisissait avec empressement.

— Et pourquoi voulez-vous avoir un duel avec moi ?

— Je ne saurais trouver un adversaire plus compétent.

— Ce n'est pas sérieux.

— Tellement sérieux que je vous donne ma parole de ne pas céder avant que nous n'avions échangé nos cartes.

— Allons ! c'est de la folie, reprit Folangin énervé. Voici ma carte, mais rendez-moi ma chaise.

— Avec plaisir, s'écria Larmejane enchanté. Enfin il avait son duel et pouvait immédiatement poser sa candidature à la *Raprière*. Cette idée dominait tellement ses préoccupations, que, pour un peu, il eût oublié de constituer des témoins. Enfin, il exposa son cas à ses amis Chameroy et Boisonfort qui éclatèrent de rire.

— Il n'y a pas de quoi fouetter un chat, dit Boisonfort, et puisque en somme, vous avez rendu le fauteuil, je me charge d'arranger l'affaire.

— Mais, sacrebleu ! ne faites pas cela. Tout serait à recommencer. Il me faut absolument mon duel, vous entendez, absolument ! Si mon plan échoue avec Folangin, j'essayerai avec un autre adversaire qui ne le vaudra pas. Je vous ordonne d'être intrai-

table et de n'accepter aucun arrangement. Je tiens à mon Folangin.

— Soit ! mais vous êtes un peu entêté. Enfin, nous ferons pour le mieux.

Folangin, une fois le calme revenu, avait deviné la raison qui avait motivé l'incartade de Larmejane, aussi avait-il recommandé à ses deux témoins, à Précý-Bussac et Tourne-court, d'être excessivement coulants, et, bien que représentant l'offensé, d'accepter toutes les conditions de la partie adverse. De leur côté, Boisonfort et Chameroy désiraient de tout cœur que la lutte fût aussi inoffensive que possible pour le débutant. On se décida donc pour un combat à l'épée, et au premier sang. On emmènerait un médecin complaisant qui arrêterait le combat à la première égratignure reçue par Larmejane en affir-

mant que cette blessure mettait l'adversaire dans l'impossibilité de continuer la lutte à égalité. Pour plus de sûreté, on prendrait des épées sans coquille, de manière à ce que Folangin pût blesser facilement la main, protégée par un simple gant de ville.

Les témoins de Folangin acceptèrent tout, consentirent à toutes les concessions, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde, persuadé qu'on avait organisé un véritable duel pour rire.

Le rendez-vous fut fixé dans la forêt de Saint-Germain. Il était, en effet, indispensable d'être à proximité d'un endroit comme le pavillon Henri IV, où l'on pût faire un bon déjeuner, et le lendemain, les deux adversaires, flanqués de leurs témoins et de cet excellent docteur, prenaient gaiement le che-

min de la forêt dans des landaus de la Compagnie.

On choisît une belle allée bien longue, bien droite, permettant de rompre indéfiniment, puis, tandis que Folangin et Larmejane enlevaient jaquette et gilet, Boisonfort prit Précy-Bussac dans un coin et jeta dans l'air une pièce, pour savoir, à pile ou face, qui aurait le choix du terrain et des armes.

Boisonfort fut favorisé. On choisit donc les épées de Larmejane, et on le plaça sur la meilleure partie du terrain de manière qu'il n'eût pas le soleil dans les yeux. Puis Boisonfort mit les deux adversaires en présence, croisa les épées de quelques centimètres, et prononça le sacramentel : « Allez, Messieurs ! »

Dès la première passe, il fut facile de voir que Larmejane n'avait qu'une connaissance très vague de l'escrime, il se tenait presque debout, le bras tendu en avant, la poitrine découverte, une vraie position de commençant. Cette circonstance ennuya beaucoup Folangin qui devint nerveux et très préoccupé. Que dirait-on si lui, le vieux tireur connu, le président de la salle d'armes, il s'en allait blesser grièvement ce jeune homme. Cette crainte lui enlevait la moitié de ses moyens, tandis qu'au contraire, Larmejane comptant sur la science et la générosité de l'escrimeur, était absolument calmé, et avançait, eu attendant tranquillement son égratignure.

Déjà, plusieurs fois, Folangin avait fait des feintes dans la ligne haute de façon à

obliger son adversaire à découvrir le poignet visé, mais Larmejane n'entendait rien à toutes ces finesses et avançait la poitrine découverte, avec son diable de bras en avant. Folangin essaya de battements pour déplacer la ligne, d'abord simples, puis suivis de dégagement, de une, deux. Rien. Larmejane continuait à n'offrir que la poitrine, mais le bras était absolument couvert.

À ce moment Folangin prit une pause en abaissant légèrement son épée, et Larmejane, avançant toujours, lui envoya son épée en plein corps. Les docteurs se précipitèrent mirent une ventouse, firent un premier pansement et ne purent dissimuler que la blessure était très grave.



Le pauvre Larmejane était désespéré et ne pouvait même pas comprendre comment l'accident était survenu.

— S'il lui arrivait un malheur, je ne m'en consolerais de ma vie ! s'écriait-il tout éploré, tandis qu'avec des ménagements infinis, on emportait Folangin dans une voiture.

## II

— Je connais mon devoir, se dit Larmejane ; plus de plaisirs, plus de banquets, plus de femmes, plus de dîners de la *Rapière* ! Je vais m'installer au chevet de mon ami, et je le sauverai.

Et, de fait, il vint chaque jour auprès du blessé. Il lui apportait des livres, des journaux, lui narrait les potins. Il lui soulevait

la tête pour le faire boire pendant les premiers temps de fièvre, aidant le docteur, surveillant les potions, bref, un dévouement admirable. La belle Mireille, qui se trouvait là aussi, paraissait tout attendrie de ces soins affectueux. Chaque jour elle, se rencontrait auprès du lit du malade avec ce modèle des amis, et, comme le malade ne devait pas causer, ils bavardaient à voix basse, réunis par une affection commune. Avec ses grands yeux bleus bordés de longs cils noirs, elle regardait tout étonnée la bonne figure de son partenaire. C'est si rare les hommes qui ont réellement du cœur ! Souvent, dans les mille soins à donner au blessé, leurs mains se contraient, leurs corps se frôlaient en se penchant vers l'oreiller, et Larmejane tout frissonnant se sentait grisé par le parfum capi-

teux que la belle créature répandait autour d'elle. Peu à peu Larmejane en était arrivé à trouver un immense plaisir à ces visites quotidiennes. Peut-être éprouvait-il la satisfaction du devoir accompli, mais il fut obligé de s'avouer que la présence de la belle Mireille entraînait pour une forte part dans la douceur de cette sensation. Chaque jour, il se trouvait un peu plus amoureux.

Un soir, il fut étonné de ne pas trouver Mireille.

— Eh bien oui, dit Folangin qui commençait à se remettre un peu, je lui ai permis d'aller à ce fameux dîner de la *Rapière* auquel vous teniez tant à assister, et qui m'a valu ce joli coup d'épée.

— Ah, c'est ce soir ?

— Parfaitement. Le vice-président Destignac m'a écrit une lettre suppliante en me disant que la fête serait manquée si, à défaut du président, il n'y avait pas au moins la présidente. La pauvre enfant n'a pas eu la vie très gaie depuis huit jours : bref j'ai cédé. D'ailleurs j'ai en Mireille la confiance la plus absolue.

— Et vous avez bien raison, repartit Larnejane très troublé.

De fait la soirée lui parut d'une longueur interminable, et pour le coup il sentit bien que son ardeur à soigner Folangin avait en somme une source assez discutable. Le lendemain Mireille était revenue et racontait par le menu tous les détails du dîner. Jamais on ne s'était tant divertì, grâce à la gaieté endiablée du vice-président. Ah ce Destignac !

Quel gaillard ! Quel boute-en-train ! Il y avait eu réception de candidats avec épreuves terribles et examens insensés. Elle ne tarissait pas en éloges sur Destignac et riait en montrant ses belles dents.

— Allons ! je suis bien aise de voir que tu t'es amusée.

On reprit la bonne vie à trois ; Folangin, grâce aux soins dont il était entouré, se rétablissant rapidement, Larmejane devenant tout triste à l'idée que bientôt il n'aurait plus de prétexte pour voir chaque jour Mireille. D'ailleurs, elle-même commençait à venir moins régulièrement. Il n'y avait plus péril en la demeure et, de ce beau temps-là, comme disait Folangin, elle avait bien raison de prendre un peu l'air.

Un soir que le blessé s'était assoupi et que Mireille était là, Lamerjane lui prit les deux mains et, ma foi, il lui dit tout ce qu'il avait sur le cœur; comment, malgré lui, il était peu à peu devenu amoureux, combien il se sentait désespéré à l'idée que bientôt il ne la verrait plus...

— Pourquoi cela? lui dit Mireille à voix basse et en le regardant bien en face; quand nous ne pourrons plus nous voir ici, eh bien c'est moi qui irai chez vous.

— Quand? s'écria Larmejeane radieux.

— Eh bien... un de ces jours... nous verrons. Et il y eut un long baiser échangé tandis que le brave Folangin dormait du sommeil du juste. On continua à chuchoter tout près, tout près, lèvre contre lèvre.

— Tu es bête de ne pas m'avoir dit cela plus tôt. Que de bon temps nous avons perdu !

— Dame, ce que je fais n'est pas très correct ; j'ai déjà donné un coup d'épée à Folangin, maintenant j'essaye de lui prendre sa maîtresse. Et puis, je te croyais très éprise de lui.

— Je l'aime beaucoup, mais c'est une vieille liaison. Il y a près de deux ans que nous sommes ensemble.

— Ah ! le fait est que deux ans... Si tu savais comme tu es jolie.

— Tu trouves ?...

Les deux amoureux se tenaient étroitement enlacés, la belle Mireille ayant laissé reposer sa tête sur le cou de Larmejane dont le cœur battait à tout rompre, quand tout

à coup elle poussa un cri, Folangin réveillé s'était dressé sur son lit et montrait la porte.

— Allez-vous en tous les deux ! s'écriait-il exaspéré. C'était donc là la raison des soins prodigués, un prétexte à rendez-vous chez moi ? C'est à dégoûter à tout jamais de l'amitié et de l'amour. Vous, Madame, je ne vous reverrai jamais ; mais, quant à monsieur, aussitôt que je serai rétabli je compte le retrouver sur un autre terrain, et cette fois, s'il en revient, ce dont je doute, il aura tous les droits possibles pour faire partie des dîners de la *Rapière*.

### III

Huit jours après, Folangin était sur pied et avait une nouvelle entrevue avec ses amis



Précy-Bussac et Tournecourt. Il ne s'agissait plus d'un duel pour rire, mais d'une lutte des plus sérieuses. Larmejane s'était indignement moqué de lui, et cette fois il se promettait de l'embrocher sans la moindre pitié.

— Écoutez bien mes conditions, disait-il à ses amis : comme je suis l'offensé, je choisis l'épée bien entendu, mais cette fois le duel ne sera pas au premier sang. Le combat devra continuer jusqu'à ce qu'il y en ait un des deux par terre, et, tant que le blessé aura la force de tenir une épée, la lutte devra durer sans que les médecins aient à intervenir. Les épées avec coquille, et le torse nu jusqu'à la ceinture !

— Mais c'est de la férocité !

— C'est simplement de la justice !

Et, tout vibrant encore d'indignation, il raconta à ses amis la scène à laquelle il avait assisté. N'était-ce pas une infamie de venir lui voler Mireille, Mireille qui vivait avec lui depuis deux ans, qu'il respectait comme sa femme, qui ne l'avait jamais trompé, Mireille cette perle, ce modèle des maîtresses...

Tandis qu'il parlait, Tournecourt paraissait très embarrassé. Il frisait sa moustache comme s'il eût eu quelque chose sur le cœur de très difficile à avouer.

— Alors, dit-il, en fixant son ami, ce n'est pas par rancune de la première rencontre que tu veux un nouveau duel avec Larmejane.

— Du tout. C'était oublié et pardonné. Je veux me battre avec lui parce qu'il a indignement trahi les devoirs de l'amitié en cher-

chant à me prendre Mireille. N'est-ce pas un motif suffisant ?

— Eh bien, mon cher ami, si c'est réellement la raison, ce duel est inutile et tu aurais bien tort de te battre pour cette fille. Depuis le dernier dîner de la *Rapière*, elle est notoirement la maîtresse de Destignac.

— Tout le monde sait cela, appuya Précy-Bussac.

Un moment étourdi par cette nouvelle inattendue, Folangin se secoua comme s'il eût reçu une douche d'eau froide... Larmejane, Destignac, et qui sait, peut-être bien d'autres... Quand une femme n'est plus qu'une fille, ou s'arrête-t-elle?... Et pour elle un galant homme irait croiser le fer, et lui faire cette réclame ! Ce serait vraiment trop bête.

— Messieurs, dit Folangin, me voilà guéri et bien guéri. Ce duel n'a plus de raison d'être, et vous pouvez annoncer de ma part à mes collègues Larmejane et Destignac, que j'aurai le plus grand plaisir à les retrouver au prochain dîner de la *Rapière*.

## LE SOMMEIL D'ENDYMION



TOUTES LES FOIS que son service le lui permettait, le lieutenant Larmejane, en garnison à Saint-Germain, ne manquait jamais de prendre le train de midi trente le lundi matin. Non seulement ce train était semi-direct, mais encore il avait la spécialité de ramener à Paris toutes les belles petites ayant passé la journée et la nuit du dimanche avec quelque officier de leur choix.

Elles arrivaient toutes, qui en boggys, qui en charrettes, qui en simple fiacre, un peu pâles, coiffées à la diable, les yeux prodigieusement cernés, et portant à la main un petit sac dans lequel était enveloppé la boîte à poudre de riz et la chemise de soie révélatrice. Il y avait à la gare de tendres adieux échangés, de bons baisers donnés sur les lèvres avec un triomphant mépris du qu'en-dira-t-on, une dernière étreinte pleine de souvenirs et d'aveux reconnaissants, puis l'on se séparait; les petites femmes montaient en wagon et messieurs les officiers retournaient à leur besogne militaire.

Très joli garçon, très débrouillard, Larrojane choisissait bien son compartiment, laissant voir son billet bleu et blanc, pour leur prouver qu'il était un camarade, puis

engageait avec la belle enfant une conversation qui se prolongeait jusqu'à l'arrivée en gare, et très souvent beaucoup plus loin. Dans les bonnes années, cela rapportait en moyenne une cinquantaine de conquêtes, y compris le temps de la morte saison. Une seule clause restrictive à cette effervescence juvénile : il est loyalement convenu qu'on doit respecter toute femme accompagnée par un ami, et n'entamer les hostilités qu'avec la certitude absolue du gibier auquel on a à faire – cela pour éviter les fâcheuses méprises avec les femmes mariées du cadre.

Un de ces derniers lundi, notre Larmejane, tout en se promenant sur le quai d'embarquement, passait une inspection minutieuse de chaque wagon. Il y avait bien, en tête, du train une petite blonde qui était drô-

lette, mais elle souriait à l'avance, et c'était désespérément facile. Dans le wagon suivant, il y avait une très jolie fille, mais qui vraiment paraissait trop fatiguée ; elle sommeillait dans son coin, tout emmitouflée dans sa fourrure, le nez mince ; les traits tirés... Ah ! le service avait dû être rude et la pauvre enfant était si fourbue qu'on eût été mal venu de lui faire la cour. Enfin, tout a fait dans le dernier wagon, il y avait une brune très élégante avec sa capote de velours, son manteau de loutre et sa robe de voyage en cheviot bleu-roi.

— Voilà mon affaire ! pensa Larmejane.

Il sauta dans le wagon, s'installa effrontément juste en face de la jolie brune et plaça dans le filet, son stick à côté de l'en-tout-cas de la voyageuse ; puis, d'après sa manœuvre



habituelle, il déploya son journal et se mit à regarder par-dessus, ce qu'il appelait l'*œil en barbette*. À vrai dire, l'œil en barbette ne réussit pas du tout; la dame, un peu étonnée d'abord de cette persistance, se tourna du côté de la glace et fixa obstinément ses yeux sur une affiche représentant un lapin visé par un chasseur et criant : « Grâce, car j'ai un guide Machin ! »

— Tiens ! tiens ! pensa Larmejane habitué à plus de succès, serais-je en présence d'une femme sérieuse ? Diable ! il s'agit de ne pas faire un impair, car dans ce petit Saint-Germain tout se sait.

Et, par-dessus son journal, il se mit à la détailler depuis la plume du chapeau jusqu'à la pointe des bottines posées sur la boule d'eau chaude. Pas de maquillage, les lèvres

très rouges mais d'un rouge bien naturel; aux oreilles deux perles noires très simples; gants de peau de Suède disparaissant à moitié dans le manchon qui exhalait une douce odeur de fourrure et d'iris. La robe cheviot garnie d'un large galon noir, bref, un ensemble de tenue très ajusté, très frais, ne sentant en rien le négligé de la femme ayant passé la nuit en dehors de chez elle. D'ailleurs, pas de petit sac...

Il en était là de ses réflexions lorsque son camarade Destignac arriva, essoufflé comme toujours et prenant le train à la dernière minute. Il aperçut Larmejane, entra dans le wagon comme un ouragan, et allait serrer la main de son ami lorsqu'il vit la femme assise en face de lui. Très contrarié de son indiscretion, il allait se retirer; mais à ce

moment le coup de sifflet retentit et le train se mit en marche. Il passa devant le couple en saluant respectueusement, se plaça très loin dans le coin opposé, et, en garçon bien élevé, se plongea dans la lecture de son journal pour gêner le moins possible un tête-à-tête.

Quant à Larmejane, le résultat de son inspection l'avait beaucoup refroidi. Il lança un dernier regard qui ne rencontra pas celui de sa voisine, et comme c'était un philosophe doublé d'un officier un peu fatigué, il s'accota dans son coin dans une position agréable et très décidé à ne plus songer à l'inconnue. Destignac lisait avec frénésie ; la dame avait l'air de poursuivre un rêve intérieur. Le rythme cadencé produit par le bruit des roues chantait une chanson ber-

ceuse ; Larmejane se sentit envahi par une douce somnolence à laquelle il se laissa aller avec une béatitude indéfinissable. C'était, d'ailleurs, le meilleur moyen d'échapper à la tentation. Bien tôt, les yeux mi-clos et alourdis par le sommeil, il n'aperçut plus la dame que comme dans un rêve, et, chose bizarre, comme on rêve souvent ce qu'on désire, il lui sembla vaguement que sa voisine le fixait avec un drôle de sourire. Évidemment il rêvait ; on n'était pas arrivé au bas du Peck que notre officier était complètement endormi.

Ce n'était pas un rêve ! L'inconnue regardai bel et bien en souriant le beau Larmejane, jouissant de l'impunité qui lui était assurée par le sommeil de l'un et la lecture de l'autre. À son tour, elle détaillait son voisin depuis la pointe des bottes jusqu'aux crocs

de la fine moustache. Elle regardait avec un plaisir infini cette tête ronde, ces cheveux coiffés sans raie, ces sourcils arqués, ces yeux dont les longs cils formaient une ombre sur ces joues éclatantes de santé. Et quel cou ferme et bien musclé, et quelle carrure d'épaule, quelle main fine et aristocratique ! C'était le type achevé de l'officier nouvelle école, en même temps vigoureux et élégant. Qui sait, peut-être regrettait-elle de n'avoir pas encouragé davantage ses assiduités, et de l'avoir laissé dormir ?... Mais, d'un autre côté, s'il ne dormait pas, elle ne pourrait ainsi le contempler à loisir.

De son côté, Destignac avait assisté avec un profond mépris au sommeil graduel de son ami.

— Évidemment, pensait-il, c'est une vieille liaison. Voici là-haut dans le filet, le stick de Larmejane avec l'en-tout-cas. Il est arrivé avec elle, mais il en est à cette période d'intimité où l'on ne se gêne plus l'un pour l'autre. La voilà bien la satiété ! La voilà ! Dormir en face d'une aussi jolie créature ! Quel sacrilège, et quel dommage qu'elle soit la maîtresse d'un camarade. Comme je causerais, moi, comme je ferais feu de toutes pièces !

Tout en philosophant sur la situation, et tout en regrettant que la confraternité d'armes l'obligeât à ne pas marcher sur les plates-bandes d'un camarade, Destignac guignait de l'œil tous les mouvements de l'inconnue, qui, ne se croyant pas observée, avait commencé, contre le sommeil de Lar-

mejane, un siège en règle. C'était intéressant et gracieux au possible. D'abord, elle commença par rapprocher sur la boule sa bottine de la botte de l'officier, graduellement, par de petits bonds successifs et imperceptibles, jusqu'à ce que le chevreau mordoré vînt effleurer la grosse semelle.

— Pardon ! mon colonel, balbutia Larmejane sans ouvrir les yeux et en éloignant son pied sur la boule.

La jeune femme ne se découragea pas ; elle fit grincer le couvercle d'or de sa boîte à poudre de riz, elle froissa des journaux, elle éternua même avec le plus de fracas possible.

— Dieu vous bénisse ! murmura encore Larmejane. Mais il avait, décidément, le sommeil bien dur, ou la conscience bien nette, car ces divers bruits n'arrivèrent pas à le ra-

mener dans la vie réelle. En même temps, la voyageuse jetait un coup d'œil inquisiteur du côté de Destignac, mais le trouvant plongé dans sa lecture, elle continua la série de ses expériences. Avec son journal, elle fabriqua de petites boulettes en papier auxquelles elle fit décrire des paraboles savantes, mais, faute d'avoir suffisamment étudié la balistique, les boulettes n'arrivaient jamais sur le point visé, c'est-à-dire sur le nez du dormeur. Destignac s'amusait comme un fou, mais la familiarité même de ces essais le rendaient encore plus certain de l'ancienneté de la liaison.

— Elle est adorable, cette petite femme-là ! Quel veinard que ce Larmejane, et quels bons moments il doit passer avec une pareille espiègle !



Cependant le train marchait. On était arrivé sur le pont d'Asnières sans que l'officier eût donné signe de vie. Alors, ma foi, la petite femme risqua le tout pour le tout. Un peu émue, avec un léger battement de cœur, elle avança en tremblant son éventail tout près du menton de l'officier, et, après mille hésitations, elle lui fit, avec les plumes noires, une molle caresse. Larmejane gratta du bout de son gant le chatouillement produit comme s'il eût voulu chasser une mouche importune, mais il ne se réveilla pas.

— Pas aimable, l'ami Larmejane, pensa Destignac. Il est évidemment réveillé, mais il boude et ne veut pas causer. C'est son droit, mais à sa place je craindrai les représailles.

On arrivait à la dernière station. Cette fois, la voyageuse énervée, se leva pour saisir

son en-tout-cas et le laissa, comme par maladresse, retomber sur la tête de Larmejane. Pour le coup, ce dernier ouvrit les yeux. Il jeta un regard connaisseur sur la voie, et voyant qu'on arrivait à Paris, il se réveilla tout à fait. Il se frotta les yeux, tira ses manchettes, redonna un pli à sa moustache, et, rentrant dans la réalité, il regarda sa voisine, qui avait repris une tenue correcte et un peu maussade.

— Allons ! se dit Destignac, ils vont avoir une explication désagréable. La petite femme a l'air absolument grincheux, et pour cause. C'est le moment de m'esquiver.

Au moment où l'on arrivait en gare, et sans attendre l'arrêt complet du train, il sauta sur le quai, et vit Larmejane qui offrait sa main à la jeune voyageuse pour descendre

du wagon ; mais tandis qu'en camarade bien appris, il continuait sa route sans se retourner, il fut rejoint par l'officier qui lui criait :

— Destignac ! Destignac ! Ah ! ça, tu pourrais bien m'attendre !

— Comment, tu es seul !

— Tu le vois bien.

— Mais qu'as-tu fait de la dame qui était avec toi ?

— Je ne la connais pas. Je l'ai aidée à descendre de wagon, puis je lui ai tiré un grand coup de chapeau, et ne m'en suis plus occupé.

— Sapristi, si j'avais su ! Et moi qui l'ai respectée précisément parce que je la croyais sous ton chaperonnage.

— Console-toi, tu eusses commis une imprudence et voilà tout. J'ai bien vu tout

de suite que c'était une femme absolument comme il faut, avec laquelle il n'y avait rien à faire. C'est même pour cela que je me suis endormi.

— Eh bien ! mon pauvre ami, ton sommeil t'a fait perdre une occasion superbe. Cette femme-là ne demandait qu'à causer avec toi.

Et il lui raconta minutieusement, phase par phase, tous les efforts tentés par la voyageuse pour le tirer de son gros sommeil de soudard, le pied rapproché, le bruit des journaux, les boulettes de papier, le chatouillement de l'éventail, et la chute préméditée de l'en-tout-cas.

— Comment s'écria Larmejane, elle a essayé tout cela, et tu ne m'en as pas prévenu.

— À quoi bon ! Puisque je vous croyais ensemble, tu avais bien le temps de la rattraper, et j'ai cru que tu préférerais dormir.

— Au diable ! Tâchons au moins de la retrouver, s'écria Larmejane.

Et il s'élança dans la salle des pas-perdus, mais ce fut en vain. L'inconnue avait disparu.

## L'ŒIL À LA MER



**I**L Y A DES GENS qui vous recommandent d'emporter aux bains de mer des parasols, des vestons de flanelle, des costumes chauds, un habit noir, etc., etc. Ce qu'il vous faut surtout à la mer, c'est un bon œil, un œil tendre, ardent, doux velouté, dans lequel on puisse lire, comme un livre ouvert, toute la gamme de la passion que vous éprouvez... ou même que vous n'éprouvez pas.

Que ferait-on, en effet, sur toutes ces plages, et comment tuerait-on la journée, de dix heures du matin à minuit; que ferait-on sur les planches; que deviendrait-on aux courses ou à la potinière, aux soirées du casino, si l'on n'avait pas les ressources inépuisables de l'œil?

Nous croyons donc être utile à l'humanité en général et à nos lecteurs en particulier, en publiant une étude consciencieuse sur l'*œil* à la mer, et sur la manière de s'en servir suivant les circonstances et suivant l'objectif visé.

ŒIL NOIR. — ŒIL BLEU. — Et d'abord, avez-vous l'œil bleu, ou l'œil noir?

L'œil bleu frangé de cils noirs est généralement très apprécié, mais l'œil noir n'est pas à dédaigner. En général, avec l'œil bleu,

il faut plutôt chercher la douceur, l'extase et commencer par promettre le ciel, même s'il ne s'agissait que du ciel de lit. Il faut qu'on lise dans l'œil bleu les aspirations vagues, les abnégations sublimes, les renoncements gigantesques, la poésie navrée... et bien d'autres choses encore. L'œil noir doit traduire la passion chaude, les désirs fous, la domination virile, l'énergie indomptable, les jalousies féroces, les propositions sataniques... et aussi bien d'autres choses encore. L'œil noir et l'œil bleu conduisent également à Cythère par des voies différentes, mais qu'importe si l'on arrive, et même, en y réfléchissant bien, qu'importe si l'on n'arrive pas. Il y a toujours eu pour l'œil un excellent entraînement.



Comme ces coureurs qui font la course à pied sans espoir de gagner le prix, et simplement pour se mettre en état de le gagner un jour, de même, il faut sans cesse faire de l'œil et égayer sa puissance fascinatrice, même sur les objets qui en valent le moins la peine.

#### SUR LA PLAGE

Avant tout, se munir d'un ami complaisant qui donne une contenance. En se plaçant dans une certaine position, on peut s'arrêter et contempler l'objet aimé, tout en ayant l'air d'avoir avec le repoussoir une conversation animée qui a nécessité ce temps d'arrêt.

Donc, vous arrivez sur les planches bras dessus, bras dessous avec votre ami, et immédiatement, de ce regard circulaire qui ca-

ractérise les grands généraux et embrasse de vastes horizons, vous fouillez le terrain. Alléluia ! assise près du kiosque de la marchande de journaux, il y a là une jolie femme, une très jolie femme.

D'après sa toilette, sa coiffure, son maquillage, la couleur de ses lèvres, sa pose, son attitude, vous avez bien vite deviné si vous avez affaire à une femme du monde ou à une demi-mondaine. On se trompe à chaque instant, mais cela n'a qu'une importance relative.

Si c'est une femme du monde, promenez-vous devant elle en causant très sérieusement avec votre ami, puis, au moment précis où vous passez, levez les yeux comme par hasard, et en élevant brusquement les sourcils, simulez un profond éton-

nement, comme si vous reconnaissiez ce visage déjà vu quelque part. Qu'on sente, en un mot, que vous avez éprouvé un choc – étonnement ou admiration. – À dix pas se retourner légèrement, mais continuer sa route comme un gentleman bien élevé qui ne veut pas être compromettant. Au deuxième tour, esquisser cette fois non plus l'étonnement, mais l'admiration la plus vive par une dilatation rapide et instantanée de la prunelle. Le visage restant très sérieux. Au troisième tour, installer l'ami le dos tourné à la dame, et commencer une histoire entremêlée de regards longs, longs, longs, envoyés par-dessus l'épaule de l'ami.

N. B. – Recommencer ce manège pendant plusieurs jours et plusieurs fois par jour.

Si c'est une demi-mondaine, en passant devant elle pousser le coude de son ami en clignant de l'œil d'une façon significative, puis, en s'éloignant, lui expliquer son admiration par une pantomime vive et imagée, facile à comprendre de loin et donnant une idée exacte de la sveltesse élégante ou des adorables rondeurs de la dame.

Au deuxième tour la regarder bien carrément avec des yeux *brillants de convoitise* (expression reçue) et esquisser en même temps, pour souligner le regard, une risette engageante.

Au troisième tour... ma foi au troisième tour, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se diriger droit sur elle en lui demandant la permission de lui présenter le pauvre ami qui n'en peut mais. L'ami vous rendra ensuite

le même service. Ça peut prendre comme ça peut ne pas prendre.

## AU RESTAURANT

Bien entendu, vous arrivez sur la terrasse assez tard pour qu'il y ait pas mal de tables occupées et vous faites un choix d'une table bien placée. Là, l'ami est moins nécessaire. Au contraire, il pourrait parfois vous distraire ou masquer. À table, il vaut mieux être tout à l'œil.

FEMME DU MONDE. – Avant de vous asseoir, un regard significatif, incisif et brûlant. Qu'elle comprenne bien que vous choisissiez cette table absolument en son honneur. Au potage, regard admiratif; au poisson, regard suppliant; au rôti, regard long, long, long; au légume, perdu dans la contemplation de

l'objet aimé, vous en oubliez de manger, et, quand le maître d'hôtel vous parle, vous paraissez sortir d'un rêve. Au dessert, levez les yeux au ciel avec un hochement de tête qui signifie : j'en suis fou, littéralement fou. Au café, un regard pour la supplier de ne pas encore s'en aller. Quand elle se lève, un regard navré. Jeter sa serviette et la suivre en oubliant tout, le café, le kummel, le cigare et l'addition.

DEMI-MONDAINE. En s'asseyant, la regarder avec une satisfaction profonde et faire en connaisseur une petite moue qui signifie : Diable, la jolie fille ! Suivre attentivement tous ses mouvements, comme si l'on était sous le charme. Demander un vin cher dans un panier, s'en verser un verre avec précaution, et en élevant le verre à hauteur de l'œil,

avoir l'air sans affectation de boire à sa santé, en passant sur ses lèvres une langue gourmande. Au dessert, tirer son porte-carte. Demander, d'un hochement de tête interrogatif, la permission d'écrire. Et envoyer par le maître d'hôtel sa carte, avec quelque chose de très spirituel et en même temps de très... entraînant. Mais, me direz-vous, s'il y a un monsieur ? Alors c'est encore bien plus amusant, parce qu'il y a plus de précautions à prendre et de ruses à employer. Dans ce cas, après avoir montré de loin la carte écrite, remplacer l'envoi direct par l'envoi indirect, par projectile, ou tout autre moyen. Si la table est assez près, on peut écrire sur la nappe en *italiques* avec des petits bouts d'allumettes juxtaposés, etc., etc.

FEMME DU MONDE. – S'arranger pour faire partie du groupe voisin de celui où elle est assise. Se servir de la lorgnette pour l'admirer, mais détourner immédiatement la lorgnette dans la direction du champ de course dès qu'elle paraît s'en apercevoir. Recommencer ce manège aussi souvent que possible en se laissant chaque fois prendre en faute. Demander ostensiblement qui elle est aux personnes qui vous entourent en l'indiquant du regard. Ne vous occupez ni des jockeys, ni des courses, ni du starter, ne voyez qu'elle. Répondez distraitement aux personnes qui vous parlent, en continuant à la regarder. Si elle se promène, manœuvrez de manière à la croiser de très près, en levant brusquement sur elle un regard incendiaire, le regard qui « perce jusqu'au cœur » (très



difficile). Au départ, arrangez-vous pour la voir monter en voiture, et suivez-la du regard aussi longtemps que possible, alors qu'elle disparaît au grand trot dans la poussière.

DEMI-MONDAINE. – Apporter carrément une chaise à sa droite ou à sa gauche et monter dessus. Paraître avoir de bons « tuyaux ». Confier des liasses de billets de banque à un ami qui vous en rapporte le double, et fermer le tout dans un gros portefeuille sans compter.

Murmurer, en regardant la belle d'une manière aimable : « Ah ! j'ai toutes les chances aujourd'hui. » Prêter son programme, donner quelques conseils, et l'emmener triomphalement boire un verre de vin de Champagne au buffet. Tout cela

demande à être fait très vite, et d'un air très bonhomme, comme un monsieur qui n'attache aux choses que l'importance qu'elles méritent, et qui est aussi blasé sur l'argent que sur les femmes.

### AUX PETITS CHEVAUX

FEMME DU MONDE. – Placez-vous bien en face d'elle, et obligez-la à s'apercevoir de votre présence par votre insistance à la fixer. Ce premier résultat obtenu, un temps d'arrêt. Recommencer le même manège en s'intéressant follement au cheval qu'elle a pris. Soutenir *mordicus* que ce cheval a gagné, même lorsque la contestation n'est pas possible. Cela l'obligera à vous regarder avec un certain intérêt. Lui passer sa monnaie, lui tendre les petits cartons qu'elle désire, lui

rendre une foule de services indirects. Lancer tout haut en la regardant des bouts de phrases qui lui font plaisir ; par exemple, si elle a pris le 8 ; « Ah ! ah ! le 8 va bien ; court-il assez vite ». Il est bon... il est même très bon ! Il gagnera comme il veut. Ah ! il passe ! Quel dommage ! »

Prendre un air désespéré, et affirmer qu'il s'en est fallu de bien peu.

DEMI-MONDAINE. — Là, il n'y a pas d'avantage à être en face ; il vaut mieux, par une manœuvre savante, arriver à être près, tout près, accoté coude à coude sur la balustrade en bois. Commencer par regarder par-dessus son épaule les numéros que la belle a pris. Elle voudra savoir quel est ce monsieur si curieux, et vous regardera à son tour. Premier engagement.

Pendant la course, commencez les plaisanteries assez haut pour être entendu d'elle. Phrases à double entente, sous-entendus malins, remarques facétieuses sur les types étranges qui entourent le jeu. Tâchez de la faire rire, et en riant, il est probable qu'elle vous regardera de nouveau. Deuxième engagement.

La glace ainsi brisée, commencer par faire un peu de coude, gentiment, mollement, sans brusquerie, et, à chaque nouvelle poussée imperceptible, prendre l'aspect heureux d'un chat qui ronronne après s'être frotté contre quelque chose d'agréable. (Expression de physionomie à travailler chez soi.)

Pour peu qu'elle y réponde, vous voilà fixé et heureux.

## LA SAINT-SYLVESTRE DU GÉNÉRAL



**L**E GÉNÉRAL BARON Bourgachard avait eu une bonne pensée. Ces jours derniers, après avoir pris son mazagran corrigé par l'adjonction de quelques verres de *fine*, il avait songé avec l'attendrissement, résultat d'une bonne digestion, que l'armée était une grande famille – la seule famille, hélas ! pour beaucoup d'officiers – et il s'était dit qu'en sa qualité de général commandant la brigade

de Dampierre-sur-Yvèle, il était, bien que vieux garçon, un peu père de famille.

Or, quel était le devoir d'un bon père de famille à la fin de l'année? Ne devait-il pas réunir tous ses enfants le soir du 31 décembre? Quand minuit sonnerait, Perdriol, le vieil ordonnance, apporterait le punch flambant, et Bourgachard, d'une voix émue, porterait un toast au bonheur et à la prospérité de tous ces gaillards moustachus qui composaient le cadre merveilleux de cette merveilleuse famille-brigade. Lui aussi, il recevrait leurs vœux pour 1885; il y aurait poignées de main, discours, effusions cordiales; tous les petits griefs de l'année seraient oubliés dans une chaude étreinte, et les vieux officiers garçons commenceraient gaiement

l'année, en oubliant pour un soir la tristesse de leur foyer désert.

Ce projet lui souriait beaucoup. Il était conforme à toutes ses traditions sur la camaraderie et la fraternité d'armes, traditions qui tendent chaque jour à disparaître parce qu'on n'entretient pas le feu sacré. Lui, il entretiendrait le feu sacré comme les antiques Vestales. Par une association d'idées bien naturelle, ce mot « d'antique Vestale » l'amena à penser à Coralie. Coralie, une vieille amie qui l'avait suivie fidèlement de Pontivy à Mostaganem, de Mostaganem à Biskhra, de Biskhra à Carcassonne, de Carcassonne à Sidi-bel-Abbès et de Sidi-bel-Abbès à Dampierre-sur-Yvèle, Excellente fille après tout, qui ne s'était pas laissé éblouir par la grandeur de sa destinée et qui, aujourd'hui,

favorite en pied, presque baronne, presque générale, était toujours restée simple et modeste comme au temps où le capitaine Bourgachard faisait, venir à son intention le déjeuner de la pension, avec une bouteille *supérieure* et une petite *chatterie* au sucre. Il y avait vingt-cinq ans que cela durait, vingt-cinq ans qu'on roulait ensemble, de garnison en garnison, et Coralie était encore fort appétissante avec ses cheveux noirs étagés en savantes ondulations, ses grands yeux cerclés de bistre, sa bouche ombragée d'un léger duvet et ses formes rebondies. Bien qu'on n'habitât pas sous le même toit depuis la graine d'épinards, – les hautes situations ont leurs exigences, – Coralie avait conservé ses grandes et petites entrées chez le général, et à certains anniversaires, les deux vieux



amoureux soupaient ensemble, en tête-à-tête, comme autrefois, et ne se quittaient que le lendemain au rapport. Le 31 décembre était une de ces dates sacrées et, pour la première fois, Bourgachard allait manquer à cette pieuse coutume?... Pour être tout à fait franc, nous avouerons que le vieux général hésita un moment, mais, comme toujours, il suivit bien vite la voie noble et ennuyeuse qu'il croyait être celle du devoir; et, d'une main ferme, il écrivit à Coralie un petit mot de regret, expliquant ses obligations de père de famille, obligations austères qui ne sauraient être troublées par les distractions d'une liaison irrégulière aux yeux de ses subordonnés.

Il appela son secrétaire d'état-major et lui dicta d'une belle voix sonore l'ordre suivant :

« Le général, baron Bourgachard, prie Mm. les officiers de la brigade de lui faire l'honneur de venir passer avec lui la soirée du 31 décembre 1884. »

Cet ordre devait être ajouté à la *réponse au rapport* du lendemain matin. De cette manière, l'invitation n'en était moins aimable, mais elle était militaire, ce qui lui donnait un petit air impératif qui devait ôter l'idée de chercher à l'esquiver. Puis le brave général se mit en devoir de préparer une belle réception et mit tout en œuvre pour distraire ses hôtes. Dans le grand salon de l'hôtel affecté, par la municipalité, au service de la brigade, les ordonnances affairés enlevèrent les

housses, frottèrent les parquets, astiquèrent les cuivres, firent marcher les pendules depuis longtemps arrêtées. Un accordeur vint s'escrimer sur un piano auquel il restait encore une corde sur trois. Un plantureux souper, avec buisson d'écrevisses, pâté de foie gras et vin de Champagne de la bonne marque, fut commandé à la ville voisine, et partout on fit disparaître le portrait de Coralie. Coralie à vingt ans, avec une robe rose et un chapeau Pamela – portrait à l'huile; Coralie à trente ans, appuyée sur l'épaule du commandant Bourgachard, souriant et lisant un livre – daguerréotype; enfin, Coralie toute seule, en manteau de velours, et chapeau à plume – photographie.

— Il n'y a plus que le père de famille, pensait le général en opérant cette exécution.

Pendant ce temps, les maréchaux de logis chefs et les brigadiers-fourriers avaient communiqué l'invitation aux divers officiers de la brigade, et, à vrai dire, cette nouvelle éclatant comme un coup de foudre avait semé la consternation dans les deux régiments. Comment ! une invitation la veille du jour de l'an ! Ah ! cela tombait bien, et cette invitation était un ordre ! Pas moyen de l'éviter ! Les officiers mariés étaient navrés. Commencer l'année sans embrasser à minuit, à minuit sonnant, leur chère petite femme. Est-ce que c'était possible, Parmi les garçons, les uns avaient projeté un voyage de quatre jours à Paris ; les autres avaient invité

quelque compagne folâtre de la ville voisine à venir partager leur domicile, s'appuyant sur cet adage que « rien ne porte la guigne comme de commencer l'année sans femme ». Ah ça ! Qu'est-ce qui lui prenait, au général ! Ce fut le sujet de toutes les conversations dans les différents mess, les uns se lamentant, les autres cherchant un biais et n'en trouvant pas, les autres imaginant dans leur tête des obligations de famille et des affaires indispensables ; mais la conclusion fut partout qu'en somme il fallait savoir gré au général de sa bonne intention, D'ailleurs, il n'y avait plus à reculer ; les deux colonels avaient mis la note suivante à la suite de la décision :

Note pour Mm, les officiers.

« Mm. les officiers réunis à neuf heures chez le colonel, en grande tenue de service pour se rendre à la brigade. »

On sortit les dolmans les plus neufs, les pattes d'argent les plus brillantes, les pantalons les plus satinés. On vérifia l'élégance du plumet en plume de coq, et, le 31 décembre, après dîner, chacun partit se faire beau... mais sans la moindre conviction.

À neuf heures et demie, les deux chefs de corps, aigrette en tête, faisaient leur entrée dans les salons de la brigade, suivis de tous leurs officiers. Toutes les bougies des lustres étaient allumées ; il y avait dans l'air des parfums de punch et de truffes, et, devant la cheminée où flambait un feu clair, le général baron Bourgachard, couvert de décorations, les jambes écartées dans une at-

titude familière, recevait les hommages de chaque nouvel arrivant avec un bon sourire paternel.

— Eh bien, et Coralie ? lui avait demandé à l'oreille son vieux camarade le colonel Tournecourt.

— Chut ! avait riposté Bourgachard. Ne mêlons pas des pensées frivoles à ces joies pures et austères.

Et, le cœur envahi par une joie profonde, il regardait ces salons, si tristes d'ordinaire, si déserts, si abandonnés, tout remplis de cette foule bruyante et grouillante. Les bougies piquaient des étincelles sur les boutons des dolmans et sur les gardes de sabre. Les interpellations sonores, les éclats de rire, s'échangeaient de groupe à groupe avec accompagnement de poignées de main cor-

diales ; chacun paraissant heureux et satisfait, et Bourgachard d'un air bonhomme passait entre les rangs serrés, ayant un mot aimable pour tout le monde. C'était bien là la famille, la vraie famille unie et compacte comme il l'avait rêvée. Il lui semblait qu'il était un grand ancêtre blanchi sous le harnais, ayant les colonels comme fils, les capitaines comme petits-fils, et comme arrière-petits-fils ces jeunes sous-lieutenants tout frais sortis de Saumur, qui là-bas, dans l'entrecroisement de la croisée, se racontaient des histoires de femme en retroussant les trois poils qui leur servaient de moustache.

Chacun d'ailleurs paraissait y mettre du sien pour que la soirée fut très, gaie. Le jeune Larmejane, sans se faire prier le moins du



monde, s'était mis au piano accordé et avait chanté : *L'origine de la Volte*. Le grand Destignac avait proposé aussi quelques monologues et avait demandé dans ce but à se placer devant la cheminée.

— Parfaitement, avait dit Bourgachard; Messieurs, laissons la scène libre et formons-nous en colonne de masse dans le fond du salon.

Et Destignac, négligemment appuyé contre le marbre de la cheminée, avait commencé, au milieu des applaudissements : *la Bataille de Waterloo*, racontée par un Belge, avec le refrain imitant la charge de cavalerie.

Brou dou doum ! brou dou doum ! brou dou doum ! plus d'Autrichiens !

Brou dou doum ! brou dou doum ! brou dou doum ! plus de Russes !

Et à la fin paraissent les Belges. Les Belges ! dit l'empereur en pâlisant, nous sommes fichus !

Mais, tandis qu'on l'applaudissait, la vérité m'oblige à dire que Destignac avait abusé de sa situation pour pousser traîtreusement derrière lui l'aiguille de la grosse pendule, et une demie absolument inattendue, avait sonné perdue dans le bruit des éclats de rire.

Après cela, ce fut le tour du capitaine Pouraille qui narra l'*Entrevue de Tilsitt*. « Pour lors comme ça, que le sergent me dit, Constantin mon cousin, que tu vas avoir l'honneur de monter la garde devant la tente de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> roi d'Italie, protecteur de la configuration germanique, de

l'Helvétie, de Courbevoie etc., etc. Je répondis : Y a pas d'offense... »

Mais, en même temps qu'il narrait, il donna encore un bon coup de pouce à l'horloge.

Vesigon, le vétérinaire, eut également beaucoup de succès avec l'histoire du fameux *Commandant Fortempeigne* qui fait son cirage lui-même.

« ... Vous prenez un pot – vous avez bien un pot chez vous – si vous n'avez pas de pot – va te promener – il me faut un pot – un pot de la contenance d'un képi nouveau modèle. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... »

Et le brave Bourgachard riait à s'en tenir les côtes. Il en avait de grosses larmes qui coulaient sur sa moustache cirée, et son

ventre avait de joyeux tressautements sous l'écharpe bleue et or. Ah ! Coralie était bien loin de sa pensée !... La voilà bien la vie de famille simple et douce. Ce Vesigon était vraiment un bien charmant vétérinaire, et il avait une voix superbe, le gaillard.

Il avait aussi un excellent doigté et il le prouva bien en avançant encore la pendule d'un bon quart d'heure.

D'histoires en histoires, et de coups de pouce en coups de pouce, on arriva à gagner ainsi un peu plus d'une heure.

Tout à coup, au milieu d'une histoire désopilante, on entendit sonner les douze coups de minuit.

— Minuit ! s'écria Tournecourt.

— Déjà ! s'écria Bourgachard surpris. Mais sans lui donner le temps de se recon-

naître, tous les officiers s'étaient levés. Les deux chefs de corps offraient, en excellents termes, leurs vœux de nouvel an à leur général, qui répondait en termes émus et attendris. La brigade de Dampierre-sur-Yvèle était une brigade modèle.

Pourquoi ? Parce qu'elle était unie, parce qu'elle avait conservé cette fraternité qu'on ne retrouve plus guère, aujourd'hui que le régiment n'est plus qu'une auberge dans lequel on passe, tant bien que mal, quelques années de sa vie... Tandis qu'il parlait, les regards se tournaient anxieux vers la pendule. Au reste, le général n'était pas content. Il devait parler avec un verre de punch à la main, et le punch n'arrivait pas. Il l'avait pourtant bien recommandé pour minuit, minuit précis. Que faisait donc cet animal de Perdriol !

Enfin le punch arriva, et les verres du breuvage flambant furent distribués à la ronde.

Puis, tandis que le gros-major s'absorbait dans une conversation avec le général, il y eut une fuite savante, par petits paquets de deux et quatre. Une nuée de tireurs masquait la porte derrière laquelle elle s'effectuait. Songez donc ! Tout le monde tenait à partir : les officiers mariés parce qu'ils avaient promis à leur femme de les embrasser à minuit sonnant, les officiers garçons parce qu'ils avaient fait la même promesse aux belles petites venues de Paris ou de la ville voisine. Bientôt les invités s'évanouirent, comme les anges du Tintoret dans l'éther. Il ne restait plus que le gros-major qui, tout à coup, saluant le général, disparut à son tour.

— Ah ça, où sont donc ces messieurs ? pensa le général. J'espère bien qu'ils ne sont pas déjà partis ? J'ai été assez bête pour oublier de leur dire qu'il y avait un souper, un magnifique souper.

Il courut dans le deuxième salon, dans la salle à manger, dans l'antichambre, personne. Il n'y avait pas à se faire d'illusion, la fuite était générale...

— Allons, c'est ma faute, pensa Bourga-chard désespéré.

Tout penaud. Il se dirigea vers la salle du souper, tout illuminée, avec soixante couverts, corbeilles de fleurs, pyramides de fruits, nougat gigantesque représentant la prise de Fou-Tcheou... Et tout cela allait être perdu !

Il éprouva le besoin de faire retomber sa mauvaise humeur sur Perdriol.

— Ah ! ça, animal, pourquoi n'as-tu pas apporté le punch à minuit comme je te l'avais commandé ?

— Mais, mon général, balbutia Perdriol en tirant sa montre, je n'étais pas en retard, il n'est encore qu'onze heures trente-cinq.

Comment ! Il n'était pas encore minuit.

— Et l'horloge du salon marquait minuit vingt !

Ce n'était pas étonnant... Les pendules arrêtées depuis si longtemps avaient voulu rattraper le temps perdu en avançant d'une façon formidable.

Et, tout à coup, dans sa solitude, la pensée de sa vieille amie, vint à l'esprit du général. Elle était là-bas, chez elle, toute triste



de cette dérogation aux anciennes habitudes. Mais, puisqu'il n'était qu'onze heures trente-cinq, on pourrait encore...

— Perdriol, dit-il tout à coup, cours enticher Coralie !

Et à minuit sonnant, les deux amoureux assis en face l'un de l'autre dans la grande salle à manger, entamaient comme jadis, comme toujours, le souper traditionnel du 31 décembre.

— À ta santé, mon général !

— À la tienne, ma vieille Coralie !

*Fin*

# TABLE



CHÂTEAU ET CHAUMIÈRE  
UNE FEMME À SOI  
UNE RÉPÉTITION GÉNÉRALE AU CERCLE  
PRÈS D'UNE BAIGNOIRE  
A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON  
AU BOIS LE MATIN  
FÊTE NATIONALE  
UNE FARCE DE CARNAVAL  
LA VIEILLE PELISSE  
THE TERRIBLE NIGHT  
LE CABARET À LA MODE

LA MATINÉE DU CAPITAINE  
UN SAMEDI AU CIRQUE  
UNE JOURNÉE À CHIC-SUR-MER  
TROUVILLE-DEAUVILLE-DIEPPE  
UN PARI EN MER  
QUI VA PIANO VA LONTANO  
CIRQUE D'AMIS  
LE COUP DE SIFFLET  
LES EXCUSES DU CAPITAINE  
UNE JOURNÉE À NICE  
L'ANARCHISTE  
LE DÎNER DE LA RAPIÈRE  
LE SOMMEIL D'ENDYMION  
L'ŒIL À LA MER  
LA SAINT-SYLVESTRE DU GÉNÉRAL